

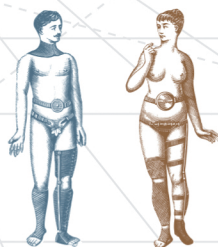
ENCYCLOPÉDIE
DU MONDE

VISIBLE

Diane Schoemperlen



alto



Orison



ENCYCLOPÉDIE DU MONDE **VISIBLE**

DE LA MÊME AUTEURE :

Tendres morsures, Autrement, 2002

The book cover features a highly detailed woodcut border. The border is composed of several figures: at the top left, a figure in a hat and robe; at the top right, a figure with a beard and a shield; on the left side, a standing figure in a long robe; on the right side, a figure in armor; at the bottom left, a seated figure with a harp; and at the bottom right, a figure with a staff. The central area of the cover is a large oval medallion. Inside the medallion, there is a globe with a sunburst behind it. The globe is surrounded by various figures and symbols, including a figure with a staff, a figure with a shield, and a figure with a sword. The medallion is framed by a decorative border with the Latin text "FAMA LOCO" at the top, "PERVIGILIS HABEAS OCULOS ANIMAS SAGNOS" on the right, "SI QUES UT CETERIS VA" on the left, and "EDDNOG" at the bottom. The title "ENCYCLOPÉDIE DU MONDE VISIBLE" is printed in blue capital letters across the center of the cover. Below the title, the text "Traduit de l'anglais par Dominique Fortier" is printed in black. At the bottom center, the publisher's name "alto" is printed in a stylized font.

Diane Schoemperlen

ENCYCLOPÉDIE
DU MONDE VISIBLE

Traduit de l'anglais
par Dominique Fortier

alto

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Schoemperlen, Diane

[Forms of Devotion. Français]
Encyclopédie du monde visible
Traduction de : Forms of Devotion

ISBN 978-2-89694-107-0

I. Fortier, Dominique, 1972- . II. Titre. III. Titre : Forms of Devotion. Français.
PS8587.C457F6714 2013 C813'.54 C2012-942569-9
PS9587.C457F6714 2013

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts
du Canada et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour
nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres – Gestion SODEC.

© Diane Schoemperlen, 1998
Titre original : *Forms of Devotion*
Éditeur original : HarperCollins Canada, 2001

ISBN : 978-2-89694-107-0
© Éditions Alto, 2013

*Pour mon fils, Alexander,
qui a déjà dit regretter qu'il n'y ait pas
d'images dans mes livres*



TABLE DES MATIÈRES



DIX FORMES DE DÉVOTION	9
CINQ PETITES PIÈCES (MEURTRE ET MYSTÈRE)	51
LANGAGE CORPOREL	69
L'INNOCENCE DES OBJETS	83
LES SPACIEUSES CHAMBRES DU COEUR	113
COMMENT ÉCRIRE UN ROMAN D'AMOUR SÉRIEUX	125
UNE AFFAIRE DE PERSPECTIVE	155
QUELLE EST LA PROFONDEUR DE LA RIVIÈRE ?	179
EXAMEN APPROFONDI DU CORPS DE L'HOMME	203
REMERCIEZ LE CIEL (CONTE DE FÉES)	223
PRESCRIPTIONS POUR LA VIE MODERNE : ABÉCÉDAIRE	253
SOURCES DES ILLUSTRATIONS	281
RÉFÉRENCES ET REMERCIEMENTS	283

An intricate, symmetrical decorative border in a dark, textured style. It features a central rectangular frame with elaborate scrollwork, floral motifs, and small figures. The corners are adorned with large, ornate tassels or pendants. The overall style is reminiscent of 19th-century book ornamentation.

DIX FORMES
DE DÉVOTION

FIDES.
*In qua prole patrem mundi te credidit Abram.
 Es promptus sobolem Sacrificare tuam*



Der Glaub.
 Abraham nach Gottes Willen
 sucht das Opfer zu erfüllen.

Étrangement, nous cherchons tous une forme de dévotion
qui s'accorde à notre sens du merveilleux.

— J. Marks, *Transition*

I. FOI

Les fidèles sont partout. Ils montent tous les matins dans leur voiture et s'embarquent vaillamment pour la journée. Ils partent pour le travail absolument certains qu'ils y arriveront sans encombre : à l'heure, intacts. Il ne leur vient pas à l'esprit qu'ils pourraient aussi bien être emboutis par un camion de livraison de Coca-Cola brûlant un feu rouge au coin de Johnson et de la rue Principale. Ils n'imaginent pas les bouteilles qui explosent, le pare-brise qui vole en éclats, leur poitrine qui s'affaisse, le sang qui gicle de leurs oreilles. Ils conduisent, c'est tout. Le même trajet tous les jours, arrête-démarre, aller-retour, et oui, ils arrivent à destination : sains et saufs. De façon tout aussi peu remarquable, ils rentrent à la maison. Puis ils entament la préparation du souper sans jamais s'émerveiller du fait qu'ils ont survécu. Il ne leur vient pas à l'esprit que la conserve de thon qu'ils utilisent dans leur plat mijoté pourrait être contaminée et qu'ils seront peut-être tous morts du botulisme à minuit.

La foi est leur bouclier. Ils croient, si ce n'est exactement en Dieu, en l'inébranlable notion de la vie quotidienne. Ils ne s'attendent pas à vivre éternellement, bien sûr, mais ne seraient pas tout à fait étonnés si cela devait advenir. Dans la vie de tous les jours, la mort leur apparaît essentiellement comme une calamité frappant les autres, ces autres qui sont sans doute méchants, imprudents ou malchanceux : au mauvais endroit au mauvais moment.

Les matins de fin de semaine, les fidèles emmènent leurs enfants au parc et présumant que ceux-ci ne seront pas kidnappés ni tripotés derrière le grimpoir par un pervers en trench-coat. L'après-midi, ils s'activent dans leur potager, certains que ces minuscules graines finiront par produire plus de tomates, de courgettes et de haricots verts qu'ils ne pourront en manger. Ils creusent la terre et croient en l'avenir. Ils font des conserves, épargnent en vue de leur retraite et ont hâte de devenir grands-parents. Quand ils auront cessé de travailler, ils prévoient acheter une caravane et voyager.

En se couchant le soir, ils présumant que leur maison blanche restera debout, que leurs verts jardins continueront de pousser, que leurs bébés roses ne cesseront pas de respirer et que le soleil jaune se lèvera le lendemain comme il le fait tous les matins. Plusieurs des fidèles sont des femmes, le fait de donner naissance constituant, après tout, la quintessence de l'acte de foi. Quand leurs fils et leurs filles (à qui la foi encore embryonnaire peut faire temporairement défaut) se réveillent en larmes d'un cauchemar et pleurnichent : « Maman, j'ai rêvé que tu étais morte. Tu ne vas pas mourir, hein ? », ces mères fidèles répondent, en toute honnêteté : « Ne t'inquiète pas. Je ne mourrai pas. » Les fidèles dorment sur leurs deux oreilles.

Si d'aventure ils éprouvent du chagrin ou de la peur (comme cela leur arrive quelquefois car, quoique fidèles, ils demeurent humains), ils présumant que ces sentiments sont passagers. Ils s'attendent à être en sécurité. Ils s'attendent à être sauvés au bout du compte.

Ils se dévouent corps et âme à la conduite de leur existence quotidienne. Il ne leur vient pas à l'esprit que le sens de la vie puisse être matière à discussion.

MEMORIA.

Iulius Cæsar imperatorem prius non mirus fuit felici memoria, quam acri ingenio. Scribebat respondebat aliis, in calanum dictabat, quæ essent scribenda, et hæc omnia simul nec infelicitè nec incongrue.



Das Gedächtnis.
Cæsar, hören lesen schreiben
u. noch mehr, du gleich kont schreiben.

II. MÉMOIRE

Rappelez-vous de sortir les poubelles, d'aller chercher les vêtements chez le nettoyeur, de décongeler les côtelettes de porc (le bœuf haché, les cuisses de poulet, le filet de sole). Rappelez-vous de nourrir le chien (le chat, le hamster, le poisson rouge, le canari). Rappelez-vous le premier sourire, les premiers pas, le premier béguin. Rappelez-vous le matin limpide, la touffeur du long après-midi, le soir tranquille, le lit moelleux, la douceur de la pluie dans la nuit. Rappelez-vous aussi la douleur, les déceptions, les humiliations, les cœurs brisés et une panoplie éclectique d'autres chagrins. Accueillez ces tragédies sans vous laisser démonter, avec dignité. Ne vous arrachez pas les cheveux. Pardonnez, oubliez, continuez votre chemin. Les fidèles contemplent le passé avec attendrissement.

Ils n'ont que des rapports éphémères avec la honte, la culpabilité, le tourment, le chaos, l'existentialisme et la métaphysique. Les fidèles ont leur conscience pour eux. Ce n'est pas eux qui dépensent des

millions de dollars en ouvrages d'épanouissement personnel et en vidéos d'exercices. Ils savent qu'ils ont fait de leur mieux. Si et quand il leur arrive de commettre des erreurs, les fidèles savent se pardonner sans avoir besoin pour cela d'engloutir des années dans de coûteuses thérapies.

L'été, rappelez-vous l'hiver : la neige étincelant dans la claire lumière du soleil, les enfants en habits matelassés qui font des bonhommes de neige et sucent des glaçons. Rappelez-vous les arénas où l'on joue au hockey, les joues rouges, les cantiques de Noël, les chaussettes de laine et le chocolat chaud aux guimauves. L'hiver, rappelez-vous l'été : la pelouse verte bien nette sous le ciel bleu immense, les enfants aux longs bras et aux longues jambes qui jouent à cache-cache et courent dans le jet des arrosoirs. Rappelez-vous les barbecues, les voiliers, les fleurs, les fraises et la limonade rose. Les fidèles ont toujours hâte à quelque chose. Les fidèles ne confondent jamais l'avenir avec le passé.

SCIENTIA.

*Aegypti rex Ptolomæus multum ad studiorum artium-
que incrementum contulit; Namque ejus opera factum est,
ut aliorum scripta colligerentur, et bibliotheca constitueretur.*



Die Wissenschaft.
Der Wissenschaft und Künsten Vor-
brucht Ptolomæus hoch empfiehl.

III. SAVOIR

Le savoir des fidèles est vaste. Ils savent changer un pneu sur une autoroute déserte au milieu de la nuit sans se salir ni se faire tuer. Ils savent confectionner un gâteau d'anniversaire en forme de lapin, avec des jujubes à la place des yeux et un bonbon rose à la menthe en guise de nez. Ils savent déboucher un tuyau bloqué à l'aide de bicarbonate de soude et de vinaigre.

Ils savent peindre le couloir, refaire le fini des planchers de bois franc, tendre le papier peint dans la chambre à coucher, isoler le grenier, poser le bardeau sur le toit et installer une nouvelle toilette. Ils savent allumer un feu de camp et monter une tente sans l'aide de qui que ce soit. Ils savent faire la mise au point de la voiture, réparer la chaudière et sceller les contre-fenêtres pour éviter, l'hiver, ces vilains courants d'air qui coûtent cher.

Ils savent préparer à souper pour huit personnes en une heure et demie et pour moins de vingt dollars. Ils savent coudre, tricoter, faire

du crochet et couper les cheveux. Ils savent garder leur maison, leurs voitures, leurs enfants et eux-mêmes propres, très propres. Ils ne rechignent pas à l'idée d'effectuer les tâches domestiques qui vont de pair avec la vie familiale. Il se peut même qu'ils trouvent du plaisir à faire la lessive, à laver les murs, à nettoyer le four et à faire l'épicerie. Ils savent faire l'amour à la même personne pendant vingt ans sans qu'aucun des deux partenaires ne se lasse. Ils savent pratiquer la réanimation cardiorespiratoire et exécuter la manœuvre de Heimlich. Ils savent quand et comment s'amuser.

Les fidèles savent exactement ce qu'il convient de dire aux funérailles, aux mariages et dans les cocktails. Ils savent quand rire, quand pleurer, et ne confondent jamais l'expression de ces deux émotions. Les fidèles savent qu'ils sont normaux et en sont fichtrement fiers. Ce qu'ils ne savent pas ne peut pas leur faire de mal.

INOCENTIA.

*A Magis illuditur Herodes. Is iratus omnes
pueros a bimulis et infra curat interficiendos.*



Die Unschuld.

*Der Unschuldigen Kinder Orden
läßt Herodes grausam werden.*

IV. INNOCENCE

Les fidèles sont tellement candides. Malgré toutes les preuves du contraire, ils croient que, au fond, tout le monde est exactement comme eux, ou pourrait l'être. Ils croient en la bienveillance, la leur et celle des autres. Ils croient que, pour peu qu'on leur en donne l'occasion, tant les criminels endurcis que les maniacodépressifs peuvent changer. Ils sont prêts à accorder une deuxième chance à tout un chacun. Pour les fidèles, il est aussi facile de chasser le doute que de chasser la poussière d'un tapis.

Les fidèles croient à l'ordre public. Ils sont encore pétris de respect pour les policiers, les professeurs, les médecins et les curés. Ils croient tout ce que disent ces gens. Ils vont jusqu'à croire ce que dit le météorologue dans ses prévisions après le bulletin de nouvelles à la radio. Il ne leur vient pas à l'esprit que ces personnages en position d'autorité puissent être sujets à l'erreur, corrompus ou simplement idiots. Remarque, même les fidèles commencent à avoir de sérieuses réserves quant aux politiciens.

Les fidèles tiennent pour acquises maintes choses miraculeuses, comme la peau, l'électricité, les arbres, l'eau, la fidélité, la révolution opiniâtre de la Terre autour du Soleil. Ils croient que la beauté est un droit inné et s'en entourent autant qu'ils le peuvent. Ils croient aux vertus de la décoration intérieure et du maquillage. Ils ne sous-estiment jamais le bonheur que procurent la rénovation de la cuisine, la disposition de fleurs fraîchement coupées sur la table, l'achat d'un élégant service de couverts en argent, d'un manteau de vison, d'une minifourgonnette ou de divers bijoux précieux. Les fidèles croient encore qu'on en a pour son argent.

Les fidèles prennent tout au pied de la lettre. Ils ne cherchent pas de sens ou de motifs cachés. Ils ne sont ni sceptiques, ni cyniques, ni suspicieux. Ils ne sont pas souvent ironiques. Les fidèles sont les anges parmi nous.

ROBUR.

Inscius parentibus Simson ex filialibus Philisteorum ducit uxorem. Tammath ea de causa iter faciendo leonem necat obvium eumque discerpit.



Die Stärke.

*Simson mit dem Löwen ringet
ihne fallet und bedringet.*

V. FORCE

Les infidèles disent que les fidèles sont des imbéciles. À l'évidence, il doit être de plus en plus ardu de garder la foi par les temps qui courent. Lisez le journal. Regardez les nouvelles. Demandez-vous où s'en va le monde. Tout bien considéré, il est devenu plus difficile de croire que de désespérer.

Les infidèles disent que les fidèles sont à côté de la plaque. Mais secrètement les infidèles doivent admettre que si, comme ils l'affirment, il n'y a pas de plaque (pas de but, pas de raison, pas d'espoir), alors les fidèles n'y perdent rien au change.

Les infidèles disent que les fidèles mènent des existences mineures, superficielles, banales, frivoles, aveugles. Mais secrètement les infidèles doivent envier les fidèles en se demandant s'ils ne sont pas eux-mêmes simplement trop timorés pour avoir la foi.

Pendant que les infidèles contemplent l'abîme, s'inquiètent, se lamentent et broient du noir, les fidèles sont occupés à vivre leur vie : ils travaillent, se réjouissent, sculptent des citrouilles d'Halloween, font rôtir des dindes pour Noël et l'Action de grâces, soufflent des bougies d'anniversaire année après année, et échangent des baisers humides à minuit la veille du jour de l'An.

En toute occasion, les fidèles savent persévérer. Ils sont passés maîtres dans l'art des rituels qui les protègent. Pour les fidèles, le désespoir est une langue étrangère qu'ils n'ont ni le temps ni l'envie d'apprendre. Les fidèles chantent souvent sous la douche.

Les fidèles comprennent la valeur de la fortitude. Ils portent toujours en eux le courage de leurs convictions. Ils ne sautent pas aux extrêmes, mais pourraient accomplir des miracles s'il le fallait. Les fidèles refusent d'être écrasés sous le poids du monde. Les fidèles sont robustes et braves.

IMAGINATIO.

*Nocte quadam membris somno occupatis, somniavit Iudæus, se aſtro
veterum iter per anguſtias et præcipites vias ſeciſſe. Excitatus non id ſomni
recordaretur, tanto percuſus fuit timore, ut obiret diem ſupremum.*



Die Einbildung.
Der Schlaffend Tod gefährlich reißt,
die Einſicht Forcht zum Tod ihn weiſt.

VI. IMAGINATION

Les fidèles tiennent leur imagination bien en bride. Ils ne restent pas éveillés la nuit à imaginer des tremblements de terre, des tornades, des inondations ou une guerre nucléaire. Ils ne font pas dans les cataclysmes. Ils ne ressassent pas la possibilité d'être découpés en morceaux dans leur lit par un tueur psychopathe échappé de l'hôpital psychiatrique de l'est de la ville. Ils ne restent pas étendus, yeux grands ouverts, pendant des heures, à imaginer des cellules malignes galopant à travers leur utérus, leurs intestins, leur prostate ou leurs méninges. Pour les fidèles, un mal de tête est un mal de tête, pas une tumeur au cerveau. Ils ne s'imaginent pas pourrir de l'intérieur. Ils n'ont pas de fantasmes sexuels complexes mettant en scène le facteur, l'institutrice d'aérobique ou l'enseignante de deuxième année des enfants. Les nuits des fidèles sont paisibles. Même leurs cauchemars finissent bien. Les fidèles se réveillent le sourire aux lèvres. Ils ont le subconscient sans tache.

Imaginez une santé parfaite, la sécurité financière, votre hypothèque payée, une voiture neuve tous les deux ans. Imaginez-vous en train de tondre la pelouse le dimanche après-midi et y prenant plaisir. Imaginez-vous en train de passer le râteau à l'automne sans penser à la futilité de la vie quotidienne. Imaginez vos petits-enfants assis sur vos genoux tandis que vous leur racontez l'histoire de votre vie.

Les fidèles sont rarement hantés par le sentiment d'une catastrophe imminente. Ils imaginent que leurs vies se déroulent comme elles sont censées le faire. Ils imaginent qu'ils sont libres. Ils s'imaginent découvrant leurs pieds fermement plantés sur la route menant au ciel. Les fidèles sont prêts à vivre heureux et à avoir beaucoup d'enfants.

Imaginez que vous riez au nez de l'avenir.

Imaginez que vous appartenez au clan fier et sans reproche des fidèles.

PRECES.

Secedit Iesus, nescio quo, precaturus. Finitis precibus discipulorum quidam dicit: Domine nos doce orare, ut Ioannes docuit discipulos.



Das Gebet.
Christus will die Jünger lehren
wie Sie sollen Gott verehren.

VII. PRIÈRE

Priez pour qu'il fasse soleil, priez pour qu'il pleuve. Priez pour la paix. Priez pour que prennent fin les souffrances des malheureux. Priez en silence dans une langue suffisamment simple pour être comprise par un enfant. Nul besoin de vous agenouiller et de fermer les yeux, de joindre les mains. Nul besoin de retenir votre souffle. Priez pendant que vous préparez le souper, lavez la vaisselle, récuriez le plancher, tenez votre enfant endormi dans vos bras. Priez avec votre cœur, pas seulement avec vos lèvres.

Les fidèles savent prier les dieux qu'ils vénèrent, quels qu'ils soient. Les fidèles prient tout le temps, à chaque étape. Leurs prières ne sont pas du genre qui commence par les mots *s'il vous plaît*. Ils ne négocient pas avec leurs dieux dans le but d'obtenir des faveurs personnelles. Ils ne font pas de promesses qu'ils sont incapables de tenir, ni à leurs dieux ni à qui que ce soit d'autre. Ils ne supplient pas que leur soient donnés de l'argent, du pouvoir, des réponses faciles ou une

Porsche jaune. Ils ne conjurent pas, pas plus qu'ils n'implorent, ne réclament, ne sollicitent, n'adjurent ou ne pleurnichent. Ils ne s'en remettent pas à la clémence capricieuse du panthéon. Ce ne sont pas des zélotes emphatiques. Les fidèles sont dignes, loyaux et patients. Tout leur vient à point, à eux qui se contentent d'attendre. Ils sont déterminés à persévérer dans un perpétuel état de grâce. Leur foi est en elle-même une bénédiction sans fin. Les fidèles peuvent aller ou ne pas aller à l'église le dimanche. Leur foi est leur affaire.

Les prières des fidèles sont essentiellement des formes de dévotion dépourvues de mots. Les actes pèsent plus lourd que les paroles. Les fidèles sont des gens pleins de révérence, humbles, bénis. Ils sont toujours occupés à éprouver quelque expérience religieuse. Les fidèles sont rarement en proie à l'alarme ou à la peur. Les fidèles ont à peine le temps de remarquer que toutes leurs prières ont été exaucées.

ABUNDANTIA.

ABUNDANTIA.
*Deficiant tandem magni patrimonio Croesi,
Verian, quod Solon vaticinatur, erat.*



Der Überfluß.
Croesi Reichthum kan sich ender
Und was Solon sagt, einfinder.

VIII. ABONDANCE

Les fidèles ont de tout en quantité plus que suffisante. Ils ne sont jamais radins. Ils croient en l'abondance et savent partager la richesse. Ils donnent régulièrement à des organismes charitables locaux et internationaux, ainsi qu'à la plupart des mendiants. Ils donnent leurs vieux vêtements et leurs jouets usagés aux pauvres. Les fidèles sont toujours généreux. Bien sûr, ils peuvent se le permettre. Bien sûr, ils sont loin d'être dans le besoin.

Tous les soirs au souper les fidèles s'écrient : « Encore, encore, on se ressert ! » La table croule sous de lourds plateaux de viande ovales et d'énormes bols de purée de pommes de terre et de salade du jardin. Les fidèles ont toujours du dessert. Ils préfèrent leurs enfants tendres et potelés. Les fidèles n'ont jamais les yeux plus grands que la panse.

Les journées des fidèles sont aussi pleines que leur estomac. Ils ont de l'énergie à revendre. Ils ne se plaignent jamais d'avoir trop à faire.

Ils aiment être occupés. Ils n'ont pas besoin de temps pour réfléchir. Ils regorgent de richesses. Leurs maisons et leurs cœurs sont toujours pleins. Pleins d'exubérance ou de solennité, selon ce qu'exigent les circonstances. La coupe des fidèles déborde fréquemment.

Les bras des fidèles sont toujours ouverts. Ils ont le temps pour tout le monde. Les fidèles savent partager tant les triomphes que les malheurs des autres. Ils ont toujours du café sur le feu, des muffins aux bleuets dans le four, une boîte de Kleenex à portée de la main, au cas où. Les fidèles savent écouter et n'offrent des conseils que lorsqu'on le leur demande.

Les fidèles savent remercier le ciel, dussent-ils y passer la journée. Ils ont tout le temps du monde. Ils savent quand remercier leur bonne étoile. Les fidèles sont privilégiés, mais ils ne sont pas suffisants.

SAPIENTIA.

*Arabia Regina ad Salamonem proficiscitur, quem magno
esse ingenio audierat. Quo cum perveniret, nec pruden-
tiam nec ejus thesauros sat admirari potuit.*



Die Weisheit.

*Arabia vorhin gehört
zu Salomon nachmalig vermehrt.*

IX. SAGESSE

Les fidèles sont d'une sagesse peu commune. Le simple fait d'être en vie leur procure un bonheur dont ils ne se lassent pas. Pour les fidèles, tout a de l'importance. Il ne leur viendrait jamais à l'esprit que leur existence entière puisse n'avoir été qu'une perte de temps. Les fidèles sont toujours attentifs. Ils savent se réjouir des remarquables trésors du quotidien : une fleur rose qui éclot sous la fenêtre, une omelette au jambon et au fromage fumant dans une assiette, une chatte blanche qui se nettoie la face au soleil, un nouveau-né aux yeux couleur de sable, un double arc-en-ciel à l'ouest après une longue et forte pluie. Les fidèles adorent les arcs-en-ciel et les marmites d'or. Ils savent prendre leur plaisir partout où ils peuvent le trouver. Les fidèles sont toujours à s'exclamer : « Regarde, regarde, regarde ça ! » Aux yeux des fidèles, rien n'est anodin.

Les fidèles sont partout. Voyez si vous arrivez à les distinguer : dans la file à la banque un vendredi après-midi, chez McDonald's, où ils

mangent des hamburgers et sirotent des laits frappés avec leurs enfants, dans le parc à promener le chien à sept heures un matin de janvier, à la quincaillerie en train de magasiner une clef à douille et un râteau. Les fidèles sont peut-être dans votre propre cour.

Les fidèles sont reconnaissants pour les menus plaisirs et les menues grâces.

Les fidèles sont sincères.

Les fidèles sont facilement amusés.

Les fidèles savent ou ne savent pas la chance qu'ils ont.

Les fidèles pleurent souvent en assistant à des défilés.

Les fidèles n'ont pas peur du noir parce qu'ils ont vu la lumière.

Rien n'échappe aux fidèles. En ce qui les concerne, les merveilles ne cesseront jamais. Les fidèles sont convaincus que le meilleur est à venir.

SPES.

*Palæstina, quam Deus Abraam, Isaac et Jacob promiserat,
ostenditur Moysi, habitatio vero in illa ei non conceditur.
Mortuum sepelivit Deus. Sepulchre locus adhuc incertus est.*



*Die Hoffnung.
Moses soll das Land zwar sehen,
aber nicht hinüber gehen.*

X. ESPÉRANCE

L'espérance des fidèles est un tonique. Leurs yeux sont vifs, leur teint est éclatant, leurs cheveux sont brillants, et leur sang coule avec vigueur dans toutes leurs veines. Même dans les moments d'adversité, les fidèles savent trouver le courage. Au moindre signe de possibilité, les fidèles ne craignent pas de se faire de faux espoirs. Ils croient en la divine Providence. Tout dépend du sens que vous donnez à *divine*. Les fidèles ne sont pas des imbéciles. Même si les infidèles ne seraient sans doute pas d'accord avec cette affirmation, les fidèles vivent dans le vrai monde, comme tout un chacun. Ils savent ce que c'est que d'espérer quand il n'y a plus d'espoir. Mais ils ne se laissent pas démonter par le paradoxe. Ils sont immunisés contre ces accès de désespoir qui peuvent assommer et paralyser.

En toutes questions, petites et grandes, les fidèles gardent toujours espoir. Leurs vies entières sont des formes de dévotion perpétuelle envers la promesse qu'offre l'espoir. Les fidèles respirent l'espoir

comme de l'air, le boivent comme de l'eau, le mangent comme du maïs soufflé. Une fois qu'ils ont commencé, ils sont incapables de s'arrêter.

Espérez la paix dans le monde. Espérez une baisse de la criminalité, des refuges pour les sans-abri, de la nourriture pour les affamés, une réhabilitation pour les désaxés. Espérez que votre fils réussisse son examen d'orthographe. Espérez que votre équipe remporte la Coupe du monde. Espérez que votre mère n'ait pas le cancer. Espérez que les côtelettes de porc soient assez cuites. Espérez que le mari de votre meilleure amie ne la trompe pas avec sa secrétaire. Espérez gagner à la loto. Espérez qu'il cesse de pleuvoir demain. Espérez que cette histoire finisse bien.

L'espoir des fidèles est infini, toujours en expansion pour remplir l'espace disponible. La foi engendre l'espoir. L'espoir engendre la foi. La foi et l'espoir engendrent le pouvoir.

Les fidèles s'inclinent fermement dans le vent.



CINQ PETITES PIÈCES
(MEURTRE ET MYSTÈRE)

J'ai appris à ne pas sous-estimer la puissance des pièces, surtout celle d'une petite pièce dotée de coins univoques, de murs exemplaires et de fenêtres bien élevées divisées en plusieurs carreaux rectangulaires. J'aime les petites pièces sans rideaux, sans tapis, sans réserve et sans fantômes.



I. PETITE PIÈCE AVEC POIRES

J'aime les pièces peintes d'une couleur franche et riche. J'évite les pastels parce qu'ils sont en général capricieux, fluctuants et souvent d'une fausse pudeur. Le bleu sied bien à une petite pièce, surtout s'il est d'une nuance nommée Marée montante, Mer tropicale, Azur, Atoll ou Baignade nocturne.

J'ai déjà peint une pièce d'une couleur du nom de Jour de pluie. Un jour de pluie me semble chose agréable de temps à autre, surtout après une vaine période de soleil sans mélange. Dans cette pièce bleue, je gardais une réserve de parapluies, au cas où. C'était la première pièce que j'eusse jamais peinte toute seule. Pendant des années, j'avais cru

que peindre une pièce constituait une tâche que je ne saurais jamais accomplir, une tâche qu'il valait mieux laisser aux bons soins de professionnels ou de membres de la gent masculine. Quand j'ai eu fini de peindre cette pièce, j'étais aussi fière de moi que si j'avais découvert le passage du Nord-Ouest.

Cette pièce possédait plus d'une caractéristique remarquable, à commencer par une grande quantité d'armoires et un comptoir suffisamment vaste pour y réaliser, au besoin, une opération chirurgicale. Dans les armoires, je gardais toutes sortes de choses : des robes qui ne m'allaient plus ou ne m'avantageaient plus, un nid d'oiseau trouvé dans le parc quand j'avais six ans, un déshabillé en dentelle rouge et blanc, le programme d'une adaptation musicale de *Macbeth*, plusieurs chaussettes et boucles d'oreilles orphelines, les manuels d'instructions d'une radio, d'un séchoir à cheveux et d'une tondeuse dont je m'étais départie, une liasse de lettres d'amour entourée d'un ruban de satin noir. Quel que soit le nombre de secrets que j'entassais dans ces armoires, elles n'étaient jamais pleines.

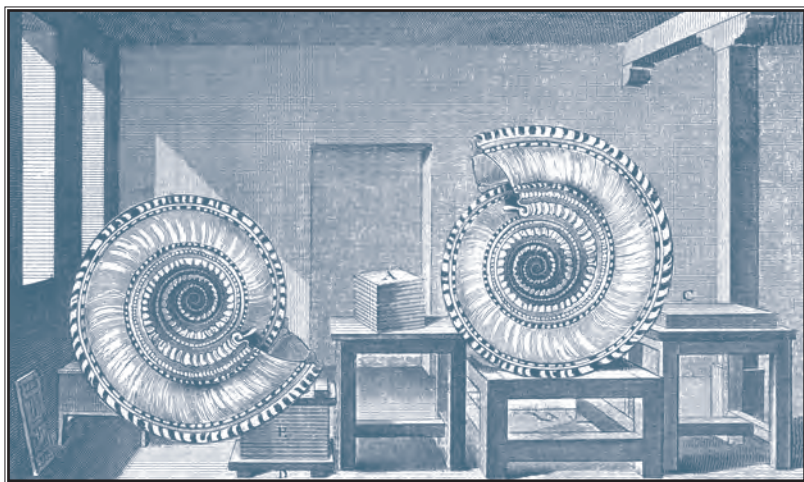
Je me trouvais souvent à m'aventurer dans la pièce bleue au milieu de la nuit. Je restais debout, nue, devant le réfrigérateur ouvert à trois heures du matin, jusqu'à ce que l'air froid me donne la chair de poule et que mes mamelons durcissent. C'était un très vieux réfrigérateur, qui stridulait parfois comme un lointain grillon mélancolique. Je n'y cherchais pas tant de la nourriture que des souvenirs, des motifs, un alibi : à quoi cela ressemblait-il, comment était-ce arrivé, quand.

Je tendais le bras dans le réfrigérateur et en sortais un bout de jambon, un pilon de poulet, une tranche de fromage ou un fruit. Les poires étaient mes préférées. Imaginez la chair sucrée et grumeleuse sur votre langue, le jus voluptueux sur votre menton. Les poires sont tellement délicates. Le bout de mes doigts laissait des meurtrissures sur leur fine peau tachetée.

Ça n'avait rien à voir avec « La chanson d'amour de J. Alfred Prufrock » : « *Partagerai-je mes cheveux sur la nuque ? Oserai-je manger une pêche ? / Je vais mettre un pantalon blanc et me promener sur la plage. / J'ai, chacune à chacune, oui chanter les sirènes**. » Je ne raffole pas des pêches. Leur duvet me donne la chair de poule, comme des ongles sur un tableau noir. La couleur de leur chair à proximité du noyau ressemble trop à celle de la viande proche de l'os. Ma consommation de poires n'était pas affaire d'audace ou d'indécision. C'était strictement une question de pur plaisir, ce qui est toujours un immense soulagement. À ce stade de ma vie, je n'avais eu aucun contact avec des sirènes et je ne m'attendais pas à ce que cela change. Je n'ai pas l'oreille musicale et, bien que je ne sois pas insensible au charme d'une jolie masse d'eau, je n'ai jamais appris à nager.

Pour ce qui est des femmes qui vont et viennent, il est peu probable qu'elles parlent de Michel-Ange.

* Traduction de Pierre Leyris (NDLT).



II. PETITE PIÈCE AVEC COQUILLAGES

Plus tard, il y eut une autre pièce bleue, celle-là peinte d'une nuance du nom d'Atlantis parce qu'elle était située au bord de l'océan. Dans cette pièce, je savourais l'omniprésente odeur de l'eau salée et l'ubiquitaire bruit des vagues. Je trouvais là deux choses dont j'étais certaine de ne jamais me lasser.

Cette pièce était très solide, avec des poutres aussi massives et inébranlables que des troncs d'arbres. Les fenêtres étaient profondément encastrées dans les épais murs extérieurs. Ceux-ci étaient pleins, non pas creux au centre comme la plupart. Ces murs me faisaient penser aux lapins de Pâques en chocolat ; les meilleurs sont ceux qui sont pleins, et l'on se sent trahi en mordant dans un lapin creux pour découvrir qu'il n'est rien de plus qu'une mince enveloppe de chocolat autour d'une poche vide.

De là je sortais souvent sur la plage au milieu de la nuit. Je ne portais pas un pantalon blanc et je n'ai jamais ouï chanter les sirènes.

Je n'avais aucun désir de déranger l'univers. Je me contentais de rester là, les orteils dans l'océan et la tête dans le ciel. Les poils sur mes bras se dressaient à la lueur de la lune. J'étudiais les constellations en songeant à des mots comme *firmament*, *nébuleuse* et *cannibalisme galactique*. Il fallait sans cesse que je me rappelle que certaines des étoiles que je voyais étaient déjà mortes. Au début, la notion d'années-lumière m'a donné du fil à retordre — le temps comme fonction de la distance, de la vitesse et de l'illumination plutôt que comme simple conduit menant d'hier à aujourd'hui.

Les nuits où le ciel était couvert, quand je ne pouvais peaufiner ma théorie des étoiles, je m'occupais à cueillir les offrandes que l'océan, dans sa munificence, déposait pêle-mêle à mes pieds.

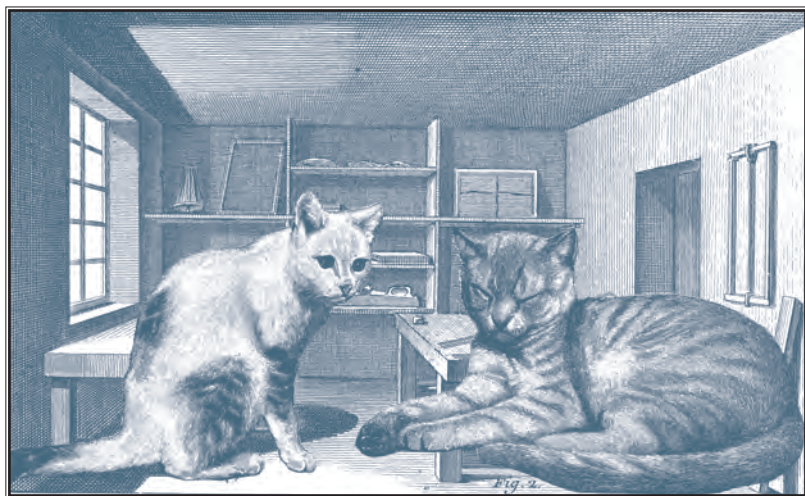
Je ramassais des coquillages par poignées, j'écoutais l'océan dans chacun et il était toujours là, comme une même lune vue depuis tous les continents, un même dieu imploré dans toutes les prières. Du sable je tirais des lunaties, des harpes, des ailes d'ange, des casques rouges, des porcelaines, des vénus, des coques et des dentales. Les cadrans solaires et les coquilles de nautilus divisées en chambres étaient moins abondants, et donc plus désirables. J'avais déjà lu quelque part que le jeune céphalopode commence par vivre au centre de sa coquille puis, au fur et à mesure qu'il grandit, il doit avancer en scellant les chambres une à une derrière lui. C'est comme fermer une porte et la voir se verrouiller derrière soi à tout jamais.

Les coquillages, comme les étoiles, étaient morts depuis longtemps, merveilleuses enveloppes abandonnées par les mollusques disgracieux les ayant fabriquées. Seuls ces jolis squelettes avaient survécu, et seule la lumière des étoiles pouvait m'atteindre. Je méditais longuement sur les chambres, les squelettes, une série de petites pièces, les corps disparus des coquillages et des étoiles.

Il y avait aussi d'autres choses offertes par la mer : des boules de fil à pêche emmêlé, des sacs en plastique, un bracelet, un couteau. Une paire de bas nylon, un trousseau de clefs, un maillot de bain et plusieurs condoms usagés. Des morceaux de bois flotté semblables à des os, des rouleaux d'algues comme des entrailles. Une nuit, j'ai découvert un exemplaire gonflé par l'eau d'un roman policier intitulé *Mort mort double mort*, auquel il manquait les cinq dernières pages. Je n'ai pu m'empêcher de songer que cela était un peu trop familier.

Apparemment, en plus de constituer un symbole monumental et ambivalent des forces dynamiques, des états transitionnels, de l'inconscient collectif, du chaos, de la création et de la féminité universelle sous toutes ses incarnations, tant bienveillantes que hargneuses, l'océan était aussi le dépôt de tous les objets perdus. Je me demandais depuis longtemps ce qu'il advenait de ces chaussettes qui entraient dans la laveuse et n'en ressortaient jamais.

À cette époque, je croyais encore que je pouvais convoquer mon ancien moi chaque fois que je le désirais, que je pouvais rassembler mon innocence et m'y glisser à nouveau comme dans une vieille paire de chaussures. À ce moment-là, j'ai commencé à soupçonner que ce n'était plus vrai. J'ai fini par comprendre que, dans cette petite pièce, je risquais perpétuellement de me noyer ou d'être avalée par un monstre marin. Cette épiphanie a marqué la fin de ma période bleue.



III. PETITE PIÈCE AVEC CHATS

Différentes teintes de marron conviennent aussi aux petites pièces. Le marron dégage une impression de sérénité, de solidité et de sécurité. Imaginez-vous étendu sur un lit de terre tiède. Imaginez-vous enterré vivant et y prenant plaisir. J'ai un préjugé favorable à l'égard de toutes les nuances de brun qui rappellent le café auquel on a mélangé du lait ou de n'importe quelle teinte évoquant la nourriture : Miel et noix, Galette d'avoine, Pépite de caramel ou Maïs indien. Dans une petite pièce peinte d'une couleur du nom de Pain à la citrouille, je me suis toujours sentie rassasiée. Parfois, le matin, j'avais l'impression de pouvoir humer la miche sucrée en train de cuire.

Dans cette pièce il y avait des tables, mais pas de chaises. Manifestement, on a surestimé l'importance des chaises. J'ai eu tôt fait de surmonter le sentiment de manque atavique ainsi provoqué. Comme plusieurs autres choses dont j'ai déjà cru que je ne saurais me passer, les chaises, une fois que j'ai été accoutumée à leur absence, se sont révélées n'être qu'une habitude de plus, un réflexe comme ceux

qui nous font tressaillir, nous excuser ou tomber amoureux. Elles ne m'ont réellement manqué qu'une seule fois, quand j'ai voulu m'asseoir pour lacer mes souliers. C'était comme souhaiter la présence d'un homme quand on s'apprête à nettoyer les gouttières ou à ouvrir un pot de cornichons neuf.

Il y avait aussi beaucoup d'étagères dans cette pièce marron, des tablettes bien nettes, largement espacées, semblables à des boîtes construites à même le mur. Certaines portaient encore des objets laissés par quelque ancien occupant enfui. Il y avait un abat-jour rose que j'aurais pu, à une époque plus heureuse, me mettre sur la tête. Il y avait des draps jaune pâle, doux d'avoir été souvent lavés, tachés par les fluides corporels d'inconnus depuis longtemps disparus. Où que l'on aille, on sème toujours de petits bouts de preuves incriminantes derrière soi.

Il y avait une pile de vieux numéros du *National Geographic*. Tout le monde en a une pile cachée quelque part. Il y avait aussi plusieurs cadres pour photos vides sur les étagères et cloués au mur. J'ai soigneusement découpé des photos dans les revues et les ai disposées dans ces cadres. J'ai choisi plusieurs vues panoramiques de la jungle, de montagnes, de champs de blé. Je favorisais les ciels sans nuages, les mers sans bateaux, les paysages sans personnages. Je changeais souvent ces photos afin de ne pas avoir l'impression que je tournais en rond ou que je faisais du surplace.

Là, je gardais des chats pour avoir de la compagnie. J'aime l'allure qu'a une petite pièce où se trouvent deux chats. J'essayais d'imiter leur façon de s'installer n'importe où comme des oreillers dépourvus d'os, capables de changer de forme à volonté, et ce don qu'ils ont, lorsqu'ils tombent d'une haute altitude, de presque toujours atterrir sur leurs pattes. J'étais aussi impressionnée par leur capacité d'adaptation apparemment sans borne, par leur façon de s'accommoder de vivre

n'importe où : dans une ruelle, une grange, un palace ou une petite pièce marron avec des tables et des étagères, sans chaises.

Je racontais à mes chats des histoires d'autres chats, des chats célèbres, opiniâtres, héroïques, des chats miraculeux qui retrouvaient le chemin de la maison après avoir traversé des kilomètres d'étendues sauvages, franchi des rivières, escaladé des canyons, sauté d'un bond du haut d'édifices vertigineux. Mes chats s'enroulaient autour de moi et ronronnaient. Ce n'est pas vrai que les chats ronronnent seulement quand ils sont contents. Ils le font aussi quand ils sont inquiets ou lorsqu'ils souffrent.

J'ai déjà été accusée de bien des choses : de jalousie, d'arrogance, d'égoïsme, de méchanceté, de paresse, d'amertume et de luxure. Aussi d'infidélité, d'inclémence, d'insanité, d'immoralité et d'orgueil. On m'a traitée de téméraire, de sans-cœur, on a dit que je ne connaissais pas la honte, que j'étais mal intentionnée, sarcastique, exigeante, despotique, calculatrice et cruelle. Les chats, bien sûr, ignoraient tout de cela et ne tenaient pas à s'en informer. Ils étaient bien au fait des périls de la curiosité, des dangers d'être mal compris. Il se trouve toujours quelqu'un pour s'offusquer de l'enthousiasme que montrent les chats à tuer. Pensez à la manière qu'ils ont de jouer avec leur proie et, quand elle est suffisamment morte, de manger toujours la tête en premier, l'avalant souvent tout rond. Pensez à la manière qu'ils ont de laisser les cœurs derrière, petites masses visqueuses qui attirent les mouches dans l'entrée. Pour ma part, cela ne me répugne pas. Il se trouve toujours quelqu'un pour vous dire que vos instincts sont mauvais. Dehors, la brume jaune et douceâtre se pressait contre les fenêtres.



IV. PETITE PIÈCE AVEC PHALÈNES

Comme on est en droit de s'y attendre, le nom de la plupart des peintures vertes évoque des scènes pastorales et divers types de plantes : Prairie, Pâturage, Verger, Feuille, Brocoli, Asperge, Épinard, Aneth. Dans une petite pièce où j'ai séjourné, peinte d'une couleur du nom de Sentier forestier, l'air était toujours humide, dégageant une odeur intime de végétation neuve et de putréfaction. La lumière était touffue et diffuse, comme un glacis vert sur ma peau. Le plafond était peint en Vierge de brume, une teinte vaporeuse rappelant assez celle du ciel voilé par un après-midi du mois d'août. Si je regardais ce plafond trop longtemps, je n'arrivais plus à reprendre mon souffle.

Là où les murs rejoignaient le plafond, il y avait des courbes plutôt que des lignes droites et des angles. Le sommet des fenêtres et du cadre de porte aussi était cintré. Ces arches me procuraient un plaisir semblable à celui qu'on éprouve en écoutant une symphonie, lorsque tout le corps vibre à l'inévitable approche du crescendo. J'aime les bonnes vieilles symphonies, leur façon d'échauffer les sens.

À ce moment de ma vie, je savais que j'étais mûre pour une transformation.

Dans cette pièce se trouvaient plusieurs bancs de bois massif dont l'utilité n'a jamais été claire. Peut-être la pièce avait-elle déjà été le lieu de rassemblement de quelque culte secret dont les membres s'asseyaient sur ces bancs en rangées de capes et de capuchons noirs pour adorer leurs différents dieux et démons tout en planifiant leur prochaine intervention. Sur ces bancs mystérieux était disposé un impressionnant assortiment d'ustensiles de cuisine, de casseroles en métal et de bols de différentes tailles, quelques-uns cabossés, d'autres lisses. Peut-être avaient-ils servi à faire bouillir les vierges ou les agneaux sacrificiels. La chaleur et mon imagination débordante ayant eu raison de mon envie de cuisiner comme de mon désir de manger, je remplissais ces contenants d'eau plutôt que de ragoût, sacrificiel ou non. Dans cette pièce verte, je ne mangeais que des aliments crus et verts : laitue, céleri, poivrons et limettes.

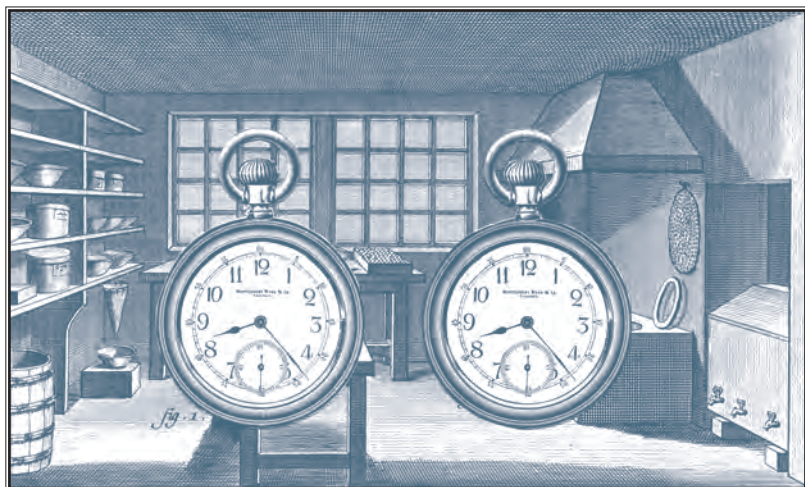
Là, je n'errais pas la nuit. J'allais encore au lit sans savoir de quoi j'avais été accusée, mais cette incertitude ne me tourmentait plus. Je n'ai fait que deux cauchemars durant mon séjour dans cette pièce verte. Dans le premier, je voyais ma tête réduite à la taille d'un petit poivron, puis tranchée en deux et servie sur un grand plateau vert. Dans le second, je voyais mon corps couvert d'une fine poudre blanche puis, alors qu'il remuait encore, cloué au mur. Ce n'était pas un mur vert. C'était un mur rouge. Je dormais sur le dos, les fenêtres ouvertes, une chandelle brûlant sur le sol près de moi.

Des **phalènes** entraient par les fenêtres, malheureuses émissaires de la nuit exaltée. Les motifs sur leurs ailes étaient écrits dans une langue que je ne comprenais pas encore. Elles affluaient depuis des kilomètres à la ronde, incapables de résister au doux attrait de la flamme mortelle comme j'ai toujours été incapable de résister à une poire mûre, à un bon roman policier ou à un homme qui disait pouvoir me sauver. Les

phalènes, comme les êtres humains, ont de complexes rituels de séduction, avec des danses élaborées et de brusques fuites éblouissantes. Il était difficile de déterminer si elles se faisaient la cour l'une à l'autre ou dansaient devant la promesse d'une mort flamboyante. Depuis mon lit, j'aurais pu tendre le bras et les toucher. Mais on m'a dit quand j'étais enfant qu'on ne doit jamais toucher une phalène sous peine de tuer l'insecte en emportant la fine poudre qui recouvre ses ailes. Dehors, il me semblait entendre des voix, mais je me trompais.

Je ne touchais pas les phalènes. Elles mouraient quand même. Au matin, je trouvais leurs corps jonchant le plancher autour de ma chandelle vacillante. Leurs merveilleuses ailes étaient calcinées, leurs antennes plumeuses carbonisées, leur poudre magique réduite en cendres. Il y avait là une leçon, quelque chose ayant à voir avec la fortitude et la purification de l'âme par le feu. Ou alors les phalènes étaient simplement trop idiotes pour survivre. Il y a des gens qui croient que les phalènes blanches sont en fait les âmes des morts, et que si une phalène noire entre dans une maison, cela signifie qu'un de ses habitants mourra au cours de l'année.

Quand je repense à ma propre vie, il m'est difficile de distinguer ce qui était phalène de ce qui était flamme. En ces matières, rien n'est tout noir ou tout blanc.



V. PETITE PIÈCE AVEC HORLOGES

J'ai appris à me méfier des mauves qui portent des noms comme Éblouissement, Illusion, Comédie, Mirage et Mascarade. En peignant cette petite pièce d'un violet du nom de Veille du Nouvel An, j'ai réussi sans mal à me convaincre que je saurais y arrêter le cours du temps. Je m'imaginais figée au milieu du compte à rebours avant minuit. Autour de moi des voix pleines d'espoir scandaient : *Dix, neuf, huit, sept, six, cinq*. Puis elles s'interrompaient. Visage levé vers le ciel, bouche bée, des milliers de personnes incroyables regardaient la boule d'argent suspendue en l'air qui avait cessé de descendre. Comme le petit garçon qui avait mis son doigt dans la digue*, je croyais pouvoir retenir le temps par la simple force de ma volonté, de mon désir et de mes bonnes intentions. J'étais encouragée en cela par la pensée que

* Référence à un célèbre passage du roman *Les patins d'argent*, de Mary Mapes Dodge, publié en 1865, où un petit garçon sauve son pays en bouchant avec son doigt un trou dans une digue par où l'eau menace de déferler (NDLT).

des marins du temps jadis avaient navigué, sans horloges, en se fiant uniquement à leur instinct et à la chance.

Cette pièce, comme les autres, possédait de grandes fenêtres divisées en nombreux carreaux rectangulaires, des murs épais et pleins, des étagères encastrées débordant d'une efficace panoplie d'ustensiles de cuisine, plusieurs tables robustes, et elle était dépourvue de chaises. Je constate maintenant que je commence à me répéter.

Dans un vieux baril aux lamelles de bois ceintes de cerceaux rouillés, j'ai trouvé deux grandes horloges en tout point identiques. Normalement, j'aime qu'une horloge soit précise mais, à ce moment-là, je tentais de ne pas accorder trop d'importance au fait que ces horloges étaient d'une exactitude sans faille.

C'était l'hiver. Noël approchait. Sur un fil invisible, j'ai suspendu des décorations de verre violettes au plafond dans l'intention de donner à la pièce un air de fête. Dehors, il aurait dû neiger. Mais dans cette région du globe, à ce temps de l'année, il pleuvait plutôt.

Tous les soirs au crépuscule j'aimais à m'asseoir sur le bord de la table la plus près des fenêtres. Je roulais les manches de ma chemise, mangeais ma rôtie et sirotais mon thé au lait sucré. Parfois il pleuvait, gouttes froides sur l'asphalte noir. La veille de Noël, des enfants chantaient des cantiques dans les rues, leurs visages et leurs voix angéliques sur fond de parapluies rouges et verts sous la pluie. J'étais satisfaite de moi, me croyant immunisée contre le passage du temps, le misérable fardeau de la solitude, le besoin agaçant de poser des questions, d'insister, d'expliquer. Malgré toutes les preuves qui s'accumulaient contre moi, je n'avais pas peur. C'était assez facile de me montrer courageuse avec ces murs violets qui m'enveloppaient comme des robes royales.

Le matin du Nouvel An, je me suis éveillée au son d'un million de calendriers dont les pages tournaient dans le vent. J'ai été forcée de

reconnaître l'insupportable douceur de l'être. On a beau courir, nul ne peut y échapper.

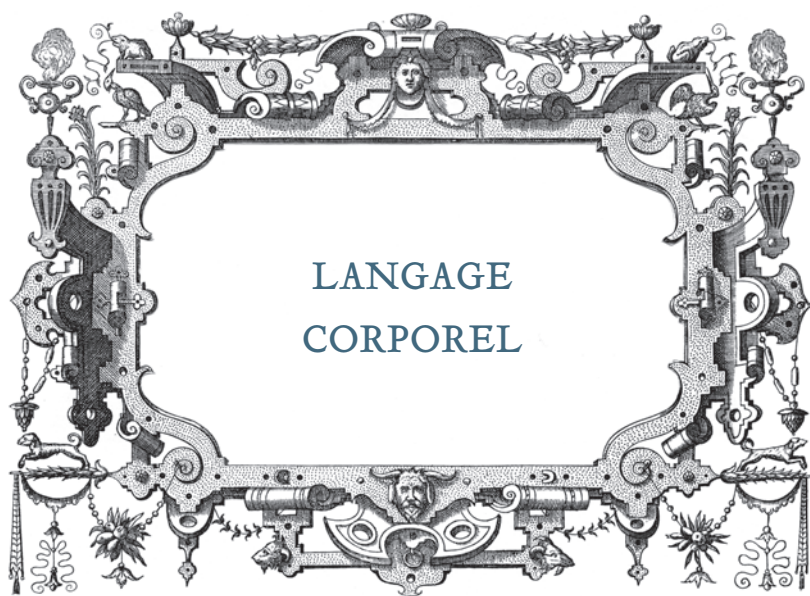
Maintenant je regarde les horloges plutôt que la rue mouchetée de pluie. Leurs faces sont impassibles mais leurs aiguilles sont toujours en mouvement. Toutes les horloges mécaniques dépendent de la libération lente et contrôlée d'une puissance. Il y a désormais à longueur de journée dans ma tête un refrain semblable au tic-tac des horloges : *Fais attention. Fais attention. Fais attention.* Parfois, ce n'est qu'un bruit de fond et je ne l'entends pas vraiment. Mais si j'y prête attention ne serait-ce qu'un instant, il chasse tout le reste de mon esprit. Cela rappelle la rengaine des mères toujours à mettre en garde leur turbulente progéniture : *Fais attention, ne tombe pas. Fais attention, ne te cogne pas la tête. Fais attention, c'est chaud. Fais attention, c'est coupant. Fais attention, il fait noir.*

Quand j'éprouve le besoin d'entendre une voix humaine plutôt que ce tic-tac carnivore issu de mon cerveau et des horloges, je parle aux murs. Parler aux murs n'est pas nécessairement une mauvaise chose, pas si ce sont de bons murs solides, parfaitement perpendiculaires, nouvellement peints, frais et lisses quand vous y posez vos lèvres fiévreuses. Les murs violets, en particulier, sont capables de vous faire croire que tout ce que vous leur racontez est brillant, plein d'humour et profond.

On dit que le temps guérit toutes les blessures. À moins, bien sûr, que les blessures infligées n'aient été fatales. Il n'est pas Lazare. Il ne se lèvera pas d'entre les morts. Même le temps a ses limites. Ne vous attendez pas à ce que votre vie suive le déroulement bien ordonné menant du début au milieu à la fin. Jadis, nos cœurs étaient innocents, généreux et tendres, oh tellement tendres. Il est temps de tirer une chose au clair : s'il est vrai que l'enfer n'a pas de fureur qui égale celle d'une femme dédaignée, je n'ai quand même pas laissé son cœur dans l'entrée du garage pour qu'il y attire les mouches. Je n'ai pas dévoré sa tête en premier. Je ne l'ai pas avalée tout rond.

Il est temps de tourner le dos à l'attrait de ces petites pièces. Il est temps de faire face aux problèmes et de répondre aux accusations. Il est temps de rentrer chez moi : chez moi, où les murs sont blancs et les cœurs sont noirs. Oh, ne demandez pas : « Où est-ce ? » *Allons plutôt faire notre visite.*

Il est temps de spécifier que je ne l'ai pas tué. Mais oui, oh oui, j'en avais envie.



LANGAGE
CORPOREL

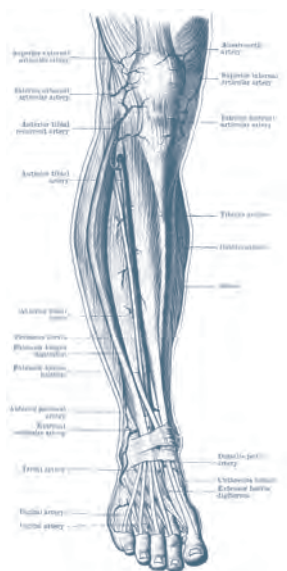
ne sait pas à quelle heure exactement), sa gorge se fige dans des formalités. Il s'exprime bien, mais avec une froideur de glace. Des précisions et une grammaire impeccable alourdissent son discours. À ses collègues il dit : « Sans doute vais-je surseoir... Nous considérons la possibilité de... Je présume que... J'ai précédemment abordé cette question avec vous... » Ses phrases sont lestées de pauses affectées. Sa poitrine est gonflée par quelque chose qui semble de la suffisance mais est en réalité du chagrin. Il a l'échine raidie par l'offense.

Toute la journée (les mauvais jours), il a un nœud dans le ventre, une boule d'anxiété amère qui se contracte, se relâche et se contracte de nouveau tandis que les heures s'égrènent. De temps en temps elle se libère et flotte vers le haut jusqu'à sa poitrine, de sorte qu'il ne peut emplir ses poumons d'air, ou bien elle glisse vers le bas jusqu'à ses intestins qui émettent des crachotements et des sifflements menaçants. Ses collègues l'invitent à les accompagner pour le dîner. Il décline dans un murmure de martyr plein de mélancolie. Ils ont la sagesse de ne pas demander ce qui ne va pas. Il répondrait : « Rien ! » d'un ton accusateur, offusqué de leur curiosité.



À la fin de la journée, son ventre est un tambour à la peau tendue, brûlant de grise inquiétude et de bile noire. Son abdomen semble légèrement distendu tandis qu'il le porte devant lui tel un baril volatil plein de déchets toxiques.

Il quitte son bureau et longe à pied les quatre pâtés de maisons qui le séparent de la station de métro. Il ne remarque pas le temps. Il pourrait faire soleil, il pourrait pleuvoir, un ouragan pourrait souffler, peu lui chaut. Il dépasse sans ménagement une vieille femme qui avance trop lentement, contourne une jeune mère occupée à consoler

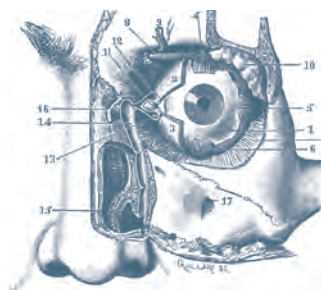


un bambin sanglotant sur le trottoir. Il garde la tête baissée et progresse difficilement à travers la circulation, les yeux au sol. Ses jambes sont une paire de souches endolories. Ses genoux menacent tour à tour de céder et de se figer. Debout, il attend. Il examine ses chaussures. Elles sont laides.

Il s'assoit dans le wagon et croise sagement ses jambes engourdis. Une femme s'assoit près de lui mais se retranche de son côté de la banquette et détourne les yeux. Peut-être murmure-t-il pour lui-même. Peut-être gémit-il doucement en serrant ses genoux à deux mains.

La maison, à son arrivée, est vide. Même s'il s'y attendait, il fait le tour des pièces. La cuisine est d'une propreté lugubre, comme si elle n'allait jamais plus être utilisée. Toutes les surfaces brillent, comme si même les empreintes digitales avaient été essuyées. Le salon est un musée bien garni, entièrement dépourvu d'objets inutiles, de poussière et d'oxygène. Il monte à l'étage. Seule la chambre est en désordre : les draps et les couvertures forment une pile chiffonnée, trois de ses blouses en soie en boule au milieu du tas, sa robe de nuit blanche est abandonnée en flaque sur le sol, ses boucles d'oreilles éparpillées étincellent sur le dessus de la coiffeuse noire.

Dans la salle de bains, il se fait face à lui-même dans le miroir. Il ouvre les yeux aussi grand qu'il le peut et n'arrive toujours pas à la voir.



Elle l'accueille avec un baiser. Il glisse les deux bras à l'intérieur du kimono, où l'attend sa chair affolante.

Les bons jours, elle le laisse faire.

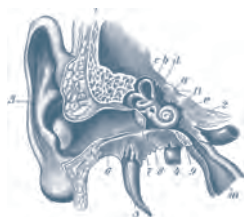
Les mauvais jours, elle ne le repousse pas à proprement parler, mais se dérobe d'une pirouette gracieuse, comme une bague coincée à un doigt qu'on retire magiquement avec du savon. Tant sa peau que son kimono sont glissants et il n'arrive pas à les retenir. Il reste là, les bras ballants, vides, de chaque côté de son corps, puis appuyés avec force contre le comptoir de la cuisine pour s'empêcher de l'agripper, de la supplier, d'imprimer son corps sur elle. Il essaie de se consoler en se disant que tous les couples ont des hauts et des bas.



Mais les bons jours, le kimono noir tombe de ses épaules et elle glisse la langue dans sa bouche.

Il ne souhaite pas exactement faire l'amour. Ce qu'il veut, c'est du réconfort. Ce qu'il veut, c'est poser la tête entre ses seins, ses seins rebondis, des seins merveilleusement lourds sur un corps si menu. Il veut fermer les yeux et y presser les lèvres. Il veut y enfouir le nez et suffoquer de plaisir. Il veut poser l'oreille sur chacun, un à la fois, et écouter son cœur battre, son sang circuler, comme l'océan dans un coquillage. Mais il a peur de lui dire cela. Peut-être qu'elle le trouverait faible. Peut-être qu'elle le trouve déjà faible. Peut-être qu'il est effectivement faible.

Ils font l'amour. Plus tard ils mangent des pâtes à la sauce aux palourdes. Ils boivent du vin rouge, se portent à eux-mêmes des toasts généreux. Ils papotent et sont heureux.

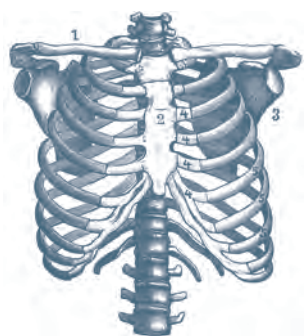


Les mauvais jours, quand la maison est vide, il suspend ses blouses et sa robe de nuit. Il remet ses boucles d'oreilles dans la boîte à bijoux. Il fait le lit, qu'il contourne d'un pas raide, aussi silencieusement que si elle dormait et qu'il devait faire attention de ne pas la réveiller. Il se déshabille et se couche, nu, sur le lit. Il presse son oreille contre l'oreiller. Il attendra là jusqu'à ce qu'elle rentre puis il lui demandera où elle était. Oui, il lui demandera. Enfin il lui demandera. Et elle répondra.

Enfin elle répondra et enfin le silence froncé qui les entoure sera rempli par la vérité.

Mais pour l'instant le seul bruit est celui de son sang qui bat dans son oreille.

Il ne veut pas céder au sommeil mais il le fait tout de même, et vite, épuisé par l'anxiété. Il ne rêve pas. Il ne remue pas un muscle. Il se réveille d'un coup en entendant la porte d'entrée qui s'ouvre. Est-ce elle ou un intrus ? De toute façon, son cœur bat la chamade et ses côtes lui font mal comme s'il avait été piétiné par un cheval ou une paire de bottes à embouts d'acier.

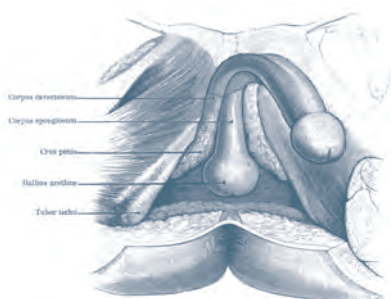


Il l'entend fredonner tandis qu'elle enlève sa veste. Elle l'appelle. Elle semble heureuse, fébrile, gamine. Il est soulagé, même si sa bonne humeur n'a sans doute rien à voir avec lui. Elle l'appelle de nouveau. Étrangement, il ne lui vient pas à l'esprit de répondre. Il regarde le réveille-matin sur la table de chevet et constate qu'il n'a dormi que quarante-cinq minutes. Elle est à peine en retard. Il l'entend monter l'escalier.



Il ne veut pas réagir. Il veut se montrer désinvolte, logique, raisonnable et philosophe si nécessaire – états d'esprit dont, règle générale, aucun ne peut être atteint ou conservé lors des transports amoureux. Il veut rester maître de la situation. Il veut lui parler comme il a parlé à ses collègues plus tôt : « Peut-être conviendrait-il... Nous surseoirons... Je présume... » Son souffle partout sur lui est doux et

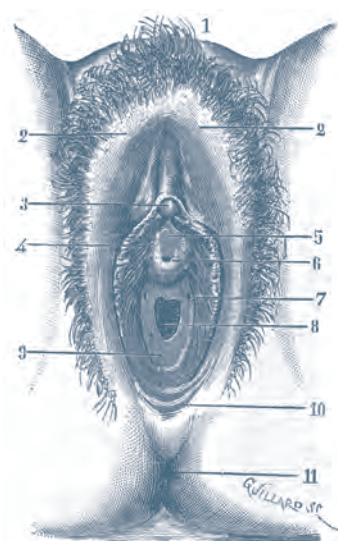
fermenté, comme si elle venait de boire de coûteuses liqueurs. Il veut l'interroger là-dessus aussi. Il veut lui parler. Il veut faire en sorte qu'elle lui parle.



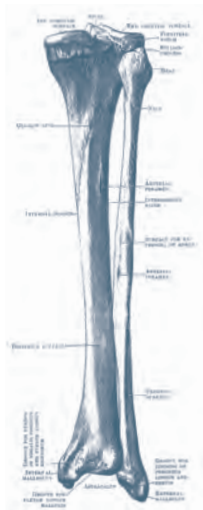
Mais lentement, lentement son pénis durcit sous ses petites mains, sa petite langue, ses petites dents dures. Lentement, lentement son grand corps le trahit et il ne peut s'empêcher de la pénétrer. Ils n'ont pas fait l'amour depuis deux semaines.

Après, elle redescend au rez-de-chaussée et entame les préparatifs du souper. Il prend une douche et s'habille.

Si elle a un amant (il est assez certain qu'elle a un amant mais il ne lui a pas posé la question, ne la lui posera pas, du moins pas aujourd'hui), alors peut-être que lui aussi devrait prendre une maîtresse : rendre coup pour coup, à bon chat, bon rat, œil pour œil, dent pour dent, etc. Il y a une femme au bureau qui flirte tout le temps avec lui : à la photocopieuse, au distributeur d'eau, dans la station - nement où il pourrait l'embrasser sans que personne le sache. Dans la douche, il songe à l'avidité de cette femme, à la facilité avec laquelle il pourrait l'avoir.



En s'habillant, il imagine sa femme dans la cuisine au rez-de-chaussée. Il se la représente comme il le fait toujours, une partie à la fois. Cheville, coude, ce petit os rond qui saille au poignet, pommette, mâchoire, tempe gauche où se devine une veine bleue, sa nuque, sa clavicule semblable à un bréchet de dinde, ses mains sur ses genoux, silencieuse. Il lui faut admettre qu'il est incapable d'imaginer qui elle est quand il n'est pas avec elle, quand elle est seule. Il n'a pas la moindre idée de ce qui réside dans ce petit corps, toutes ces parties habilement assemblées pour la constituer, *elle*: cette femme, un



Il le sent dans ses os : sa fièvre, ses silences, ses sautes d'humeur, sa culpabilité et parfois sa peur. Il ne sait pas si elle l'aime encore. Sinon, il ne sait pas quand elle a cessé. Il se demande ce qu'on fait avec l'amour quand on en a fini avec lui – où le met-on, où s'en va-t-il, comment fait-on pour s'assurer qu'il reste là ?

Il le sent dans ses os. Ils le réveillent la nuit, les os longs et forts de ses jambes, qui ne font pas exactement mal, ne sont pas saisis de douleurs, mais qui rapetissent, coulent à pic, se dissolvent et sont emportés par le courant.

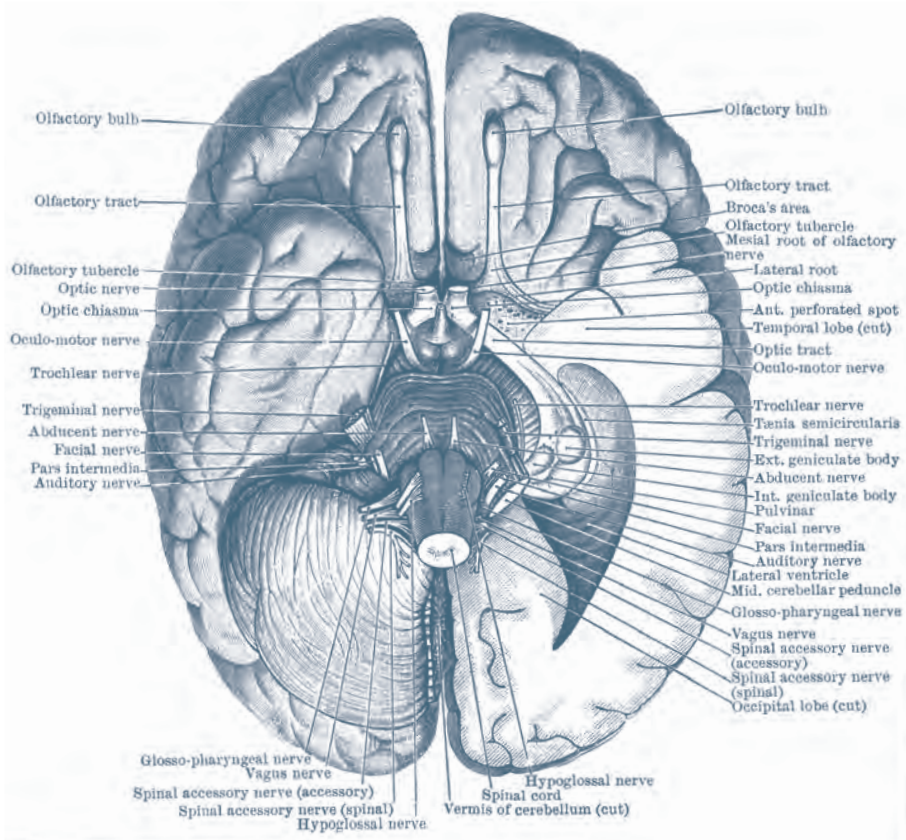
Il le sent dans ses os : l'avenir.

À un moment ou à un autre, il lui faudra se mettre ça dans la tête.

Pour l'instant, tant que personne ne prononce les mots à voix haute, il peut se concentrer sur le langage de ses chevilles, de ses coudes, et de ce petit os rond qui saille au poignet de sa femme.

À un moment ou à un autre, il lui faudra se mettre ça dans la tête.

Mais pour l'instant, il peut se contenter d'écouter son corps, près de lui, qui fredonne. Pour l'instant, ils bavarderont et seront heureux.





L'INNOCENCE
DES OBJETS

Le cambriolage eut lieu entre le matin du vendredi 7 juillet et la fin de l'après-midi du dimanche 9 juillet, alors qu'Helen Wingham se trouvait en ville. Helen se rendait en ville tous les étés au début du mois de juillet. (*On guette la maison.*) Le moment de son voyage était arbitraire, cette époque de l'année choisie sans raison particulière, ou du moins sans raison valable qu'Helen pût se rappeler maintenant. Elle engageait un gamin du coin pour qu'il vienne arroser son jardin pendant son absence.

Elle prit l'autobus du vendredi matin et fit le trajet de deux heures vers le sud assise sur la banquette près de la fenêtre derrière le chauffeur, ses petites mains croisées sur ses genoux. (*On franchit la grille à l'avant de la maison et on fait le tour jusqu'à l'arrière.*) Par la fenêtre de l'autobus, Helen regarda défiler des champs verts ponctués de maisons blanches, de granges rouges, de vaches brunes et de moutons sales et jaunissants. (*On est dans le jardin.*) Helen ne remarquait guère de changement dans le paysage d'une année à l'autre.

L'autobus s'arrêta dans plusieurs petites villes ressemblant fort à la sienne pour laisser monter et descendre des passagers à des stations

d'essence ou à des boutiques de cadeaux qui faisaient office d'arrêts d'autobus quelques fois par jour. Là, le changement était plus évident. Des constructions apparaissaient et disparaissaient apparemment au petit bonheur. (*On cueille des petits pois¹, puis on jette les cosses striées et craquantes en tas parmi les rangs de citrouilles.*) Une rangée de maisons en bois décrépites avait été rasée et remplacée par un petit centre commercial. Un long motel vert et jaune avait poussé dans ce qui était jadis un champ de maïs. Une maison de ferme à trois étages aux dentelles de bois ouvragées s'était métamorphosée en vaste résidence en stuc de style ranch dont la façade était un mur de fenêtres. De l'autobus, Helen pouvait maintenant regarder droit dans le salon. Elle vit une femme en robe de chambre bleue traverser la grande pièce blanche. Helen détourna poliment les yeux.

Helen Wingham était une femme de cinquante-quatre ans vêtue d'une blouse en soie de couleur pêche et d'une jupe noire bien coupée. Sa chevelure grise était courte et coiffée avec soin. Elle portait ses lunettes de lecture attachées à un cordon noir autour de son cou, comme s'il s'était agi de jumelles. (*On examine un panier d'outils de jardinage oublié sur la table de pique-nique.*) En apparence, Helen Wingham n'était ni plus ni moins qu'une femme blanche ordinaire. En la regardant, on s'attendait à ce qu'elle ait la tête pleine de recettes, de trucs pour la maison, d'astuces de jardinage, de motifs de tricot et de charmantes anecdotes à propos de sa famille.



1. 'American Wonder', la meilleure variété. Helen commande les semences par catalogue. Les cosses vertes et rebondies pendent au bout de vrilles délicatement enroulées autour de tuteurs et de grillage à poule. Helen aime manger les pois crus quand ils sont encore jeunes et tendres. Plus tard dans la saison, elle les fait cuire dans de la crème avec du persil et des petits oignons.

Helen avait posé son grand sac à main sur le siège libre à côté d'elle de façon à ce que personne ne s'y assoie. Elle appréciait le trajet en autobus parce qu'il lui permettait de rester assise en silence et d'observer le paysage tandis qu'elle imaginait quelques couches anciennes et parfois angoissantes de sa personnalité se détachant d'elle comme les kilomètres qui se déroulaient derrière. (*On sort un couteau de poche² du panier.*) Au moment où elle descendrait de l'autobus, elle s'attendait à être, si ce n'est une personne tout à fait nouvelle, du moins un *moi* tout à fait nouveau.

Chez elle, dans sa petite ville, elle n'était pas sociable non plus. Elle ne passait pas ses après-midi à siroter du café dans les cuisines bien équipées des autres femmes de la ville. (*À l'arrière de la maison, on découpe un trou dans la moustiquaire de la fenêtre de droite du sous-sol, laquelle a été laissée entrouverte.*) Les relations qu'elle entretenait avec elles se limitaient à ce qu'exigeait la civilité la plus élémentaire : une salutation polie, une remarque positive ou négative au sujet de la météo et, à l'occasion, une brève observation sur le succès ou l'échec de quelque entreprise ou événement local. Helen supposait, avec raison, qu'on la considérait comme une sorte d'excentrique, distante mais inoffensive, assurément. (*On passe la main dans le trou et on décroche la moustiquaire.*) Il est vrai qu'Helen ne se mêlait guère aux autres, mais ce n'était pas inquiétant ; elle n'était pas comme ces monstres au sujet desquels (après que des ossements humains ont été découverts dans leur tas de compost ou qu'ils ont perdu la carte et empoisonné le



2. Couteau pour dame à trois lames, acier de la plus haute qualité, mitre en argent allemand, poignée de 12 cm en os de cerf. Helen possède ce couteau depuis toujours. Elle s'en sert pour couper les feuilles et les fleurs mortes dans le jardin. Il lui arrive de l'utiliser pour trancher des limaces en deux. Quand elle a fini de jardiner, elle enlève la terre de sous ses ongles à l'aide de la plus petite des trois lames.

camelot et son chien) les voisins, qui n'avaient rien vu venir, hébétés, se sentent obligés de répéter : « On ne l'a jamais vraiment connue ! Elle ne se mêlait pas aux autres, mais elle semblait plutôt gentille. Comment est-ce qu'on aurait pu savoir ? »

Helen vivait seule dans une vaste maison victorienne en briques rouges au nord de la ville depuis vingt ans. Pourtant, les gens du coin ne savaient quasiment rien d'elle. (*On enlève la moustiquaire et on se glisse dans le sous-sol, qui est frais, plongé dans l'ombre, après la chaleur implacable et éblouissante de la cour.*) Ils savaient qu'elle venait d'une famille riche, qu'elle était instruite, qu'elle avait vécu dans la grande ville pendant trente-quatre ans, puis hérité d'une certaine fortune et déménagé dans leur petite ville. Elle n'avait jamais été mariée. Elle n'avait ni enfants ni animaux. Au cours de ces vingt années, elle avait eu peu de visiteurs et apparemment aucun prétendant. Elle menait une existence très tranquille et ne dérangeait personne. (*On raccroche la moustiquaire, on essuie la lame et le manche du couteau de poche, qu'on dépose sur un grand panier à pique-nique³.*) Pour sa part, Helen soupçonnait que les gens de la ville étaient à la fois troublés et déçus par elle. Elle était bizarre, peut-être un peu, mais pas *assez* bizarre. Elle n'était pas de ces personnages dont les petits patelins font leurs légendes.

Les gens de la petite ville avaient depuis longtemps abandonné leurs espoirs de scandales pour retourner vaquer à leurs occupations. « Vivre



3. Orme commun, couvercle double à penture au milieu, fermoirs en laiton, doublure en vichy. Helen ne sait pas exactement d'où vient ce panier. C'est l'un de ces objets qui ont toujours été là. Elle ne s'en est jamais servie pour un pique-nique. Il est plein de choses inutiles : vieux tournevis, balle de baseball dont le cuir pèle, rouleau de fil de cuivre, lampe de poche cassée, deux cadenas sans clef, entrailles d'un vieux réveille-matin. Helen ne sait pas exactement non plus d'où viennent ces choses. On dirait que la vieille maison a le pouvoir d'accumuler de tels objets toute seule.

et laisser vivre, c'est ce que je dis tout le temps ! » C'est ce qu'ils disaient tout le temps quand le nom d'Helen était prononcé dans une conversation au bureau de poste ou au comptoir de commandes du catalogue Sears à l'arrière de la pharmacie, ou à une table de cuisine, parmi les femmes qui, en causant, s'interrogeaient à son sujet, et qui auraient bien voulu savoir quel était son secret. (*On monte l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée.*) Ces femmes auraient voulu être invitées à entrer dans la maison d'Helen, mais aucune n'avait jamais franchi le vestibule en ces rares occasions où l'une d'elles s'était présentée à la porte pour le recensement, pour vendre des billets de tombola, pour amasser des fonds pour la Société du cancer ou l'Armée du Salut. (*On est dans la cuisine.*) Tout ce qu'elles pouvaient dire, de ce poste d'observation, c'est que la maison était propre et que le terrain était bien entretenu, à l'avant comme à l'arrière. (*On ouvre les portes en vitre du vaisselier.*) Helen, elles le savaient, n'avait ni femme de ménage ni jardinier et elles ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

Pour l'essentiel, le « secret » d'Helen consistait en ce qui lui permettait de se passer d'un homme (voire *des hommes*), de vivre seule toutes ces années, supposaient-elles, sans avoir à faire de compromis, à capituler ou à offrir des repas nutritifs, des vêtements propres et des rapports sexuels satisfaisants sur demande.

Quant à Helen, elle connaissait le visage de ces femmes mais pas leur nom, du moins pas leur prénom. (*On effleure les assiettes, les bols, le pot à lait, le service à thé⁴ de huit pièces sur la tablette du milieu.*) Elle les connaissait comme M^{me} Henderson, M^{me} Adams, M^{me} Jensen, M^{me} James. Souvent elle les confondait. Pour leur part, ces dames lui donnaient du « M^{lle} Wingham », mais entre elles l'appelaient « Helen » avec une familiarité désinvolte qu'elles n'avaient pas méritée. (*On fait couler l'eau froide dans le rutilant évier d'acier inoxydable.*) Parfois, Helen aurait voulu pouvoir donner à ces femmes ce qu'elles désiraient, bien qu'elle ignorât exactement de quoi il s'agissait.

Même si, en apparence, Helen Wingham aurait pu passer pour l'une des leurs, ces femmes savaient, dans leurs cœurs de dames de petite ville, qu'elle n'était pas de leur coterie. Elles savaient qu'elle n'avait pas la tête pleine de recettes, de motifs ou d'histoires assommantes au sujet de sa famille. (*On remplit la bouilloire en cuivre et on la dépose sur le brûleur de droite, à l'avant de la cuisinière au gaz, où fuse une jolie flamme bleue.*) Ces femmes savaient que, en comparaison, Helen Wingham était exotique et mystérieuse, à jamais insaisissable. C'étaient là des qualités qui faisaient qu'elle leur plaisait ou ne leur plaisait pas, des distinctions informelles qu'elles lui enviaient ou bien lui reprochaient selon les jours.

L'autobus traversait maintenant les vastes banlieues s'étendant en périphérie de la ville. Chaque année, Helen remarquait que l'on pouvait être en ville un long moment avant d'y arriver véritablement. (*On redescend au sous-sol et on revient à la cuisine avec deux gros pots Mason⁵ et trois boîtes de carton vides.*) Elle sortit sa trousse de maquillage, se



4. Service à thé pour deux personnes en porcelaine de Carlsbad orné d'une gerbe de roses roses et de feuilles vertes. L'ensemble comprend une théière, un sucrier, un pot à crème, deux tasses, deux soucoupes et un plateau assorti en porcelaine fine. Sept des pièces sont en parfait état, mais le bec du crémier est légèrement ébréché. Le service à thé a plus de cent ans et est très fragile, de sorte qu'Helen s'en sert rarement, sauf lors d'occasions spéciales telles que Noël, Pâques et son anniversaire, le 15 septembre.



5. Relish aux pêches et aux poivrons : au robot culinaire, hacher 2 piments rouges et 12 poivrons rouges, y compris les graines. Ajouter les piments et les poivrons à 12 grosses pêches (pelées et coupées en dés), 1 tasse de vinaigre blanc et 1 cuillerée à thé de sel dans une grande marmite à confiture. Ajouter 4 moitiés de citron. Faire mijoter doucement pendant une heure. Retirer les citrons et incorporer 5 tasses de sucre blanc. Faire bouillir encore une demi-heure ou jusqu'à ce que le mélange ait épaissi. Mettre en pots et sceller. Helen connaît cette recette par cœur.

peigna les cheveux et se remit du rouge à lèvres pendant que l'autobus attendait à un feu de circulation. Il était tout juste midi quand ils arrivèrent au centre-ville et les énormes immeubles de bureaux laissaient échapper des femmes minces en robe sans manches et des hommes de haute taille en chemise blanche froissée dans les rues miroitantes. (*On prend une boîte de thé dans l'armoire, on dépose les feuilles dans la théière et on verse l'eau fumante de la bouilloire qui siffle.*) La circulation était congestionnée et lente. Des chauffeurs impatients, excédés par la chaleur, klaxonnaient en vain, apparemment plus pour l'effet que dans l'espoir d'accomplir quoi que ce soit.

Enfin l'autobus entra lentement dans le terminus et Helen et les autres passagers descendirent. Elle récupéra sa valise du ventre du bus et grimpa dans un taxi qui la conduisit à l'hôtel.

Helen descendait chaque année au même hôtel. Ancien mais vieillissant avec grâce, petit mais luxueux, c'était un édifice en pierres grises de trois étages situé dans une petite rue donnant sur une des artères principales de la ville. (*On est assis à la table de la cuisine et on regarde la route déserte à travers les rideaux de dentelle blancs⁶ tout en sirotant une tasse de thé noir fumant.*) L'hôtel était assez cher, même pour la ville, mais Helen estimait qu'il en valait largement le coût en raison des commodités qu'il offrait.

Le concierge était un bel homme d'un certain âge du nom de Frederick qui accueillait maintenant Helen par son nom : « Bienvenue,



6. Dentelle de Nottingham, bordure simple, centre en point d'esprit, merveilleux aspect dentelle de Bruxelles. Helen lave ces rideaux (et une paire semblable, accrochée dans sa chambre) à la main deux fois par année dans la baignoire puis les suspend sur la tringle à rideau de douche pour les faire sécher. Quand elle les remet aux fenêtres, ils sont souples et odorants comme des cheveux fraîchement lavés.

mademoiselle Wingham. Quel plaisir de vous revoir chez nous. » Frederick resta debout près d'Helen tandis qu'elle s'enregistrait, et sa valise fut emportée par un chasseur. (*On lave la tasse et la soucoupe, puis la théière, et on les dépose ainsi que le reste du service près des pots Mason dans l'une des boîtes de carton.*) Puis il l'escorta jusqu'à sa chambre au troisième étage.

Dans la chambre se trouvait un grand lit moelleux à colonnes recouvert d'une épaisse douillette ourlée de broderie et de dentelles. (*On est dans le couloir.*) Un chocolat à la menthe enveloppé dans du papier d'argent reposait sur l'oreiller et un bouquet de fleurs fraîchement coupées avait été disposé sur la table de chevet. (*On est dans le salon.*) Dans la salle de bains bleue et immaculée, il y avait un bol en cristal rempli de pot-pourri sur le comptoir en marbre du meuble-lavabo, une robe de chambre blanche et confortable suspendue à un crochet derrière la porte, et un téléphone fixé au mur près de la toilette.

Frederick traversa la pièce à longues enjambées et, d'un mouvement ample, ouvrit les tentures vert foncé. (*On est assis dans le fauteuil lie-de-vin près de la baie vitrée, les deux mains posées sur les napperons blancs étalés sur les accoudoirs.*) Charmant et affable, avec une galanterie à l'européenne, Frederick s'enquit de la santé d'Helen et de son bien-être général au cours de l'année écoulée. Il était d'une politesse scrupuleuse, jamais indiscret ou importun.

À l'époque où Helen avait commencé à faire ce voyage annuel en ville, Frederick était un beau jeune homme. (*On soulève une petite horloge*⁷



7. Dard de Cupidon, haute de 15 cm, plaquée bronze, munie d'un cadran ouvragé et d'un mouvement d'Ansonia. Bien qu'elle ait été fort peu touchée par le dard de Cupidon au cours de son existence, Helen n'en adore pas moins sa petite horloge. Le fait qu'elle n'ait jamais été précise lui semble d'une certaine façon approprié dans le cas d'un objet de désir. L'horloge est jolie mais inutile et il y a long - temps que l'aile gauche de Cupidon s'est détachée et a disparu.

posée sur le manteau de la cheminée.) Durant l'un de ses premiers séjours, Helen avait rêvé de Frederick, un rêve érotique dans lequel il venait la rejoindre dans son lit à colonnes ; il avait les bras si puissants, la peau si douce, la langue si agile, et le pénis si amical et si gros. Elle s'était réveillée entortillée dans ses draps, humide et affreusement gênée. Pendant le reste de ce séjour, elle avait évité Frederick. S'il avait remarqué son étrange comportement ou s'était interrogé à ce sujet, il avait bien sûr été trop discret pour en faire mention. *(On remarque une machine à écrire⁸ noire et massive dans une armoire en chêne près du canapé.)* L'année suivante, Helen avait réussi à chasser le rêve de son esprit et était de nouveau capable d'agir normalement en présence de Frederick.

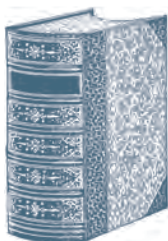
Toutes ces années plus tard, elle ne songeait plus que rarement au rêve qu'elle avait fait, sauf lorsque Frederick lui disait, chaque année : « Sachez que je suis à votre disposition, mademoiselle Wingham. Je ferai tout en mon pouvoir afin de rendre votre séjour agréable. Tout. » C'est exactement ce que Frederick avait dit dans le rêve tout en soulevant sa robe de nuit et en enfouissant sa bouche entre ses cuisses. *(On pose ses deux mains sur le clavier et on tape : Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume, mais il n'y a pas de papier dans la machine et les mots tombent, invisibles, sur le rouleau de caoutchouc noir.)* C'est exactement ce qu'il disait maintenant en reculant vers la porte et Helen le remercia avec une réelle gratitude, à la fois pour sa courtoisie et pour tout ce qu'il avait fait pour elle dans le rêve. Helen et Frederick se serrèrent la main avec chaleur et elle lui glissa un billet de dix dollars dans la paume.



8. Remington, mécanisme entièrement en métal et touches en acier, comprend lettres minuscules et majuscules, 78 caractères y compris nombres, symboles, signes de ponctuation et fractions. Malgré son âge avancé, la machine est en excellent état, sauf les touches *m* et *p*, qui collent. Helen s'en sert essentiellement pour écrire à des avocats et à d'autres professionnels, correspondance d'affaires dont elle estime qu'elle doit avoir l'air aussi professionnelle que possible. Une fois, elle a voulu y taper l'histoire de sa vie mais s'est rendu compte qu'elle ne savait par où commencer.

Puis Helen défit sa valise, se rafraîchit et descendit. Elle dîna dans la salle à manger de l'hôtel. (*On est dans le couloir.*) Elle commanda du gaspacho, des champignons farcis, un soufflé aux asperges et une petite salade César. (*On est dans la bibliothèque.*) Chez elle, quand elle prenait la peine de dîner, elle se contentait le plus souvent de pain et de thé, parfois d'un bagel avec du fromage à la crème et un peu de la relish aux pêches et aux poivrons qu'elle préparait elle-même. Helen s'émerveilla un instant du fait qu'être en ville lui donnait toujours une faim de loup, puis elle commanda une crème brûlée aux bleuets pour dessert.

Quand elle sortit dans la rue, Helen Wingham était devenue celle qu'elle était lorsqu'elle se trouvait en ville. Elle se frayait un chemin avec fluidité sur les trottoirs achalandés, sans heurter qui que ce soit ni croiser le regard de quiconque, contournant habilement ceux qui traînaient la patte, ignorant les quelques itinérants qui campaient dans des entrées d'édifices. (*On feuillette une volumineuse encyclopédie⁹ ouverte sur un lutrin en métal.*) Helen était heureuse de voir combien elle s'adaptait rapidement à ce retour en ville, combien elle devait déjà ressembler à tous ceux qui l'entouraient : décidée, préoccupée et totalement impossible à approcher. Elle se sentait vive et confiante. (*On est dans le couloir.*) Naviguer dans la ville, c'était comme monter à vélo : une fois qu'on savait, on ne l'oubliait jamais. C'était simplement

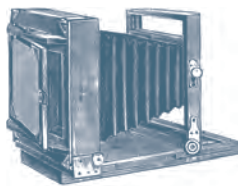


9. *New Illustrated Universal Encyclopedia: The Book of a Million Facts*, publiée en Grande-Bretagne en 1923, 1 280 pages, dont 16 nouvelles cartes. Helen aime à écumer ce livre à la recherche d'entrées amusantes. Elle se délecte de « Cuisine pour la maisonnée moderne », où figurent des recettes de délices tels que : soupe à l'os, soupe à la tête de mouton, œufs pour les invalides, salade substantielle et côtelettes de mouton en embuscade. Elle apprécie particulièrement « Le nouveau médecin de la maisonnée » qui, en plus de donner des renseignements sur différents maux graves, présente aussi des remèdes et des conseils pour des affections telles : Chevilles, faibles ; Haleine, répugnante ; Pieds, suants ; Ongle, incarné ; et Écrivain, crampe de l'.

une série de manœuvres physiques qui, si elles étaient exécutées dans le bon ordre et au bon rythme, lui permettraient de circuler sans encombre. (*On est dans la salle de musique.*) Bien qu'Helen n'ait pas enfilé de patins ou enfourché de vélo depuis l'enfance, elle ne doutait pas de pouvoir faire ces choses si elle le voulait. (*On s'assoit au piano mais on ne sait pas lire la musique, aussi pose-t-on doucement une main sur le clavier, silencieux.*) Helen supposait, avec raison, que les gens de la petite ville auraient peine à la reconnaître en ce moment.

À la maison, elle avait parfois l'impression d'être trop rêveuse, flottant sans but dans les pièces de sa robuste demeure, ancrée au vrai monde uniquement par la solidité de la maison elle-même et par la résonance à haute fréquence des objets dont elle la remplissait. (*On regarde, à travers le viseur d'un gros appareil photo¹⁰ brun et noir, un miroir serti dans un cadre doré accroché sur le mur face au piano.*) Il arrivait à Helen de se figurer le toit de sa demeure comme un couvercle qui l'empêchait d'être emportée, c'était tout ce qui la séparait d'une poche de ciel vers laquelle elle n'était pas encore prête à s'élever. Helen soupçonnait parfois qu'elle se cachait, après s'être fermement barricadée entre ces murs bien garnis, s'occupant consciencieusement de ses affaires et s'attendant à ce que les autres fassent de même.

Helen arriva à sa librairie préférée. (*On est dans le couloir.*) C'était une pièce longue et étroite meublée d'étagères allant du sol jusqu'au plafond qui nécessitaient le recours à une échelle à l'ancienne pour



10. Appareil photo Normandie, dos à deux positions, verre dépoli activé par ressort toujours en position, jamais gênant. Boîtier compact en acajou poli étincelant, ferrures finement travaillées. Bien sûr, cet appareil ne fonctionne plus. Mais Helen se plaît à imaginer que, s'il était toujours fonctionnel, les photographies qu'il prendrait seraient semblables à des hologrammes qui, examinés selon un angle précis et sous la bonne lumière, révéleraient le spectre entier des émanations (fantômes du passé, de l'avenir et de la vérité) qui planent sous les surfaces les plus anodines du monde présent et visible.

atteindre les livres les plus hauts. Les vendeurs portaient des chaussures à semelles de caoutchouc et des vêtements sobres. Ils ne vous embêtaient pas à moins que vous leur demandiez de l'aide. (*On monte l'escalier en chêne vers le premier étage.*) De la musique classique de bon goût jouait quelque part près du plafond.

Helen se dirigea d'abord vers la section des biographies. (*On s'arrête sur le palier et on décroche une petite peinture¹¹ du mur.*) Bien qu'elle ne goûtât guère la compagnie des êtres humains en chair et en os, Helen aimait bien lire à leur sujet, surtout quand ils jouissaient de quelque notoriété dans un domaine artistique, en particulier s'ils avaient vécu des existences tourmentées et tumultueuses. Même si son désir d'intimité occupait une place cruciale dans sa vie, elle ressentait un frisson en espionnant les désordres émotionnels et les agissements scandaleux qui émaillaient l'existence de ces gens célèbres. (*On regarde à l'intérieur de quelques pièces le long du couloir du premier étage, mais on n'entre dans aucune.*) Helen aimait spécialement les biographies qui comprenaient des photographies du sujet bébé dans les bras de sa mère, jeune enfant parmi une nombreuse classe d'autres enfants non identifiés, adolescent au physique ingrat dans une fanfare ; des



11. *Angel of Furnace Ascending*, par L. C. Moffat, signé et daté de 1891, huile sur toile, 20 cm x 30 cm, cadre en bois sculpté. Helen ne connaît rien de ce peintre, ni son âge, ni son origine, ni son sexe. Elle a toutefois l'impression que L. C. Moffat devait être une femme. Cette impression lui vient des coups de pinceau, superposés de façon soignée, et des couleurs, riches et lumineuses. Elle sait que Furnace est un petit village du Strathclyde, dans l'ouest de l'Écosse. Mais elle aime à croire que la peinture représente plutôt le bon ange de la fournaise, qui garde les gens au chaud l'hiver. Il lui plaît d'imaginer ainsi des anges aux objets : les anges des cheminées, des lampadaires et des fenêtres ; les anges des théières, de la coutellerie et des bouilloires ; les anges des asperges, de la rhubarbe et des œufs. Ces jours-ci, elle affectionne particulièrement les anges des poignées de porte.

photographies du sujet bras dessus bras dessous avec divers conjoints et amoureux, des pièces où le sujet avait déjà dormi, mangé, copulé et reçu des invités ; des photographies des jardins, des enfants, des animaux familiers, des arbres de Noël, des gâteaux d'anniversaire, des couronnes funéraires. (*On tourne la poignée de porte en porcelaine blanche de la dernière pièce sur la droite.*) Quand elle lisait l'un de ces livres, Helen tournait les pages jusqu'à ces photos qui lui paraissaient semblables aux notes de bas de page de l'histoire, le lieu où tous les secrets pouvaient être dévoilés, le lieu où la véritable histoire pouvait être déchiffrée, et la somme de la vie du sujet, peut-être calculée.

Quand elle en eut fini à la librairie, Helen avait accumulé suffisamment de livres pour remplir trois boîtes de carton. (*On entre dans la chambre d'Helen, qui surplombe la cour.*) À la dernière minute, elle ajouta un coffret de cinq volumes à couverture rigide intitulé *Histoire de la vie privée* puis fit les démarches nécessaires pour que les boîtes soient livrées chez elle au début de la semaine suivante.

De retour à sa chambre, elle ferma les tentures pour se protéger de la chaleur, augmenta la climatisation et ôta sa robe. Elle enfila la robe de chambre fournie par l'hôtel et commanda un souper léger au service aux chambres. (*On ouvre les portes de l'armoire en chêne.*) Après avoir mangé, Helen s'installa confortablement dans le lit, alluma la télévision et regarda un concert de l'Orchestre philharmonique de Boston. (*On effleure les blouses d'Helen, ses robes, ses jupes et nombre de couvre-chefs ridicules rangés dans le tiroir du bas.*) Après le concert, elle éteignit les lumières et dormit à poings fermés, parfaitement en sécurité et satisfaite, sans être dérangée, pendant toute cette nuit d'été, par des rêves de Frederick ou de qui que ce soit d'autre.

Au matin, elle se leva tôt comme à son habitude, prit son bain et s'habilla. (*On ouvre le tiroir du haut de la commode en acajou.*) Elle descendit, salua l'omniprésent Frederick et sortit dans la rue.

Après avoir marché une demi-heure dans les rues quasi désertes, Helen retourna à l'hôtel pour y prendre son déjeuner. (*On effleure les petites culottes d'Helen et une combinaison-jupon de soie blanche.*) Puis elle passa la majeure partie de la journée à fureter dans les nombreuses boutiques d'antiquaires du quartier. (*On extrait un carnet¹² à la reliure de cuir enfoui sous les sous-vêtements d'Helen et on découvre que les pages lignées de bleu sont couvertes de la petite écriture nette d'Helen.*)

Les premières années de ce voyage annuel en ville, Helen visitait ces boutiques essentiellement pour y trouver des meubles. Chaque année, elle en avait acheté quatre ou cinq importantes qu'elle avait fait livrer chez elle. Ces merveilleuses antiquités remplissaient maintenant toutes les pièces de sa maison. (*On ouvre un à un les quatre tiroirs du coffre à bijoux en acajou, on passe les doigts à travers les colliers, broches, bracelets, boucles d'oreilles, montres et bijoux en or et en argent, mais on ne prend rien.*) Helen achetait ces antiquités pour les moments de pur bonheur qu'elles lui procuraient chaque fois qu'elle entrait dans une pièce et les y découvrait. Tous les jours, leur simple vue provoquait en elle une bouffée de satisfaction étonnée. C'était comme lorsqu'elle surprenait son reflet dans la vitrine d'une boutique tandis qu'elle marchait dans les rues de la ville. (*On sort un grand album de photos¹³*)



12. Cuir véritable cousu main, bourgogne et noir, signet en soie noir cousu, papier chiffon de la meilleure qualité, 300 pages lignées. Ce n'est pas tout à fait un journal, plutôt un carnet de notes qu'Helen a tenu sporadiquement au cours des vingt dernières années. Les entrées consistent en des notes sténographiées au sujet de sa vie quotidienne, et elle y recopie à l'occasion des faits insolites glanés au fil de ses lectures. Elle aime se replonger dans ces jours choisis de sa vie. Elle aime savoir que le 28 septembre 1981, il a plu toute la journée, qu'elle a mangé pour souper des côtelettes de porc, du brocoli et une pomme de terre au four, pris un rendez-vous pour faire ramoner la cheminée et noté que le pôle d'inaccessibilité est le lieu en Antarctique le plus éloigné, dans tous les sens, des mers qui l'entourent.

d'une bibliothèque vitrée près de la fenêtre.) En apercevant cette femme cosmopolite qui avançait avec tant de gracieuse détermination, Helen songeait : « Ah, quelle allure a cette femme ! » dans la seconde qu'il lui fallait avant de se reconnaître.

Mais quel que soit l'amour qu'Helen portât à ses possessions, force lui était d'admettre que tôt ou tard les objets les plus extravagants de son affection ne seraient plus que des meubles. (*On entend du bruit dehors, peut-être une bicyclette qu'on appuie contre la maison, des pas qui remontent l'entrée et passent dans le jardin en bas.*) Puis elle retournait en ville et en achetait d'autres. Après dix ou douze ans de ce manège, la maison pourtant vaste d'Helen renfermait tout le mobilier élégant qu'elle pouvait contenir. (*On se tient juste à droite de la fenêtre de la chambre d'Helen, et on regarde le gamin du voisinage qui déroule le boyau et entreprend d'arroser le jardin.*) Maintenant, Helen écumait les boutiques d'antiquités à la recherche de trésors plus menus, de précieux fragments d'existence d'inconnus morts depuis longtemps qu'elle pourrait s'approprier, leur histoire entière s'offrant à son emprise, tous leurs rêves s'offrant à son imagination.

Ce jour-là elle découvrit, entre autres choses, une harpe-jouet miniature dotée de dix-sept cordes accordables ; une mallette de voyage



13. Album bleu luxueux à la couverture ornée d'une photo de six enfants sous celluloïd, pages intérieures teintées décorées de motifs floraux or, ouvertures prévues pour 48 photographies. Helen a acheté cet album déjà rempli il y a près de quinze ans. Les gens figurant sur les photos qu'il contient sont des inconnus parfaitement morts. Elle ne connaît d'eux que leurs noms notés au dos ou au bas des clichés : *Gertrude et Walt, Janey et petit Luke, Charlotte et Tiny (chien)*. Il arrive que d'autres détails soient fournis : *Lindsay au chalet, Blackstone ; Edith en vacances, Angleterre ; Maurice à son vingt et unième anniversaire au château*. Chaque photo est un mystère. Chaque œil, chaque coude, chaque assiette, chaque tiroir, les moindres sujets et objets innocents attendent de déverser leurs secrets comme des perles. Helen attend toujours de les recevoir.

pour homme en peau d'alligator contenant encore peigne, brosse à dents, rasoir et affiloir ; un ensemble de croquet comprenant huit boules, d'élégants maillets rayés et des arceaux plaqués cuivre.

Puis elle rentra à l'hôtel et fit une sieste, soudainement épuisée après tout ce magasinage à la chaleur. (*On s'éloigne de la fenêtre, on s'assoit au bord du lit d'Helen et on reste immobile jusqu'à ce que le gamin remonte sur son vélo et s'en aille.*) Elle passa la soirée sensiblement comme la veille. Mais ce soir-là, elle fut plus longue à s'endormir.

Ce soir-là, elle resta allongée sans trouver le sommeil pendant un long moment, heureuse de se laisser bercer par un sentiment tout neuf concernant les possibilités s'offrant à elle. (*On se lève et on lisse les plis de l'édredon ajouré de ses deux mains qui tremblent légèrement.*) Ici, dans la ville, Helen se trouvait enhardie. Ici, elle avait l'impression de pouvoir faire tout ce qui lui passait par la tête. Tout. Ici, elle croyait encore que sa vie pouvait changer. Il n'était pas trop tard. À tout moment, elle pouvait se réveiller et se découvrir vivant une existence tout à fait autre.

Chez elle, Helen n'aimait pas considérer le changement. (*On redescend l'escalier jusqu'à la cuisine.*) Là, elle était réconfortée par le caractère répétitif de ses journées solitaires. Elle prisait la stabilité, la sécurité et la paix d'esprit. Elle évitait tout ce qui était susceptible d'occasionner de l'anxiété, de la confusion, de la déception ou une stimulation excessive. (*On dépose les trois boîtes de carton pleines dans le couloir du fond.*) Chez elle, lorsque Helen songeait à l'avenir, elle espérait simplement pouvoir vivre exactement la même existence pour le reste de sa vie. (*On sort dans la cour, on déroule le boyau d'arrosage et on fait couler l'eau sur une petite plate-bande que le gamin a négligé d'arroser.*) Parfois, la nuit, l'espoir d'Helen prenait la forme d'une prière : « S'il vous plaît, mon Dieu, laissez-moi simplement tranquille. »

Mais ici, dans sa chambre d'hôtel, elle restait étendue sans dormir pendant des heures à s'imaginer dans toutes sortes de situations

nouvelles et étonnantes. (*On sort par la porte arrière, qu'on s'assure de verrouiller derrière soi, en portant les boîtes, une à une, jusqu'à une voiture grise de taille moyenne garée cent mètres plus bas sur la route, sur l'accotement, à l'ombre d'un bosquet de bouleaux pleureurs.*) Elle pourrait voyager. Elle pourrait visiter le Parthénon, la tour Eiffel, les pyramides, le sphinx. Elle pourrait prendre un navire et voguer lentement jusqu'en Chine. Elle pourrait vendre la maison et acheter une villa dans le sud de la France. En fait, elle pourrait *garder* la maison et *tout de même* acheter une villa dans le sud de la France. Elle pourrait refaire la décoration en style scandinave moderne. Elle pourrait se teindre les cheveux en roux. Elle pourrait écrire un livre. Elle pourrait apprendre à piloter un avion. Elle pourrait se marier, pour l'amour du ciel !

Mais au matin, Helen ne fit aucune de ces choses. (*Lors du dernier voyage à la voiture, une familiale brune passe tout près, avec deux enfants en larmes et un chien qui aboie sur la banquette arrière, et la femme préoccupée qui est au volant ne remarque pas cette personne à l'allure familière qui porte une boîte de carton sur la route de campagne en plein soleil, ou n'y prête pas attention.*) Au matin, Helen se leva beaucoup plus tard qu'à son habitude et savoura un somptueux brunch à la salle à manger de l'hôtel. Elle resta assise un long moment à siroter son café et à goûter aux abondantes offrandes de la table des desserts.

Enfin repue, Helen monta à sa chambre, prit ses vêtements dans l'armoire, ses articles de toilette sur le meuble-lavabo en marbre, et refit sa valise, effaçant toute trace d'elle de la chambre.

L'autobus devant la ramener chez elle ne partait pas avant quinze heures. (*On s'éloigne en roulant lentement, sur la route de campagne, jusqu'au centre de la petite ville.*) Elle descendit dans le hall décoré de façon à ressembler à un salon à l'ancienne meublé de fauteuils généreusement rembourrés, de lampes antiques sur des tables soigneusement polies, de tapis persans usés sur le plancher de bois franc. (*On s'engage dans l'entrée d'un bungalow au revêtement d'aluminium jaune pâle et aux bordures*

noires, avec des géraniums rouges et blancs dans des bacs à fleurs aux fenêtres, deux buissons de cèdre bien taillés flanquant la porte d'entrée.) En fait, le hall de l'hôtel ressemblait au salon d'Helen, qu'elle commençait à avoir hâte de retrouver. Elle était toujours contente de partir pour la ville, mais toujours contente de rentrer chez elle aussi. C'était grisant de se sentir ainsi aventureuse et confiante, grisant mais épuisant, et il lui tardait de retrouver son *moi* essentiel, rêveur et confortable.

Dans le hall, Frederick lui demanda si elle avait apprécié son séjour. Oui, bien sûr, elle l'appréciait chaque fois, tout avait été merveilleux. *(On ouvre la porte de métal jaune à l'aide de la commande à distance dans la voiture et on entre dans le garage.)* Ils bavardèrent aimablement de tout et de rien puis, comme l'heure du départ d'Helen approchait, Frederick fit descendre sa valise par le chasseur tandis qu'elle réglait sa note. Il porta la valise jusque dans la rue et héla un taxi. De nouveau ils se serrèrent la main avec chaleur, en attendant de se revoir, dirent-ils tous les deux, l'année suivante, et Helen lui glissa un autre billet de dix dollars dans la paume.

Le trajet en autobus pour rentrer parut, comme chaque fois, plus court qu'à l'aller. *(On apporte les boîtes une par une dans la cuisine du bungalow.)* Helen regardait le paysage qui défilait maintenant à l'envers tandis que la ville se détachait d'elle comme la peau après un coup de soleil. Elle songea à tous ses achats et ressentit une immense satisfaction.

À dix-sept heures, Helen Wingham déverrouille sa propre porte arrière et retrouve avec gratitude son propre vestibule. Elle y laisse sa valise, porte déverrouillée, et entre dans la cuisine en souriant. *(On a défait les trois boîtes et aligné les objets sur la table de la cuisine.)* Helen trouve rassurant de se voir reflétée dans chaque objet, et au-delà d'elle-même se dessinent les reflets de toutes les autres mains qui les ont

touchés, de toutes les autres vies que ces objets pleins d'innocence ont croisées au fil du temps. (*On a ouvert l'un des pots Mason avec un petit bruit, on a sorti une grande cuiller du tiroir à ustensiles, goûté à la relish aux pêches et aux poivrons, on l'a jugée délicieuse, et on a mis le pot au réfrigérateur.*) Oh, c'est tellement bon d'être chez soi !

La maison est chaude et étouffante, car toutes les fenêtres sont restées fermées depuis vendredi. (*On a fait de la place pour l'autre pot de relish dans le garde-manger à droite de l'évier et on a disposé le service à thé sur son plateau près des livres de recettes sur le comptoir.*) Helen ouvre la fenêtre de la cuisine et met la bouilloire sur le feu. Elle prend les accessoires à thé de tous les jours dans l'armoire et une minuscule cuiller¹⁴ sur un support en bois au mur.

Elle s'assoit à la table de la cuisine et regarde la route déserte à travers les rideaux de dentelle blancs. (*On a trituré l'horloge Cupidon mais on a été déçu de constater qu'elle ne pouvait être ajustée de manière à donner l'heure exacte.*)

Ragaillardie, Helen traîne sa valise jusqu'à sa chambre à l'étage. (*On est entré dans le salon.*) Elle ouvre la fenêtre et admire le jardin. Le gamin du voisinage a de toute évidence bien fait son travail. Les légumes et les fleurs ont tous l'air robustes et vigoureux. Elle peut voir que certains haricots paraissent prêts à être cueillis, et que les pois

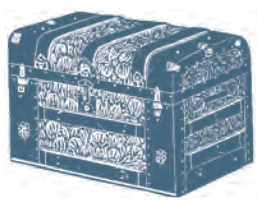


14. Argent sterling massif, 12 cm de long, souvenir du Venezuela, palmiers et puits de pétrole sur le manche, le mot *Caracas* gravé en lettres pansues linéales. Cette cuiller fait partie d'une collection de 24 cuillers qu'a achetée Helen, avec un présentoir en chêne, l'été précédent. Parmi ses préférées, outre la Venezuela, Pise, avec un manche tressé orné de la célèbre tour penchée, El Salvador, avec des palmiers et un homme sur une mule (pas une ombre d'agitation), le pays de Galles, avec un château sur le manche et le blason embossé sur le cuilleron. Helen aime posséder des souvenirs d'endroits où elle n'est jamais allée et n'ira sûrement jamais.

sont manifestement mûrs. (*Ne possédant ni foyer ni manteau de cheminée, on a déposé l'horloge sur la table basse à côté d'un plat de bonbons en forme de poisson et d'un volumineux assortiment de fleurs en plastique.*) Helen défait sa valise et range ses effets. Elle remarque que la porte droite de la bibliothèque vitrée est légèrement entrebâillée. À l'intérieur, tous les albums de photos de la tablette du milieu sont couchés. (*On a examiné les coins du salon à travers le viseur de l'appareil photo avant de le déposer sur la table basse à côté de l'horloge.*) Quand elle ouvre la porte pour les redresser, Helen se rend compte que l'album bleu n'est plus à sa place. C'est très inhabituel.

Helen se retourne et inspecte la pièce. Elle ne se rappelle pas la dernière fois qu'elle a regardé l'album. Elle vérifie sur les autres rayons de la bibliothèque, sur la table de chevet, dans le grand coffre¹⁵ au pied du lit. Elle va jusqu'à soulever l'édredon blanc ajouré pour regarder sous le lit.

Elle est brièvement prise de panique en songeant à la sénilité précoce ; n'avait-elle pas un cousin qui en était atteint, quels étaient donc les premiers signes ? (*On est retourné à la cuisine pour fouiller dans le tiroir fourre-tout à la recherche d'un marteau et d'un clou.*) Helen se reconforte en récitant les dix commandements. Tu ne tueras point. Tu ne commettras point d'adultère. Tu ne déroberas point. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain. Sa mémoire semble intacte.



15. Coffre ouvragé recouvert de métal, à dessus plat et à coins arrondis, avec planchettes de bois franc incurvées et butoir de métal. Il n'y a rien d'important dans ce coffre : deux couvertures en laine, un linge à vaisselle sur lequel est imprimé un calendrier de l'année 1964, une housse de coussin ornée d'une image des chutes Niagara, une canne pliante à pommeau en forme de tête de chien et un châle de cachemire noir qu'Helen n'a jamais porté. Tous les matins, elle s'assoit sur ce coffre pour enfiler ses bas nylon.

Elle a chaud. Elle est fatiguée. Elle a faim. (*On a enlevé une reproduction encadrée des Tournesols de Van Gogh accrochée au mur derrière le canapé, on a planté un nouveau clou et accroché la peinture de l'ange.*) Peut-être ressent-elle un début de mal de tête derrière son œil. Peut-être plus tard, quand elle ira mieux, retrouvera-t-elle l'album photos.

Pour l'instant, elle va ranger sa valise et manger quelque chose. Il y a des bagels dans le congélateur, du fromage à la crème au frigo. Elle descend au sous-sol chercher un bocal de relish aux pêches et aux poivrons. (*On s'est assis sur le canapé et on a feuilleté l'album photos, observant les visages d'étrangers à la posture raide photographiés devant des guéridons où sont posées des plantes, près de pianos à queue et de divers animaux de compagnie.*) Helen aurait pu jurer qu'il lui restait deux bocaux de relish. Mais là où ils devraient être, il n'y a qu'un espace vide sur la tablette.

Helen commence à s'inquiéter. Elle imagine les bocaux de relish, l'album de photos, tous les autres objets dans sa maison, les livres, les tables, les commodes, le secrétaire à cylindre et la chaise berçante¹⁶, tout cela qui change de place en son absence dans une danse macabre de l'inanimé.

Et puis elle voit. (*On a regardé pendant un long moment la photographie d'une femme au visage sévère tenant un bébé gras et sérieux sur ses genoux.*)



16. Grande chaise berçante en chêne et rotin, solidement entretoisée, opulent siège en tapisserie. Ce fut l'un des premiers achats d'Helen il y a vingt ans. Elle s'y assoit pour lire le soir et est invariablement réconfortée par le grincement rythmé des patins cintrés sur le plancher de bois franc. Elle a déjà rêvé qu'elle berçait un bébé dans cette chaise. Le bébé tétait vigoureusement son sein gauche et elle fredonnait une berceuse. Dans la vraie vie, Helen n'aime pas les bébés.

Le couteau de poche sur le panier à pique-nique. Le trou dans la moustiquaire de la fenêtre. D'abord, elle est incapable d'esquisser un geste. Ses mains se portent à sa gorge. Elle a tout à coup froid dans la chaleur. Il ne lui vient pas à l'esprit que le malfaiteur puisse être encore à l'intérieur. Il ne lui vient pas à l'esprit d'abandonner la maison et de prendre ses jambes à son cou.

Elle ramasse le couteau, qu'elle examine. Elle se penche vers la fenêtre. (*On a saisi la lourde encyclopédie qui s'est révélée pleine de connaissances désuètes.*) Le trou dans la moustiquaire consiste en une incision verticale bien nette, une petite ouverture où elle peut tout juste passer sa propre petite main. Elle referme la fenêtre et la verrouille. Elle replie le couteau, le met dans sa poche. Elle remonte l'escalier du sous-sol.

Dans la cuisine maintenant elle voit le vide sur la tablette du milieu du vaisselier. (*On a écumé plusieurs sections de l'encyclopédie, y compris « Le Guide de l'Amateur de Chiens, avec Dictionnaire des Maladies canines et des Suppléments sur les Animaux domestiques, l'Élevage des Poules et des Abeilles ».*) Helen constate que le service à thé a disparu, mais pas les chandeliers en laiton, le plat à fruits en cristal de Bohême, le porte-cure-dents bordé d'or non plus que (Dieu soit loué !) le très rare support à cartes de visite¹⁷ orné d'un bouledogue. À l'évidence, le cambrioleur aux très petites mains était un amateur qui ne connaissait pas la valeur des antiquités. Helen a immédiatement soupçonné le



17. Élégant quadruple support à cartes plaqué argent, base ornée d'un bouledogue coulé en bronze. C'est une pièce originale qu'Helen adore pour deux raisons. D'abord, parce qu'elle lui rappelle combien elle aurait préféré naître à une époque plus ancienne, où les visiteurs se présentaient munis de cartes et où le monde était en toute chose un lieu plus raffiné. Ensuite, parce qu'elle aime l'expression drolatique sur la face disgracieuse du bouledogue. Malgré ce que les autres peuvent en penser, Helen a le sens de l'humour.

gamin du voisinage, bien sûr, mais que diable pourrait-il vouloir faire d'un service à thé de huit pièces ?

Helen sent les relents de son moi urbain se mobiliser pour affronter la situation : elle se montrera pratique avant de s'effondrer. Elle élucidera ce qui s'est passé avant de s'autoriser à se sentir profanée, ulcérée ou effrayée. (*Dans la section « Encyclopédie de Savoir général : Données essentielles sur tous les Sujets significatifs clairement énoncés et définis avec Exactitude », on a étudié des photos du Vésuve, de l'hôtel de ville de Stockholm et d'un aborigène australien armé de trois boomerangs.*) Surtout, elle ne pleurera pas, elle ne pleurera pas, elle ne pleurera pas, pas tout de suite.

Helen va de pièce en pièce pour constater l'étendue de ses pertes. Elle sait qu'elle devrait appeler la police, mais elle veut d'abord voir exactement ce qui manque. (*On a ouvert le calepin relié de cuir rempli de l'écriture d'Helen et on s'est dépêché de regarder la première page.*) Sa curiosité commence à l'emporter.

Dans le salon, l'horloge Cupidon et la machine à écrire ont disparu. Dans la bibliothèque, elle voit le lutrin vide où était posée l'encyclopédie. Il ne manque aucun autre livre. Aucun des autres livres n'a même été déplacé. (*On lit la première entrée, datée du 26 avril 1975, de toute évidence rédigée peu après qu'Helen eut emménagé dans la maison : Pluie. Côtelettes d'agneau, petits pois, pommes de terre purée, croustade aux pommes pour dessert. Boîtes presque vidées. Longue soirée tranquille. Sur une tête humaine moyenne on trouve 100 000 cheveux. Ils poussent de 0,25 millimètre chaque jour.*) Dans la salle de musique, seul l'appareil photo manque.

Helen monte à l'étage. La peinture de l'ange sur le palier a disparu. Elle passe la main sur la trace qu'a laissée le cadre sur le papier peint. (*On a sauté plusieurs pages et on a lu : 20 octobre 1979. Grand vent, les arbres gémissent tandis que leurs branches se dénudent. Feuilles à*

râtelier demain. Ragoût de bœuf, trop d'oignons. Incapable de dormir. Mal de tête. Engager quelqu'un pour installer doubles-fenêtres. Les sept péchés capitaux sont la colère, l'envie, l'avarice, la gourmandise, la luxure, l'orgueil et la paresse.)

Helen regarde dans chacune des pièces le long du couloir de l'étage, mais ne trouve rien qui cloche. Le seul bruit est celui d'une feuille morte tombant d'un grand figuier en pot au bout du couloir.

Elle retourne dans sa chambre. Elle vérifie le contenu du coffre à bijoux. Elle est soulagée de constater que tout y est, surtout heureuse de voir sa montre préférée¹⁸, qu'elle porte souvent sur une chaîne en or autour de son cou. (*On a lu* : 15 janvier 1983. Neige toute la journée. Pain de viande, frites maison, maïs en crème, et une tartelette au beurre. Tranquille, lecture devant le foyer. Silence parfait si on excepte le bruit des flammes. Les sept vertus cardinales et théologiques sont la foi, l'espoir, la charité, la prudence, la justice, le courage et la tempérance.)

Elle inspecte ses vêtements dans l'armoire et la commode. Elle imagine les doigts du malfaiteur sur ses blouses, ses robes, sa fraîche combinaison-jupon en soie. Elle tâte le fond du tiroir de sous-vêtements et découvre que son calepin n'y est pas. (*On a lu* : 24 mai 1988. Planté géraniums, nicotianas, cosmos, gueules de loup, pensées et six plants de tomates.



18. Montre à remontoir pour dame en or massif 14 carats, deux diamants, trois rubis, gravée. Sur le devant se lit le nom *Beatrice* et, à l'arrière, l'inscription *With love from Edward forever*. Quand elle porte cette montre, Helen se sent plus grande, plus mince, plus douce. Elle se sent comme une belle femme nommée Beatrice, adulée par un homme du nom d'Edward. Quand elle porte cette montre, Helen sourit plus, elle est chaleureuse avec les femmes qu'elle rencontre dans les rues en ville. Elle rit avec elles, admire une nouvelle tenue, prodigue des conseils sur une infestation d'insectes nuisibles au jardin, pose une main sur leur bras en s'enquérant de leur mari, de leurs enfants, de leur santé. Ces femmes rentrent chez elles heureuses de croire qu'Helen Wingham est peut-être, au bout du compte, en train de devenir l'une des leurs.

Fait couper mes cheveux hier, et laissé l'auto au garage pour l'entretien. Darne de saumon, riz, laitue fraîche du jardin. La première femme dans l'espace a été Valentina Terechkova, qui a orbité autour de la Terre quarante-huit fois lors d'une mission de trois jours en 1963.)

Helen sait qu'elle devrait appeler la police, mais elle ne supporte pas l'idée de voir des agents débarquer avec leurs gros sabots dans ses pièces bien nettes, palper ses possessions, triturer tous ses objets précieux de leurs grandes mains rudes. Elle les imagine en train de se moquer d'elle et du malfaiteur, deux incompetents excentriques, deux imbéciles. (*On a lu* : 28 juillet 1992. Vague de chaleur. Les fleurs ont l'air désespérées même si je les arrose deux fois par jour. J'ai déjà été désespérée moi aussi, mais je n'ai jamais su de quoi j'avais si soif. D'eau ? Non. De silence ? Peut-être. Ciel chatoyant sans nuages. Trop chaud pour manger. Fromage et craquelins, bâtonnets de carottes, tomates en tranches, glace à la vanille. Incapable de me rappeler l'odeur de la neige. La glace qui recouvre l'Antarctique fait en moyenne 2 000 mètres d'épaisseur.) Helen imagine les policiers en train de rire et de se taper sur les cuisses.

Elle ouvre le tiroir de la table de chevet et est soulagée de constater que le cambrioleur n'a pas pris sa sainte bible ni son pistolet¹⁹. Elle se souvient que, quand elle a acheté le revolver, le vendeur ne cessait de lui assurer qu'il s'agissait strictement d'un objet de collection, qu'il n'avait jamais été utilisé, pas même une fois. (*On a lu* : 14 septembre



19. Revolver à double action à extraction de douilles automatique et améliorée s'armant par pression de la détente. Plaqué nickel, plaquettes de poignée en caoutchouc, poignée sertie d'ébène et d'ivoire. Précis et fiable, d'une acuité et d'une puissance égales à celles d'un Smith & Wesson. Poids, 567 g ; barillet de 8,3 cm, six coups, calibre .32, percussion centrale. Helen ne s'est jamais servie d'un revolver de sa vie, mais elle suppose qu'elle en serait capable s'il le fallait.

1994. Spaghetti et boulettes de viande, salade verte, pain à l'ail, gâteau au fromage et aux cerises, un petit verre de brandy parce que demain c'est mon anniversaire. Prendre rendez-vous pour faire nettoyer la chaudière. Le cœur d'une personne de soixante-dix ans aura battu au moins 2,8 milliards de fois. Demain, j'aurai cinquante-trois ans.)

Helen se déshabille et enfille sa robe de nuit blanche. Elle sait qu'elle devrait appeler la police, mais elle ne supporte pas de penser qu'on jaserait du cambriolage partout en ville le lendemain, que toutes ces femmes satisfaites d'elles-mêmes jacasseraient gaiement sur elle et son cambrioleur, disant sans doute qu'elle l'avait bien cherché, à vivre retirée, toute seule, sans aucun ami, pour qui se prenait-elle ? (*On a déposé le calepin et inséré une feuille de papier blanche dans la machine à écrire.*) À ce moment-ci, elle aurait été incapable de répondre à cette question, des fragments de sa personnalité si soigneusement construite ayant été arrachés.

Elle est tellement fatiguée. Elle regarde en bas, dans la cour. Il ne fait pas encore noir, mais la lune se lève, presque pleine. Elle sortira au matin pour cueillir les haricots. (*On a mis deux petites mains en position sur le clavier et on a tapé : Ceci est l'histoire de ma vie. Ceci est la petite histoire de ma petite vie. Il était une fois une femme.*) Mais pour l'instant, elle se contentera d'aller se coucher. Il fait trop chaud pour les couvertures, alors elle s'étend sur l'édredon, joint ses petites mains sur sa poitrine. Elle sait qu'elle devrait descendre verrouiller la porte arrière, mais elle ne le fait pas. Elle sait qu'elle devrait avoir peur, mais elle se rend compte que ce n'est pas le cas.

Elle s' imagine en train de raconter cette histoire à Frederick l'an prochain à l'hôtel, dans le confort du hall quand, debout près d'elle, il prendra de ses nouvelles. Elle s' imagine comme ils vont rire, la manière dont Frederick va se pencher vers elle, poser sa main tiède sur le bras nu d'Helen, elle s' imagine sentant sa douce haleine sur son visage.

(On s'est levé de la table de la cuisine et on est sorti pour se rendre au garage.)
Helen est allongée, parfaitement immobile. Elle se sent très calme.

Quand la nuit tombe, Helen est presque endormie. *(On a fait démarrer la voiture, on l'a reculée hors du garage, dans l'entrée, jusque dans la rue.)*

Suspendue entre la veille et le rêve, Helen voit tourner la poignée de la porte de la chambre à coucher. Elle n'arrive pas à décider si elle rêve ou non. Elle songe à l'ange des poignées de porte. La porte s'entrouvre. Une silhouette se tient dans l'embrasure, avance vers elle. Une petite main se tend pour toucher sa robe de nuit, son épaule, ses cheveux. Elle peut sentir une douce haleine sur son visage. Elle sait qu'elle devrait avoir peur, mais se rend compte que ce n'est pas le cas.

(On observe la maison.)

(On franchit la clôture de devant, et on se dirige vers la cour arrière.)

(On est dans le jardin.)

(On est debout dans la lueur de la lune, les yeux levés vers la fenêtre de la chambre d'Helen. La nuit est douce et claire. Les rideaux de dentelle blancs tremblent contre la moustiquaire dans l'obscurité. D'une minute à l'autre, on va appeler Helen par son nom.)

D'une minute à l'autre, on va appeler Helen par son nom.



LES SPACIEUSES
CHAMBRES DU CŒUR

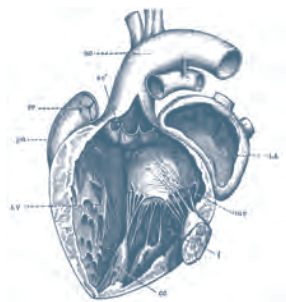
Chez l'adulte, le cœur a une longueur de cinq pouces, une largeur de trois pouces et demi dans sa partie la plus large et une épaisseur de deux pouces et demi. Le poids prévalent, chez l'homme, varie de dix à douze onces ; chez la femme, de huit à dix : ses proportions par rapport au corps sont de 1/169 chez les hommes ; de 1/149 chez les femmes. Le cœur continue d'augmenter en poids, ainsi qu'en longueur, largeur et épaisseur, jusqu'à une période avancée de la vie.

— *Gray's Anatomy*, édition de 1901

Evangeline Clark aimait quatre choses, et quatre choses seulement. Comme son cœur ne possédait que quatre chambres, quelque spacieuses qu'elles aient pu être, elle s'était limitée à aimer quatre choses.

D'abord, il y avait la musique.

L'oreillette droite est un peu plus volumineuse que la gauche, ses parois sont légèrement plus minces, d'une épaisseur d'environ 40 millimètres, et sa cavité peut contenir quelque 60 millilitres de sang.



Cet amour, elle le partageait avec sa mère pianiste, de qui elle le tenait. Celle-ci, morte depuis longtemps, était toujours une source d'inspiration pour Evangeline. La maison de son enfance était continuellement pleine de musique, avec sa mère au piano toute la

matinée et tout l'après-midi. Les repas étaient brouillons, la maison était en désordre, mais toujours l'air dans les pièces étouffantes et encombrées était saturé de beauté, de vérité et de pure joie. Parfois, quand elle souffrait d'insomnie en raison du poids du monde sur ses frêles épaules, sa mère jouait les *Romances sans paroles* de Mendelssohn au milieu de la nuit et le son parvenait doucement jusqu'à Evangeline, bien en sécurité dans son petit lit, les notes aiguës pleuvant autour d'elle tels des confettis, les graves s'abattant comme une ondée du mois d'août, des gouttes d'eau grosses comme des pièces de vingt-cinq cents sur l'asphalte tiède.

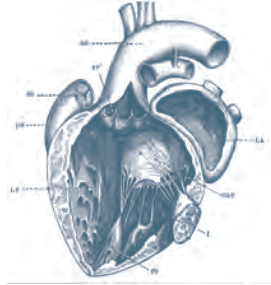
Au moment crucial de sa vie, lorsqu'elle aurait pu devenir pianiste de concert, sa mère était plutôt devenue sa mère. Car c'est ainsi qu'on faisait les choses à l'époque : l'un ou l'autre, pas les deux. Les amours multiples étaient alors considérées comme mutuellement exclusives. Les regrets et le ressentiment, tout comme l'infidélité, ne constituaient pas des attitudes maternelles acceptables. De cela, Evangeline était reconnaissante.



Elle-même dépourvue de talent musical, Evangeline n'avait jamais appris à jouer d'un instrument, mais elle n'en tenait pas moins à remplir sa maison de musique, tous les genres de musique. Il y avait du country et du western pour souffrir, du rock'n'roll pour danser, du jazz pour les nerfs, du blues pour les coups de blues, et du classique pour la catharsis. Et surtout il y avait Mendelssohn pour le milieu de la nuit, pour lisser les plis laissés par le poids du monde.

Deuxièmement, il y avait la couleur.

Le **ventricule droit** est de forme triangulaire, et s'étend de l'oreillette droite presque jusqu'au sommet du cœur. Sa surface antérieure ou supérieure est arrondie et convexe, et forme la plus grande part de la face antérieure du cœur. [...] Les parois du ventricule droit sont plus minces que celles du gauche, dans une proportion de 1 pour 3. [...] La cavité est de taille égale à celle du ventricule gauche, et peut contenir environ 90 millilitres.



Cet amour, Evangeline le partageait avec son mari, de qui elle le tenait. Celui-ci était peintre, un très bon peintre, dont les toiles aux couleurs vives, plus grandes que nature, étaient exposées aux quatre coins du continent. Les qualificatifs auxquels avaient le plus souvent recours les critiques étaient les mots *brillant* et *électrique*, employés indifféremment pour décrire l'homme et l'usage à la fois novateur et sagace qu'il faisait de la couleur. Son mari était effectivement un homme brillant et électrique, un génie évanescent toujours en train de peindre dans son studio ou de regretter de n'être pas en train de le faire. Evangeline avait tôt fait de découvrir que la plupart des manœuvres et des mécanismes de la vie quotidienne lui semblaient bassement prosaïques, quand ils ne lui apparaissaient pas simplement comme une perte de temps.



De lui, elle a appris que toute chose, animal, végétal ou minéral (de même que le plastique, le polyester ou le nylon), possédait une importance intrinsèque non pas en raison de sa fonction, mais à cause de sa couleur, la seule chose dont l'œil nu se soucie naturellement de toute façon. Il passait beaucoup de temps à mélanger les couleurs, s'efforçant de créer le véritable vert de l'herbe, le véritable bleu du ciel, le véritable rouge du sang et la véritable couleur ineffable du soleil, qui n'est pas du tout jaune, même si on nous a faussement convaincus dès un très jeune âge qu'il l'était. Cette recherche de la véritable couleur de toute chose, disait-il, c'était comme essayer de créer la vie dans une éprouvette. Mais qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que la vérité, quelle est la couleur de votre souffle en été, quelle est la véritable couleur de la chair ?

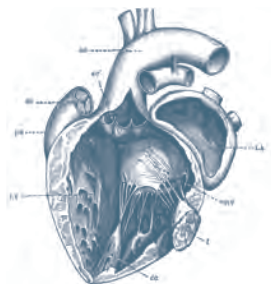


Elle-même dépourvue de talent artistique, Evageline n'avait jamais peint quoi que ce soit, mais elle avait tout de même grand soin de garder sa maison (la maison de son mari, leur maison) pleine de couleurs. Elle avait fait installer une fenêtre en vitrail dans la salle de bains afin que le corps nu de son mari (ainsi que son œil nu) scintille tel un prisme illuminé sous la douche. Cela l'apaisait considérablement, car toute forme de clarté (verre transparent, cellophane, Saran Wrap, eau) lui causait des tourments sans nom parce qu'elle était inatteignable. Evageline se faisait un point d'honneur de se vêtir de couleurs vives (écharpe jaune, blouse verte, jupe bleue, collants rouges, chaussures mauves), car

manifestement son mari l'adorait lorsqu'elle se présentait devant lui habillée de la sorte, les bandes de couleur ceignant son corps comme un arc-en-ciel de jolis rubans, de merveilleux bandages l'enveloppant de la tête aux pieds.

Tous les matins, vêtu de sa chemise bleue, son mari s'asseyait à la table pour prendre son déjeuner, entouré de la nature morte qu'elle avait composée avec soin : les œufs au centre jaune, la confiture rouge, le café brun, les lilas pervenche sur l'appui de la fenêtre, ses lèvres rouges, ses dents blanches, mastiquant, souriant. Et tandis qu'il admirait son jus d'orange accrochant la lumière, Evangeline, haletante, s'enivrait du plaisir que lui procurait sa propre puissance. Bien sûr, elle ne présentait pas les choses ainsi à son mari. Elle lui disait plutôt qu'elle souriait parce qu'elle était heureuse.

Troisièmement, il y avait le langage.



L'oreillette gauche est plus petite que la droite ; ses parois sont plus épaisses, et mesurent environ 60 millimètres. Comme la droite, elle est constituée de deux parties : une cavité principale et un appendice auriculaire.

Cet amour était venu à Evangeline de son propre chef, de but en blanc (bien avant qu'elle se marie et découvre les significations et les messages du blanc cassé, du blanc de blanc, de la page blanche ou de toute autre forme de blanc). Cet amour, elle le partageait avec son fils, qui était en train d'apprendre à lire, et le lui transmettait (du moins l'espérait-elle). Il la suivait pas à pas en demandant : « Qu'est-ce que ça dit ? Qu'est-ce que ça dit ? » Car chaque pièce, quand on la

considérait sous cet angle, était pleine de mots imprimés. En plus des livres qui recouvraient toutes les surfaces planes, il y avait les boîtes de céréales, les étiquettes des boîtes de conserve, les bouteilles de shampoing, les tubes de dentifrice, les cartes postales, les notes qu'elle se laissait à elle-même sur le réfrigérateur, tous couverts d'instructions, d'ingrédients, de rappels, de noms et de mises en garde. Il rentrait de l'école avec de petits livres qu'elle lui lisait tous les soirs après le souper. Elle faillit pleurer de bonheur quand il apprit à reconnaître des mots tout seul : *le, je, va, sac, dit, rat, mât, rat sur le mât*. En lettres détachées, elle fit des listes de mots qui rimaient, tels que *cou, pou, chou, sou, matou, coucou*, et tout à leur excitation, ils se serraient dans les bras l'un de l'autre. Quand elle songeait à tous les mots que comptait la langue, elle ne pouvait que s'émerveiller du miracle que représentait l'apprentissage de la lecture par qui que ce soit. Ils étaient tous des génies, quand on regardait les choses sous cet angle.



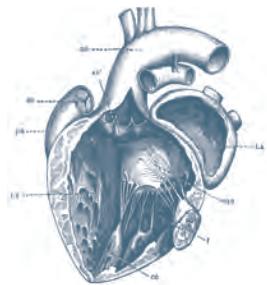
Elle-même dépourvue de talent littéraire, Evangeline n'avait jamais écrit une nouvelle, un roman ni un poème, mais elle avait soin de garder la maison pleine de livres. Il y avait des bibliothèques dans toutes les pièces, même la salle de bains. Les repas étaient brouillons et la maison en proie à un désordre coloré, car lorsqu'elle n'était pas occupée à changer la musique ou à disposer de

nouvelles serviettes aux teintes de bijoux violets et turquoise dans la salle de bains, Evangeline lisait. Elle transportait avec elle un petit lutrin lui permettant de lire en mangeant, en faisant la vaisselle, en passant l'aspirateur et en récurant les planchers colorés. Souvent, elle allait se coucher avec une migraine (et devait donc dire à son mari : « Pas ce soir, chéri, j'ai la migraine ») sans nul doute causée par la fatigue oculaire. Mais elle préférait s'imaginer, dans ses moments plus fantaisistes, que son mal de tête était dû au poids de tous les mots qu'elle avait entassés dans sa tête où, pirouettant et tournoyant, ils jouaient du coude et faisaient des tours de magie.

Certains mots étaient supérieurs aux autres, elle le savait désormais. Tous les mots n'avaient pas été créés égaux. Tous les mots étaient plus que la somme de leurs parties. Un mot comme *garage* était supérieur à la fois à *gare* et à *rage*, par exemple. *Herméneutique* était supérieur à *hère* comme à *tique*. *Synergie* était supérieur à *si* et à *énergie*. Il valait mieux quelque chose plutôt que rien. Son mari surstimulé émettait le plus souvent un grognement et suggérait un cachet d'aspirine ou une thérapie, mais elle disait qu'elle préférait souffrir.

Enfin, il y avait la lumière.

Le **ventricule gauche** est plus long et de forme plus conique que le ventricule droit, et une coupe transversale de sa cavité révèle un contour ovale ou quasi circulaire. [...] Il constitue également l'apex du cœur grâce à sa projection au-dessus du ventricule droit. Ses parois sont beaucoup plus épaisses que celles du côté droit, dans une proportion de 3 pour 1 [...] et s'amincissent progressivement vers la base ainsi que vers l'apex, qui est la zone la plus mince.

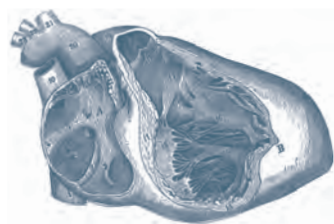


C'était son amour secret qu'elle ne partageait qu'avec elle-même et avait appris toute seule. Depuis des années elle le nourrissait discrètement, amoureuse de la paisible lumière feutrée de la chambre au petit matin quand il avait neigé pendant la nuit. Ou de l'agréable lumière rose d'une claire matinée d'été (dont elle refusait de croire, comme le lui affirmait son mari, qu'elle était due à la pollution dans l'air agonisant). Ou de la lumière fugace d'une fin d'après-midi d'hiver qui lui rendait les jambes faibles de langueur. Ou de la lumière crue et tapageuse d'un flamboyant coucher de soleil, un cliché assurément, mais tout de même grisante et inoubliable. Ou des rayons de soleil printaniers sur le plancher de la cuisine où son fils, bébé, aimait s'asseoir en souriant comme un petit bouddha sur le linoléum vert.



Toutes ces lumières explicites et inconditionnelles, elle les avait enregistrées, non pas avec son œil nu, mais plutôt avec son cœur nu qui, s'imaginait-elle, fonctionnait à la manière d'un appareil photo primitif, avec un petit trou au centre où les images illuminées étaient concentrées comme dans un entonnoir, puis amplifiées.

Elle avait lu qu'une étude menée par un hôpital universitaire avait démontré que les femmes sont quatre fois plus susceptibles de refuser une transplantation cardiaque que les hommes. Il devait y avoir une bonne raison à cela.



Au fur et à mesure qu'elle vieillissait, son cœur devenait plus lourd (plus long, plus large, plus épais) et le point de lumière grandissait aussi. Ce processus ne nécessitait pas de talent. Il ne nécessitait que de la patience et l'important passage du temps.

En ce moment, elle s'imagine qu'il est de la taille d'une ampoule à incandescence normale, de soixante ou peut-être cent watts.

Bientôt, il serait de la taille d'un spot, un faisceau de lucidité parfaitement circulaire. Puis il se métamorphoserait en stroboscope et ferait apparaître tous les mouvements robotiques et frénétiques. De là, il deviendrait projecteur, son phare radiant fouillant les recoins secrets de toute chose. Et puis il enflerait jusqu'à être une lumière à grands flots, emportant couleur et confusion dans son large éventail.

Enfin, la lumière de sa vie atteindrait son apex, s'étendant inexorablement et à l'infini pour illuminer toutes les spacieuses chambres de son cœur.





COMMENT ÉCRIRE
UN ROMAN D'AMOUR
SÉRIEUX



Commencez avec un homme et une femme. Plusieurs romans célèbres commencent avec cette combinaison familière. Bien qu'elle puisse vous sembler banale au premier abord, vous constaterez qu'elle offre une vaste gamme de possibilités.

D'abord, il faudra des noms à votre homme et à votre femme. Soupeusez ce choix avec grande attention. *Vinny* et *Ethel* ne peuvent d'aucune façon vivre la même histoire qu'*Alphonse* et *Olivia*. Il se pourrait que le lecteur ait du mal à prendre au sérieux les destins de *Mitzi* et de *Skip*. Parfois, il vaut mieux choisir des noms neutres. Après moult délibérations, décidez de baptiser vos personnages *Jean* et *Marie*. Évitez de penser à Jean le Baptiste, à Marie-Madeleine, à Mary Poppins ou à la Vierge Marie. Selon toute probabilité, vous n'êtes pas en train d'écrire un roman sur l'un ou l'autre d'entre eux, pas encore.

Décrivez Jean.

Jean a les cheveux bruns et les yeux bruns. Jean a les cheveux blonds et les yeux bleus. Jean a les cheveux noirs et les yeux verts. Jean n'a pas de cheveux et pas d'yeux. Choisissez. Faites en sorte que Jean soit grand ou petit, gras ou maigre, pâle ou poupin. Jean a-t-il la poitrine poilue ? De quelle taille sont les oreilles de Jean, ses pieds, son nez, son pénis ? Songez aux fossettes, à la barbe, aux taches de naissance, aux cicatrices et aux tatouages. La pomme d'Adam de Jean ressemble-t-elle à un raisin pris dans sa gorge ?



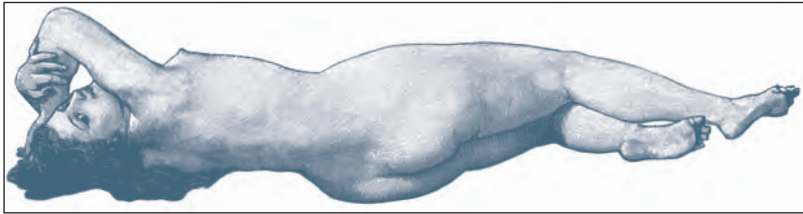
De la description du personnage, passez au développement. Jean porte un pantalon de survêtement gris avec un trou à l'entrejambe. Jean porte du noir, toujours du noir, avec un béret noir. Jean porte des caleçons boxeurs blancs unis. Jean porte des slips rouges. Jean croit-il au rince-bouche, au déodorant, à la poudre pour les pieds, à l'eau de Cologne ? Que voit Jean quand il regarde dans le miroir ? Que pense Jean de la forme de son menton, de la couleur de ses dents, de la taille de son pénis ?

Jean ne doit pas être parfait. Le lecteur, qui n'est pas parfait, cessera de s'intéresser à lui. Et vous, l'auteur, qui n'êtes pas parfait non plus, perdrez de votre crédibilité. Souvenez-vous, ce roman est censé être sérieux. Par-dessus tout, Jean doit être humain.

Décrivez Marie.

Encore une fois, cheveux, yeux, taille, poids. Assurez-vous que les choix que vous faites pour Marie s'accordent à ceux que vous avez faits

pour Jean. De quelle taille sont ses lèvres, ses mains, ses yeux, ses seins ? Réfléchissez aux pommettes, aux pattes d'oie, aux taches de naissance, à la pilosité du visage et aux tatouages. De quelle longueur est le cou de Marie ? Quelle grâce ont ses bras quand elle les jette autour de Jean ou le repousse ?



De la description du personnage, passez au développement. Marie va dans le monde la face nue, ses joues lisses frottées jusqu'à ce qu'elles brillent. Marie passe une heure chaque matin à se construire un nouveau visage à l'aide d'une batterie sophistiquée de potions, de lotions, de crayons et de pinceaux. Marie dort dans une robe de nuit de pilou à col haut. Marie dort dans le plus simple appareil. Marie se rase-t-elle les aisselles et les jambes ? Marie se rase-t-elle les jambes seulement jusqu'aux genoux, ou jusqu'en haut ? Est-ce que Marie croit à la chirurgie esthétique, à l'aromathérapie, à l'aérobique, aux vitamines, à Dieu ? Marie a-t-elle une faible estime de soi ? Marie s'aime-t-elle plus que quiconque sur la planète ? Marie s'aime-t-elle plus qu'elle n'aime Jean ?

Si vous devez décrire Jean et Marie avec autant de détails, c'est parce que les lecteurs souhaitent avoir une image d'eux dans leurs têtes. Parlant de têtes...

Choisissez la perspective selon laquelle vous raconterez l'histoire, la tête dans laquelle le lecteur pourra entrer. Choisissez le cerveau que vous souhaitez le plus explorer, le personnage dont les pensées serviront à accentuer, interpréter ou éclairer l'action. Ce narrateur peut dire la vérité ou mentir. C'est vous qui décidez.

Évitez d'utiliser la phrase *songea-t-elle en elle-même*. Le lecteur se demandera en qui d'autre elle aurait pu songer. Souvenez-vous que, quels que soient l'esprit, l'intelligence ou la perspicacité de Jean et de Marie, chacun est incapable de lire dans les pensées de l'autre. Si vous choisissez de raconter l'histoire du point de vue de Marie, rappelez-

vous qu'elle ne peut pas voir à travers les murs. Elle ne peut pas savoir hors de tout doute ce que fait Jean quand il est hors de sa vue. Elle ne peut que spéculer. Elle ne peut même pas savoir hors de tout doute ce que fait Jean dans la pièce d'à côté, à moins, bien sûr, que les murs ne soient très minces. Souvenez-vous que chaque perspective a ses limites.



Si vous désirez vous dispenser complètement de ce handicap, choisissez la perspective omnisciente. Ce narrateur, tel Dieu, voit tout, sait tout, et n'hésite pas à tout dire. Cet œil dans le ciel peut voir ce qui se passe en Mongolie-Extérieure, à Brooklyn et au Brésil, tout en ayant accès aux pensées de Jean et de Marie et de tous les autres qui se présentent. Le narrateur omniscient connaît aussi l'avenir et le passé, alors soyez prudent.

Peu importe qui raconte leur histoire et/ou leur avenir, Jean et Marie doivent vivre quelque part. Ne prenez pas cette décision à la légère. Votre choix sera d'une importance cruciale pour Jean et Marie.

Si, par exemple, vous campez l'action de votre roman à la campagne, ses pages se rempliront de l'odeur de la terre fraîchement retournée, du grondement des tracteurs et des moissonneuses, du bêlement des bébés chèvres, du scintillement des étoiles dans le vaste ciel noir.



L'air au matin sera teinté par le vert délicat des arbres en bourgeons. Les lèvres de Marie sont tachées de rouge par le jus de framboise. Jean porte des salopettes en denim et des bottes de caoutchouc. Ils ne verrouillent jamais leurs portes. Marie fait cuire des tartes aux pommes dans la cuisine ensoleillée de la maison de ferme. Jean coupe la tête aux poulets. Ils restent assis ensemble pendant des heures sur la galerie, sur des chaises de bois à dos droit, à admirer le ciel vespéral et à prier pour qu'il pleuve.

Si, par contre, vous décidez de camper l'action de votre roman dans une grande ville, ses chapitres seront empreints des gaz d'échappement des embouteillages à l'heure de pointe, du vrombissement d'un million de climatiseurs, du gémissement urgent, à couper le souffle, des sirènes, du claquement des talons hauts sur le béton, des grognements et des soupirs de clients impatients qui font la file devant des caisses, du chic ronron d'hommes et de femmes en complets et tailleurs à la coupe impeccable se livrant à la haute finance dans des immeubles hermétiquement scellés. La nuit, les tours de bureaux luisent tels des monolithes radioactifs.

Jean et Marie vivent à cent à l'heure. Ils travaillent dur pour payer le condo, le système d'alarme, la femme de ménage, le voilier, les vacances de Noël en Suisse. Jean est avocat d'entreprise. Marie est courtière en valeurs. Ils possèdent une BMW argentée. Tandis que Jean conduit en maudissant le trafic, Marie allume son ordinateur et envoie des courriels aux quatre coins de la planète.

Jean se met à coucher avec sa secrétaire les mardis après-midi. Ce n'est pas très original. Après huit mois, il rompt avec elle. Marie n'apprend jamais qu'il lui a été infidèle. Rien n'a changé.

Les fins de semaine, en ville, Jean et Marie sont toujours occupés. Ils ont beaucoup d'amis, mais n'ont jamais le temps de les voir. Ils vont au cinéma, au théâtre, à l'opéra, au ballet, au musée et à des encans d'art. Ils mangent une cuisine internationale compliquée dans des restaurants coûteux et élégants.

Bien sûr, Jean et Marie savent parfaitement que tous ceux qui habitent en ville ne partagent pas leur mode de vie privilégié. Ils n'ignorent rien de la pauvreté, du crime, de la drogue, des sans-abri, des sans-pouvoir, des démunis, des enfants kidnappés et agressés, des femmes violées et battues, des innocents assassinés sans raison. Ils voient tout cela le soir aux nouvelles télévisées. Ils le lisent dans le journal du matin. Ils expriment l'indignation appropriée. Il leur arrive d'en voir les traces autour d'eux : un homme qui dort sur le seuil d'une porte, un trou de balle dans une vitre polie, une tache de sang sur un mur blanc, le contour à la craie d'une victime comme un jeu de marelle dessiné sur le trottoir. Mais ils ont de ces choses une connaissance fragmentaire, comme ils en ont des ouragans, de la famine et de la guerre. Ils les voient à travers une vitre blindée.

Constatant que vous connaissez bien la vie en ville et ignorez presque tout de la campagne, décidez de camper l'action de votre roman en ville. Après tout, on vous a toujours dit d'écrire sur ce que vous connaissez.

Campez l'action de votre roman dans une vieille petite ville sur les berges d'un grand lac pollué, une ville propre et respectable avec des immeubles de calcaire, des sites historiques, des voiliers et des yachts dans le port, une université prestigieuse, un grand hôpital psychiatrique et plusieurs prisons pour hommes et pour femmes. Voilà ce que vous connaissez. Changez les noms de rues pour protéger les innocents.

Admettez que vous ne savez pas grand-chose des avocats, des courtiers en valeurs, des BMW ou de la vie à cent à l'heure. Admettez que vous n'avez jamais eu de femme de ménage, de voilier ni de vacances en Suisse. La fin de semaine, vous vous occupez des tâches ménagères et allez faire l'épicerie au centre commercial. Ensuite, vous faites la sieste.

Faites de Jean et Marie des gens ordinaires. Faites de Marie une institutrice. Faites de Jean un employé de chemin de fer. Souvenez-vous que tous les gens ordinaires sont extraordinaires à leur façon. Souvenez-vous que *ordinaire* ne veut pas dire *simple*.

Si vous le désirez, vous pouvez baser librement Jean et Marie sur des personnes réelles. Si vous êtes une écrivaine, vous baserez peut-être Marie sur vous-même et Jean sur un homme avec qui vous avez déjà eu une relation. Il est possible que le vrai Jean n'apprécie pas, mais il sera peut-être aussi flatté de se voir ainsi immortalisé par l'écrit. Le lecteur aimera à spéculer sur l'identité réelle de Jean, de Marie et de la vieille petite ville où ils vivent. Plus tard, quand des journalistes vous demanderont si votre roman est autobiographique, répondez : « Non, pas exactement » avec un sourire énigmatique.

Jean et Marie peuvent avoir des enfants ou ne pas en avoir. Dans un roman comme dans la vraie vie, il s'agit d'une décision importante. Souvenez-vous que, dans un roman, comme dans la vraie vie, les enfants sont à la fois miraculeux et impossibles, doués d'une surprenante habileté à faire ressortir le meilleur comme le pire chez

les adultes qui les aiment. Souvenez-vous que, dans un roman, comme dans la vraie vie, l'arrivée d'un ou de plusieurs enfants dans la vie d'un couple changera absolument tout.

N'oubliez jamais que, dans un roman sérieux, seules les difficultés présentent quelque intérêt. Cela signifie : tensions, obstacles, conflits, dangers, désirs. Cela signifie : intrigue. Si Jean et Marie sont heureux au début du livre, ils doivent devenir malheureux par la suite. À la fin, ils peuvent avoir retrouvé le bonheur, être encore malheureux, ou bien l'un ou l'autre, ou tous les deux peuvent mourir. Une existence parfaitement heureuse est sans doute merveilleuse à vivre, mais dans un roman, c'est assommant.



N'oubliez pas le méchant. Tout roman a besoin d'un méchant. Homme ou femme, faites en sorte que le méchant soit méprisable mais intéressant, pervers mais excitant, mauvais mais sensible aux enfants et aux petits animaux. Dans un roman sérieux, les méchants ne portent pas de chapeau noir. Prenez garde à ne pas rendre le méchant plus intéressant que Jean et Marie.

Si l'amour peut être le thème principal de votre roman, il est acceptable et souvent utile d'y inclure des intrigues secondaires qui feront appel à l'une ou plusieurs des catégories de conflit classiques. C'est-à-dire : homme contre homme, homme contre nature, homme contre société, homme contre Dieu et homme contre lui-même. (N'oubliez pas que ces catégories ont été établies il y a belle lurette, quand il était normal de parler de l'humanité en employant le mot

homme ; dans chacune de ces formules, *homme* signifie donc également *femme*. Il n'existe pas de formule parallèle où *femme* signifie également *homme*.)

Dans un roman campé en ville, il pourrait notamment être intéressant de présenter une version du conflit homme contre nature. Cela permettrait l'insertion d'un sous-texte faisant la part belle à l'aventure, au danger et à un potentiel héroïsme auxquels le citadin moyen n'a que rarement accès.

Une fin de semaine, Jean va à la chasse en compagnie de ses copains de travail. Marie ne voit pas la chasse d'un bon œil. Ils se querellent à ce sujet avant son départ. Marie dit que si Jean rapporte un animal sur le porte-bagages de la voiture, elle refusera de le nettoyer, de le cuisiner ou de le manger. Elle ajoute qu'il se pourrait aussi qu'elle refuse désormais de partager le lit de Jean. Jean dit : « Très bien. Fais à ta tête. » Il nettoie son fusil, empile des caisses de bière dans le coffre et coiffe sa casquette de chasse orange vif pour éviter qu'un de ses amis ne le confonde avec un orignal et ne lui tire accidentellement une balle dans la tête.

Le premier jour, tout se passe bien. Aucun des hommes ne réussit à tuer quoi que ce soit, mais ils s'amusent à marcher dans la forêt toute la journée, puis ils boivent de la bière en grande quantité et se racontent des histoires de tous les autres voyages de chasse auxquels ils ont déjà pris part. Cela a pour nom *camaraderie masculine*.

Le deuxième jour, Jean part de bonne heure tandis que les autres, dans leurs sacs de couchage en duvet, sont toujours en train de se retourner et de râler, digérant dans leur sommeil toute la bière qu'ils ont ingurgitée. Jean s'enfonce profondément dans la forêt. Il entend un froissement et un renâchement dans les broussailles. Il se dirige vers le bruit à pas de loup. La carabine de Jean frémit d'excitation.

Soudain, un énorme ours brun jaillit des fourrés et se lève sur ses pattes de derrière à moins de deux mètres de Jean. Jean laisse tomber son fusil.

Il essaie de s'imaginer projetant l'ours par terre à mains nues. Il essaie de s'imaginer tranchant la gorge rugissante de l'ours à l'aide du couteau qu'il essaie de s'imaginer avoir à la ceinture. Jean n'a ni le couteau ni le courage.



Jean tourne les talons et court jusqu'au camp. Pendant quelques minutes, il entend l'ours qui charge derrière lui dans les bois. Il s' imagine dévoré vivant, un morceau à la fois. Les bruits derrière lui diminuent, puis cessent tout à fait, mais Jean continue de courir à toutes jambes jusqu'à ce qu'il ait retrouvé les autres chasseurs. Il saute sur le premier sac de couchage qu'il aperçoit et s'y cramponne. Bientôt les chasseurs décident de rentrer à la maison.

De retour chez lui sain et sauf, Jean raconte à Marie l'histoire de l'ours. Il lui montre, sur sa joue droite, l'égratignure qu'il dit avoir reçue quand l'ours a tendu sa patte immense pour lui toucher le visage doucement, si doucement qu'on aurait dit une caresse. En fait, il s'est fait l'égratignure en courant, lorsqu'une branche d'arbre l'a fouetté au visage. Quoi qu'il en soit, Marie n'éprouve pas la moindre sympathie. Elle dit qu'il l'a bien cherché en allant à la chasse. Elle va toutefois quérir diachylons et teinture d'iode. Jean s'efforce de ne pas broncher tandis qu'elle nettoie l'éraflure. Ils mangent de la pizza pour souper et Marie ne dort pas sur le canapé.

À l'évidence, cette scène est fertile en révélations non seulement sur la nature et les ours, mais aussi sur Jean et Marie. Il n'est pas nécessaire d'énoncer ces révélations explicitement. Le lecteur pourrait ne pas aimer se les voir asséner de la sorte. Dans un roman sérieux, vous êtes censé faire preuve de subtilité.

Le tourment intérieur est un ingrédient essentiel dans un roman sérieux. Le lecteur s'identifiera facilement à un personnage en proie à des problèmes émotifs, qui ignore parfois ce qu'il veut, qui a l'impression qu'il manque quelque chose à sa vie mais ne saurait dire quoi exactement.

Marie possède tout ce qu'une femme pourrait désirer. Elle est mariée au seul homme qu'elle ait jamais aimé. Il l'aime autant qu'elle l'aime. C'est un bon pourvoyeur. Il n'est pas violent physiquement, verbalement ou émotionnellement. Il n'oublie jamais de lui apporter des fleurs le jour de leur anniversaire de mariage. Il n'oublie jamais de sortir les poubelles, de suspendre les serviettes mouillées ou de mettre ses chaussettes sales dans le panier à linge. Il passe l'aspirateur sans qu'on le lui demande. Ils vivent dans une maison vaste et lumineuse, dans une impasse sécuritaire et tranquille. Ils ne sont pas riches, mais à l'aise. Ils exercent tous deux un métier qui leur plaît. Leurs enfants sont en santé, intelligents et bien élevés. Marie est bonne

cuisinière et s'adonne à plusieurs passe-temps, parmi lesquels le tricot, la philatélie et les quilles. Jean aime le golf, la natation et l'ébénisterie. Jean est un bon amant et il n'est pas rare que Marie ait plusieurs orgasmes. Marie n'a jamais eu le cœur brisé ni un os brisé. Ses enfants n'ont ni allergies ni problèmes d'apprentissage. Jean n'a pas un taux de cholestérol élevé ni d'antécédents familiaux de maladies cardiaques. Marie ne souffre pas de migraines ni de douleurs menstruelles excessives. Ses amies l'envient. Elles disent qu'elle mène une vie bénie.

Marie sait que ses amies ont raison. Sauf que... sauf que...



Marie sait qu'elle n'est pas aussi heureuse qu'elle devrait l'être. Il lui arrive de se sentir frustrée, insatisfaite, inaccomplie, vide et lasse. Il lui arrive d'être fatiguée de donner, de soigner, de dorloter ; fatiguée d'essuyer des comptoirs, des tables, des nez et des fesses ; fatiguée de laver des vêtements, des planchers, de la vaisselle et les cheveux de ses enfants. Il lui arrive même d'être fatiguée de laver ses propres cheveux.

Il lui arrive de ne plus pouvoir supporter d'avoir à se montrer raisonnable, fiable, responsable.

Marie sent le ressentiment frémir en elle telle l'eau d'une bouilloire. Il lui arrive de regretter de ne pas être une acrobate plutôt qu'une épouse et une mère parfaite. Elle imagine un costume doré échancré et semé de paillettes, un roulement de tambour grisant, la foule tout entière qui retient son souffle tandis qu'elle défie la mort. Elle s' imagine après, triomphante, faisant le tour de l'arène à cheval sur un noble étalon blanc. La crinière de l'animal et les longs cheveux blonds de Marie flottent dans le vent. La foule rugissante lance des fleurs et souffle des baisers.

Ou bien peut-être Marie regrette-t-elle de ne pas être devenue peintre. Elle aurait pu vivre dans une mansarde, porter des vêtements excentriques et assister à de scintillantes fêtes bohèmes. Elle aurait pu suivre des cours, prendre des risques, avoir des amants des deux sexes. Elle imagine sa tête entière enflée de créativité. Une fois qu'elle serait devenue célèbre, ses peintures auraient été exposées dans des galeries sélectes et des vedettes de partout auraient assisté à ses vernissages.

Mais Marie, dans sa vraie vie, se sent prisonnière. Marie sait que *impasse* n'est qu'une façon élégante de dire *cul-de-sac*.



Dans un roman comme dans la vraie vie, la plupart des gens souhaitent que leur vie rime à quelque chose, même s'ils ignorent à quoi.

D'un moment à l'autre, le sifflet de cette bouilloire où chauffe le ressentiment va se faire entendre.

Marie va ou bien s'échapper de sa propre vie, ou bien se lever pour se préparer une tasse de thé.

Dans un roman sérieux, les rouages de semblables intrigues intérieures peuvent être scrutés en détail. Plus les problèmes sont complexes, meilleure est l'histoire. Sondez les peurs et les névroses de vos personnages. Faites en sorte que Marie ait une crise de panique dans la boutique de lingerie au centre commercial. Faites traverser à Jean une crise de la quarantaine. Faites en sorte que Marie ait peur des araignées, des poules, des chevaux, des poissons, des grands hommes blonds à barbe. Rendez Jean impuissant. Si les peurs, les phobies, les névroses ou l'impuissance ne vous sont pas particulièrement familières, empruntez des livres sur ces sujets à la bibliothèque. Cela s'appelle *de la recherche*. Dans le cas où la bibliothécaire vous regarderait avec un drôle d'air, dites-lui que vous êtes en train d'écrire un livre.

Jean et Marie, bien sûr, auront tous deux de nombreux souvenirs qui referont occasionnellement surface selon le contexte de leur vie actuelle. Dans un roman, on les appelle *flashbacks*. Règle générale, ils servent à fournir à l'intrigue épaisseur et profondeur. Ils aident le lecteur à comprendre comment Jean et Marie en sont venus à être ce qu'ils sont aujourd'hui.

Dans un roman, comme dans la vraie vie, un *flashback* peut être provoqué par la moindre petite chose :

L'aspect d'un œuf frit sur une assiette bleue, un parapluie noir dégouttant dans le vestibule, une vieille femme coiffée d'un fanchon qui désherbe son jardin. Le son d'une pelle sur l'asphalte après une tempête de neige, une chanson à la radio chez la coiffeuse, des pneus qui crissent dans la nuit. L'odeur du shampoing d'une inconnue dans un ascenseur bondé, une cigarette allumée dehors l'hiver, un manteau en laine sous la pluie. Le contact d'une main d'enfant sur votre bras,

un gros chat sur vos genoux, une écharpe en soie sur votre joue. Le goût d'une orange, d'une orange sanguine, du chocolat amer, des patates douces, de la gomme à effacer rose au bout d'un crayon.

N'importe laquelle de ces choses peut entraîner votre personnage à travers la porte du temps. Le lecteur sera heureux de l'accompagner dans le labyrinthe du passé.

Dans un roman, le temps est crucial. Dans un roman sérieux, les ficelles reliant le passé, le présent et le futur sont explicites et bien agencées. Ce n'est que dans la vraie vie que vous risquez de vous pendre à l'un de ces fils collants. Il y a fort à parier que vos lecteurs seront plus à l'aise dans les vies passées de Jean et de Marie que dans la leur.

Dans un roman, le temps a des limites. Réfléchissez à la période que couvrira votre roman : un jour, une semaine, un mois, un an, deux ans, dix, cent ? Toutes les histoires doivent commencer et finir quelque part. C'est aussi vrai des vies individuelles, mais pas nécessairement du temps lui-même. Dans un roman, à la différence de la vraie vie, vous contrôlez le temps. Ce n'est pas lui qui vous contrôle.

Lorsque c'est possible, essayez d'intégrer les rêves de Jean et de Marie à votre histoire. Cela élèvera votre roman au-dessus des préoccupations triviales de la réalité tout en y introduisant, fort à propos, des éléments surréalistes, spirituels et ésotériques. Pour plusieurs personnes, il se peut bien que les rêves soient les seuls indices laissant supposer que la vie ordinaire ne se limite pas aux apparences.

Faites rêver Jean de navets, de pissenlits, d'un alligator, d'un accordéon, d'un moulin à vent et du suaire de Turin. Faites rêver Marie de sauterelles, de rhubarbe, de lessive, d'un parapluie, d'un rhinocéros et d'un vol d'anges descendant du ciel pour se poser dans son jardin.



Donnez-leur des rêves où de la musique joue en bruit de fond comme dans les films, des rêves qui se déroulent comme des rubans ou une autoroute, des rêves au parfum de cannelle, de soufre ou d'essence. Donnez-leur des rêves où le continuum normal de l'espace, du temps, de l'identité, du sexe et de la substance est renversé comme une tour de cubes en bois où sont inscrites les lettres de l'alphabet. Donnez-leur des rêves où rien ne peut être tenu pour acquis.

Commencez à rêver de Jean et de Marie. Prononcez leurs noms à voix haute dans votre sommeil. Peut-être, si vous avez de la chance, Jean et Marie rêveront-ils de vous.

Construire des rêves fictifs est plus difficile que vous l'imaginez. Le vocabulaire du monde onirique présente peu de ressemblances avec le langage et le paysage quotidiens de l'éveil. Si vous constatez que vous êtes incapable de fabriquer un rêve convaincant, utilisez les vôtres. Introduisez-les dans le livre pour les y garder en sécurité. Glissez-les entre les pages comme des feuilles d'érable à l'automne et, des années plus tard, quand vous ouvrirez le livre, ils tomberont sur vos genoux, petites merveilles étonnantes, mystérieux trésors d'imagination.

Que vous écriviez sur le monde des rêves ou le monde de l'éveil, rappelez-vous d'employer une langue concrète. Soyez précis. Donnez à tous les objets la dignité de leur nom. Vous leur devez au moins cela.

Évitez les termes vagues et flasques tels que *bon, méchant, joli* et *charmant*. Méfiez-vous particulièrement du mot *charmant*. Il y a peu ou pas de place dans un roman sérieux pour un homme charmant et une femme charmante qui font un charmant pique-nique par une journée charmante. Même si vous dites que la femme est jolie, que l'homme est bon et que les insectes sont méchants, ce n'est toujours pas suffisant. Vous pouvez faire mieux.

Évitez surtout de recourir aux clichés. Si vous avez l'intention d'utiliser des métaphores et des comparaisons dans votre roman (bien sûr que vous en avez l'intention – tout le monde le fait), vous devez chercher des formulations plus originales.

Le meilleur moyen d'y parvenir, c'est de vous allonger dans la pénombre d'une chambre tranquille et de libérer votre esprit de la prison qu'est la pensée de tous les jours. Oubliez la vaisselle qui attend d'être lavée, le chien qui attend d'être promené, la pelouse qui attend d'être tondue et votre famille qui attend continuellement d'être nourrie. Concentrez-vous. Repoussez les choix les plus évidents, les réponses faciles. Sachez vous priver des femmes belles comme le jour, aux lèvres rouges comme des cerises, dont la peau est blanche comme neige. Sachez vous priver des hommes rusés comme des renards, forts comme des bœufs, rapides comme l'éclair ou drôles comme des singes. Sachez vous priver complètement de toutes ces idées vieilles comme le monde. Exercez plutôt votre esprit à flotter jusqu'à un niveau plus élevé où toutes les idées redeviennent neuves.

Pour atteindre le cœur de la question, vous devez tout oublier des cœurs qui ressemblent à des cartes de la Saint-Valentin ou qui battent comme un tambour.

Trouvez plutôt ce lieu où le cœur de Jean est semblable à une branche de céleri : croustillant, juteux, un pâle bâtonnet vert strié de ficelles avec lesquelles Marie pourrait s'étouffer si elle ne fait pas attention. Trouvez ce lieu où le cœur de Marie est semblable à un sac à main, un sac en cuir souple dans lequel elle transporte un fouillis de menus objets vitaux. Quand elle n'en a pas besoin, elle le suspend à la poignée de la porte de la chambre.

Trouvez ce lieu où *l'amour* n'a rien à voir avec les cœurs, les fleurs, les violons, les chocolats ou les noces. Trouvez ce lieu où l'amour ressemble à du charbon, à des abricots, à un hélicoptère, à des bonbons à la menthe, au son des ongles sur un tableau, à une chaudière de sang sous le lit. C'est le lieu où naissent les bons livres.

Apprenez à aimer la langue. C'est, après tout, à la fois l'instrument et la matière brute avec laquelle il vous faut travailler. Il se trouve



heureusement qu'il s'agit d'une ressource renouvelable. Dressez une liste de tous les mots que vous aimez et utilisez-les. Des mots comme : *simulacre, jadis, pulpeux, lunatique, embuscade, salubre, sanctuaire, sein*. Ne négligez pas le pouvoir des verbes : *attiser, dorloter, hurler, galvaniser, capituler, couler, seller, expirer*.

Rappelez-vous que l'ordinaire est dans l'œil de celui qui regarde. Rappelez-vous que *ordinaire* ne signifie pas *simple* ou *ennuyeux*. En tant qu'écrivain, vous avez le pouvoir de révéler l'extraordinaire caché à l'intérieur (en arrière, en dessous, ou au-delà) de l'ordinaire. Soyez attentif aux détails. Aiguisez votre vision. Réveillez le merveilleux, l'innocence et/ou la menace de l'anodin. Toute chose a une présence. Étudiez les particularités des tables, des trottoirs, des plafonds, des briques, des rideaux, de la vaisselle et des couteaux. Regardez par la fenêtre de la cuisine pendant une heure. Voyez tout. Passez la nuit à observer le ciel.



Si vous étudiez assez longtemps une simple tasse de thé, elle aussi deviendra une création de votre imagination. Rappelez-vous cette bouilloire de mécontentement à la veille de bouillir.

Décrivez le liquide clair et brûlant remplissant la tasse, la vapeur blanche montant dans la cuisine par un jeudi après-midi lumineux du mois de mars. Décrivez la tasse : la porcelaine blanche si fine qu'elle en est presque translucide, les courbes parfaites de l'anse, les délicats motifs rouge et or bordant la soucoupe. Décrivez Marie en train de mélanger une cuillerée de miel à son thé puis léchant la cuiller chaude. Décrivez la forme de ses lèvres tandis qu'elle prend la première gorgée et inspire la vapeur aromatique, les yeux clos. Décrivez le bruit de la tasse qu'elle repose avec précaution sur la soucoupe. Puis décrivez le silence.



Songez à tout ce que vous savez sur le thé, sur les tasses, sur le thé dans des tasses. Songez aux feuilles de thé et à l'avenir.

Demandez-vous pourquoi Marie n'est pas au travail. Elle devrait être debout devant ses élèves de quatrième année en ce moment, en train de leur enseigner le système solaire, le nom et l'ordre des huit planètes, la position de la Terre dans l'Univers. Pourquoi Marie est-elle à la maison ? Est-elle malade ? A-t-elle perdu son emploi à cause des dernières réductions budgétaires ? A-t-elle été congédiée pour insubordination ?

En sirotant son thé, Marie a une expression nostalgique. Rappelez-vous qu'il est possible d'éprouver de la nostalgie pour presque n'importe quoi. Il est même possible d'éprouver de la nostalgie pour de la souffrance, surtout une vieille souffrance causée par un grand amour, une grande perte.

Quand elle a fini son thé, Marie rince la tasse et la laisse sur l'égouttoir pour qu'elle sèche. Décrivez l'égouttoir et le son de l'eau tiède coulant dans l'évier d'acier inoxydable. Songez au fait que l'eau tiède ne fait pas le même bruit que l'eau froide.

Où est Jean pendant que Marie boit son thé ? Marie suppose, avec raison, que Jean est au travail. Elle imagine la gare de train : la clameur de la foule, tous ces gens criant des au revoir et des bonjours, les trains grinçant, soufflant de la vapeur, les annonces de départs et d'arrivées livrées par une voix amplifiée si déformée que personne ne comprend ce qu'elle dit, mais tout le monde n'en lève pas moins les yeux vers le haut plafond en dôme d'où la voix semble émaner.

Marie imagine Jean en train de regarder l'horloge géante sur le mur de la gare : il sera bientôt l'heure de rentrer à la maison. Jean a-t-il hâte de rentrer à la maison ? Jean rentre-t-il à la maison parce qu'il en a envie ou parce qu'il doit le faire ? Marie n'en sait rien et n'a jamais pensé à le lui demander.

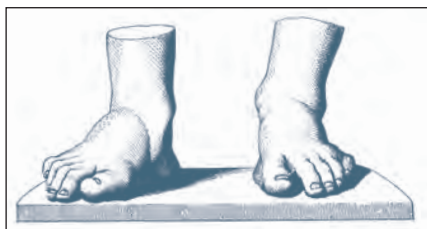
La première chose que Jean fait en rentrant à la maison, c'est de sauter dans la douche. Marie étudie *The Joy of Cooking* tout en entrechoquant poêles et casseroles dans la cuisine. Elle essaiera une nouvelle recette ce soir : poulet à l'estragon et au vin. Elle doit dépecer le poulet avant de le mettre à mariner dans un mélange d'estragon, d'échalotes et de vin blanc sec. Elle le servira accompagné de riz, de brocoli et d'une salade verte. Jean, elle l'espère, sera content.

Jean entre dans la cuisine. Il porte un pantalon de survêtement trop grand troué à l'entrejambe. Il se sèche les cheveux avec une épaisse serviette rose. Il demande : « Qu'est-ce qu'on mange pour souper, chérie ? »

Pendant une seconde, Marie a la tête vide. Qu'est-ce qu'elle prépare ? Que goûte l'estragon ? Comment est-ce qu'on dépèce un poulet ?

Qui est cet homme, dans sa cuisine, qui veut savoir ce qu'on mange pour souper, cet homme à moitié nu qui l'appelle « chérie » ? Marie regarde Jean comme si elle ne l'avait jamais vu. Elle observe les quelques poils sur son torse, les muscles de ses bras tandis qu'il se frotte la tête avec la serviette rose.

Marie baisse les yeux vers les pieds nus de Jean sur le linoléum vert. Ils sont encore roses à cause de la douche. Ses orteils sont boudinés et ses ongles, très petits. Ses petits orteils s'incurvent vers l'intérieur comme deux limaces dodues.



Marie contemple les pieds nus de Jean jusqu'à ce qu'elle comprenne.

Tout à coup, Marie sait tout ce qu'il y a à savoir de cet homme debout dans sa cuisine et, pendant ce bref instant, elle peut voir l'avenir dans ses pieds comme s'ils étaient une boule de cristal. Cela s'appelle une *épiphanie*. À l'expression de Marie, il est difficile de dire si elle est dégoûtée, déçue ou soulagée.

Jean dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Marie dit : « Rien. Du poulet à l'estragon et au vin. On mange du poulet à l'estragon et au vin. »

Jean dit : « Dis donc, ça a l'air délicieux », et puis leur vie continue.

Décrivez la cuisine, le ciel dehors qui est lentement gagné par l'obscurité, l'odeur de l'estragon qui emplit la pièce. Jean ferme les stores et met la table. Décrivez les stores, les napperons, la vaisselle. Marie demande à Jean d'enfiler une chemise avant qu'ils s'assoient pour manger. Décrivez la chemise. Jean dit que le poulet à l'estragon

et au vin est délicieux. Après le souper, ils rincent les assiettes et les mettent dans le lave-vaisselle. Puis ils vont dans le salon pour regarder un peu la télé. C'est jeudi. Ils regarderont *Seinfeld* et riront tout haut. Peut-être le téléphone sonnera-t-il. Remarquez que les pieds nus de Jean font de petits bruits collants sur le sol tandis que Jean et Marie empruntent le couloir qui mène à leur chambre après les nouvelles. Saisissez cette occasion pour spéculer à loisir sur la nature de l'amour.

Saisissez cette occasion pour exercer vos aptitudes métaphoriques nouvellement développées. Pensez à l'amour comme montgolfière. Une fois montés dans cet appareil magique, les amants seront transportés loin au-delà des frontières du monde ordinaire. Imaginez la terre qui s'efface, toute sa colère, son ambition et sa misère réduites à des points et à des lignes minuscules en contrebas. Imaginez la vue à couper le souffle. Mais peut-être la montgolfière se dégonflera-t-elle et l'un des amants, ou les deux, se verra-t-il forcé de sauter en parachute pour regagner la terre. N'oubliez pas combien il est facile de crever un ballon. N'oubliez pas que vous n'avez nul intérêt à remettre votre existence entre les mains d'une personne tête enflée ou tête en l'air.



Rappelez-vous que l'amour est aveugle. Voilà ce que vous savez.

Rappelez-vous que tout cela a commencé avec une tasse de thé parfaitement ordinaire. Regardez le chemin qu'a parcouru votre histoire depuis. Demandez-vous où elle vous mènera désormais. Rappelez-vous que, tandis que votre roman progresse, vous devez constamment vous efforcer de créer de la tension et du suspense. C'est ce qui fait que le lecteur continuera de tourner les pages pour apprendre ce qui arrivera. Dans un roman sérieux, *suspense* n'est pas synonyme de poursuites de voitures, de tomates assassines ou d'un meurtrier en série en liberté. Il vaut sans doute mieux éviter les extraterrestres, les ovnis, les animaux parlants, les fantômes et les vampires dans la mesure où ces éléments sont rarement appropriés ou crédibles dans un roman sérieux. Le meurtre est acceptable tant qu'il n'est pas l'objet d'un traitement sensationnaliste gratuit.

C'est le crescendo de l'émotion qui fera progresser votre lecteur dans l'histoire. En chemin, n'hésitez pas à lui faire traverser toute la gamme de la joie, de la surprise, du dégoût, de la colère, de l'incrédulité, de la sympathie, de la détresse, du désir, etc.

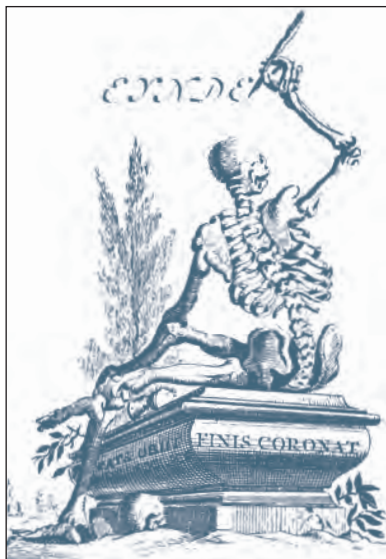


Ce vers quoi l'action de votre roman doit tendre inexorablement a pour nom *la crise*. À ce moment, les diverses tensions et émotions qui traversent votre histoire atteindront leur point culminant. Si la

crise cataclysmique est plus spectaculaire, elle n'est pas absolument nécessaire : Jean et Marie n'ont pas besoin de s'arracher mutuellement les cheveux de sur la tête. Songez à la différence entre *calamité* et *cataclysm*.

Dans un roman, contrairement à la vraie vie, on appelle ce qui suit la crise *la résolution*, alors que les éléments encore irrésolus de l'histoire trouvent leur dénouement. Dans un roman sérieux, ne les dénouez pas trop proprement. Le lecteur aura du mal à croire à cette résolution dans la mesure où, dans la vraie vie, après une crise, les choses tendent plutôt à traîner en longueur.

Le jour viendra enfin où votre roman sera terminé. Des années ont passé. Vous avez peaufiné les virgules, supprimé dix-sept fois le mot *charmant*, intégré tous les mots que vous aimez, et d'autres encore : *pergélisol*, *paradigme*, *boullier*, *sanguine*, *frugal*, *austère*. Vous avez réécrit, retravaillé et révisé tant que vous avez pu. Vous avez lu le livre entier à voix haute à votre chat. Vous savez que ce roman ne pourra jamais être meilleur qu'il ne l'est. Vous savez que le temps est venu d'arrêter. Sur la dernière page de la dernière version, tapez le mot *FIN*. À ce moment, c'est devenu votre mot préféré.



Calez-vous dans votre chaise et admirez votre manuscrit. Tapotez ses nombreuses pages jusqu'à en faire une pile parfaite, et flattez-la amoureusement. Posez votre tête dessus et souriez. Glissez votre manuscrit dans une boîte solide et envoyez-le à un éditeur prestigieux. Appelez tous vos amis. Avec un peu de chance, ils vous emmèneront célébrer. Mangez des crevettes et buvez du champagne.

Pendant environ un mois, pensez que vous êtes génial. Calez-vous dans votre fauteuil et admirez-vous. Choisissez ce que vous porterez à la cérémonie de remise des prix Nobel. Guettez le facteur tous les matins. Résistez à l'envie de le tuer quand il vous rapporte votre roman dans une boîte désormais abîmée. Envoyez votre manuscrit à un autre éditeur (peut-être un tout petit peu moins prestigieux) dans une nouvelle boîte plus solide.

Rappelez-vous que vous aimez écrire plus que tout au monde. Lisez *People*, le *National Geographic* et le *Livre Guinness des records*. Ne lisez aucun autre roman d'amour sérieux.

Décidez de repeindre la salle de bains. Étudiez les échantillons de peinture pendant des jours. Faites plusieurs voyages à la quincaillerie. Admettez qu'il y a un soulagement à travailler avec ses mains plutôt qu'avec sa tête. Debout sur une échelle en train de peindre le plafond, admettez que, dans votre roman sur Jean et Marie, vous avez à peine effleuré le mystère qu'est l'amour. Constatez que vous en connaissez maintenant plus sur l'amour que lorsque vous avez commencé à raconter l'histoire de Jean et Marie. Une certaine partie de ce savoir, c'est à eux que vous la devez.

Constatez que vous avez maintenant beaucoup plus à dire. Songez à la séismologie et à la puissance de l'amour. Sentez vos veines s'emplir à nouveau de mots. Songez à tous les mots que vous aimez et n'avez pas encore utilisés. Des mots comme : *fugitif*, *iconoclaste*, *matrimonial*, *pendule*, *labyrinthe*, *pestilence*, *requin*. Constatez qu'il vous faudra écrire un autre roman. Que pouvez-vous faire d'autre ?

Commencez avec un homme et une femme. Plusieurs romans célèbres commencent avec cette combinaison familière. Bien qu'elle puisse vous sembler banale au premier abord, vous constaterez qu'elle offre une vaste gamme de possibilités.

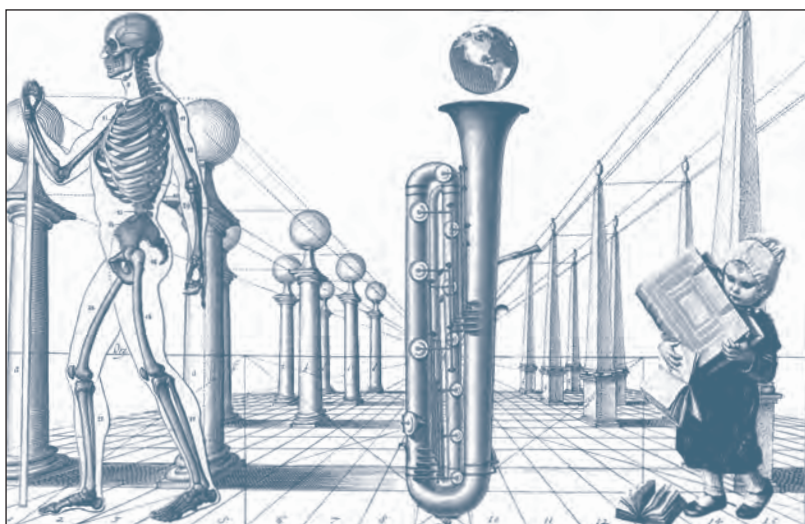


An intricate, symmetrical decorative border in a dark, textured style. It features a central rectangular frame with elaborate scrollwork, floral motifs, and small figures. The corners are adorned with large, ornate tassels or pendants. The overall style is reminiscent of 18th or 19th-century book ornamentation.

UNE AFFAIRE
DE PERSPECTIVE

Les Mayas croient qu'au début de l'histoire, lorsque les dieux nous donnèrent la vie, nous autres les humains étions capables de voir plus loin que l'horizon. Aussi, à peine nous eurent-ils créés, les dieux nous jetèrent de la poussière dans les yeux pour nous ôter ce pouvoir.

— Eduardo Galeano, *Le livre des étirements*
(traduction de Pierre Guillaumin)



L'horizon est un état d'esprit, une illusion d'optique, ce lieu mythique vers lequel nous nous sommes tous convaincus que nous avançons. Mais au fur et à mesure qu'on s'en approche, l'horizon s'éloigne, et le point de fuite devient le vortex dans lequel nous souhaitons tous être aspirés.

Il est maintenant reconnu que la Terre est une sphère pivotant sur son axe autour du Soleil ; pourtant, il reste plus facile de croire que le

monde est plat et immobile. Nous tenons la perspective pour acquise, comme si nous savions dès la naissance qu'en s'éloignant toutes les lignes parallèles doivent converger à l'horizon, comme si le point de fuite était la marmite d'or au pied de l'arc-en-ciel. Tout ce qui monte doit converger.

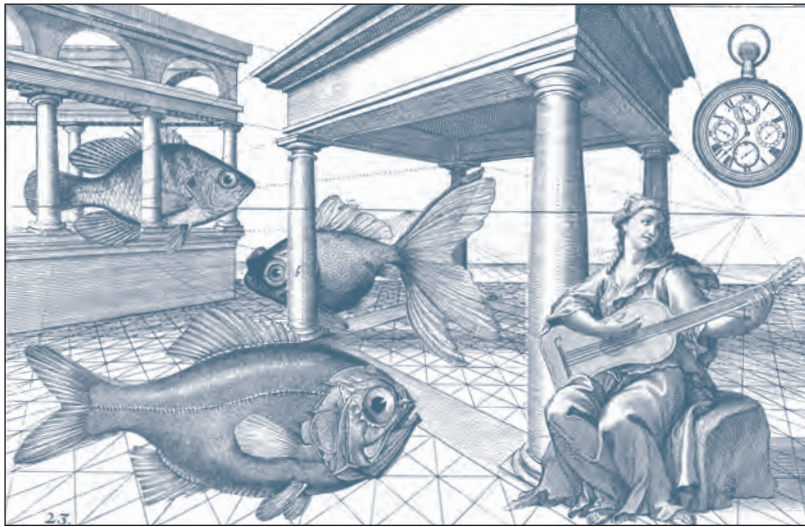
Tout repose sur la géométrie, la hiérarchie des points et des lignes, des angles et des plans : verticaux, horizontaux, inclinés, obliques, aigus, obtus. Plus un objet est éloigné dans l'espace et plus il semble petit. Dans ce contexte, le mot *objet* signifie aussi la surface de la Terre, la mer, le ciel et tous les êtres vivants. Dans ce contexte, les mots *dans l'espace* signifient aussi *dans le temps*. Les objets et leur réflexion ont toujours le même point de fuite. On nous a souvent répété qu'il faut le voir pour le croire, mais en vérité, on ne peut jamais voir les choses telles qu'elles sont réellement. Tout dépend de la façon dont vous les regardez.

En ce qui a trait aux lois de la perspective, je suis perplexe vis-à-vis de la tâche infinie consistant à y inscrire des choses. Le vertige me gagne. Je vieillis au même rythme que tout le monde. Je crains de devenir l'une de ces personnes toujours en train de demander : « Où s'en va le monde ? » Comme si elles n'en faisaient plus partie. Comme si elles avaient les mains liées. L'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence.

Dans le but d'élargir mes horizons, je me suis déjà rendue seule dans une île des tropiques où l'air était tiède comme l'eau d'un bain, l'humidité épaisse comme un poisson. Elle me heurtait les épaules et me mordillait les cuisses. À la maison, le poisson que je préfère est le saumon. Quand la chair rouge et ferme glisse dans ma gorge, je me plais à imaginer des saumons remontant le courant pour frayer : un élan urgent, primordial, obsédé mais pas hystérique. La majorité des poissons ne dorment jamais. Ils sont toujours en mouvement, yeux ouverts. Mais l'on sait que certains poissons sommeillent appuyés sur

des cailloux ou dressés sur leur queue. Pour déterminer l'âge approximatif d'un poisson, examinez les cercles de croissance que forment ses écailles. Procédez à cet examen avant de le faire cuire. La technique fonctionne aussi pour les arbres, mais seulement une fois que vous les avez coupés.

Lors de ce séjour sous les tropiques, je voyageais léger. J'ai porté la même robe bain-de-soleil rose quatre jours d'affilée. Tous les soirs, je lavais ma petite culotte dans le lavabo de la salle de bains de l'hôtel. Le matin, elle était encore humide, mais je l'enfilais quand même. Je regrettais de ne pas avoir apporté de chapeau pour protéger ma tête du soleil, qui était plus proche là-bas et, par le fait même, naturellement, plus gros, plus rond, blanc. Le cinquième jour, j'ai acheté un chapeau à un homme dans le hall de l'hôtel, mais il était trop tard. J'étais déjà étourdie toute la journée et, pendant la nuit, le lit tournait. Cette grosse boule suspendue au-dessus de ma tête s'était muée en un bourdonnement constant dans un coin de mon crâne. Même à minuit, la couleur derrière mes paupières était blanche.



L'homme qui m'a vendu le chapeau m'a dit qu'un massacre avait eu lieu à cet endroit précis deux siècles plus tôt. Il m'a raconté que des milliers d'autochtones avaient été tués, mais n'a pas dit pourquoi ni par qui. Dans ce genre de situation, on présume automatiquement que les agresseurs étaient blancs. Il a dit qu'il y avait des os sous le portique. Dans mes rêves, cette nuit-là, il y avait de la musique et des os, la première désaccordée, les seconds hors contexte. La musique était grêle, les os étaient lisses et blanchis, comme du bois flotté.

Dans toutes les directions, l'horizon était simplement la rencontre de la mer et du ciel. À certaines heures du jour, il était difficile de dire où finissait la mer et où commençait le ciel. À certaines heures du jour, cela n'avait plus d'importance. Peut-être était-ce la véritable raison de ma venue dans l'île. À la maison, l'horizon est toujours obscurci par de hauts édifices, de grands arbres, par des souvenirs bons et mauvais. Même quand je me tiens debout sur la tête, je suis incapable de le voir.

Dans l'île, on entendait souvent dans le lointain un bruit semblable au vrombissement d'un moteur à réaction, un avion en train d'atterrir ou de décoller, comme si des centaines de personnes allaient partir ou arriver incessamment.

Par-dessus mon épaule, il y avait toujours le tic-tac d'une horloge.

Le temps a toujours été un problème de taille. Qu'on en ait trop ou pas assez, qu'il s'écoule trop vite ou trop lentement, le temps demeure une avenue à sens unique. Nous ne pouvons qu'avancer, nous ne pouvons jamais reculer, sauf dans nos esprits qui, comme la météo, le gouvernement et l'amour, sont peu fiables et souvent source d'exaspération. Le temps, comme la gravité, est irréfutable : une boule de verre transparente qui roule le long d'une côte argentée. Le souvenir

n'est ni plus ni moins qu'une tentative persistante de repousser cette boule en haut de la pente.

Je m'imagine en train de me rendre à la maison que j'habitais il y a trente ans pour découvrir qu'elle a disparu. L'endroit où elle se trouvait autrefois est maintenant un terrain vague où poussent des pissenlits, de l'herbe à poux et des verges d'or. Quelqu'un s'y est débarrassé d'un vieux canapé vert et d'un poste de télévision dont l'écran est fracassé et les entrailles répandues. Je m'assois sur le canapé et fais semblant de regarder *The Ed Sullivan Show* un dimanche soir avec mes parents. Les voisins que je connaissais sont morts ou bien ils ont grandi et ont déménagé comme je l'ai fait. Leurs maisons sont toutes habitées par des inconnus qui me lancent des coups d'œil suspicieux. Le champ où j'ai joué à la balle molle est maintenant un stationnement. Le dépanneur où j'achetais des bandes dessinées romantiques et des Popsicle bleus d'une vieille dame avec un filet sur les cheveux est maintenant un comptoir de restauration rapide. Ce genre de choses arrive tous les jours. C'est la nature du progrès.

Tout est plus petit, sauf les arbres qui sont plus hauts mais plus rares, et malades. La rue que je n'avais pas le droit de traverser est maintenant si étroite que, si je me tiens au milieu, les bras étendus, j'arrive presque à toucher les voitures garées de chaque côté. Cela aussi est une affaire de perspective. Le passé, comme n'importe quel autre objet, a rétréci avec la distance et le passage du temps. C'est la nature de la nostalgie.

Regardez derrière vous avec émerveillement. Regardez derrière vous aussi loin que vous le pouvez. Tous les souvenirs possèdent leurs propres points de fuite. Je tourne les talons et m'en vais. À ce moment-là, je découvre que j'ai des yeux derrière la tête.

Bien sûr, j'ai changé, moi aussi. Je suis plus vieille, plus grande, grisonnante, et (supposément, peut-être) un peu plus sage aussi. La

plupart des gens ont du mal avec le changement. Je ne fais pas exception à la règle. Il est encore quelques illusions et attentes élémentaires auxquelles je m'accrocherais avec plaisir si le temps m'en laissait le loisir.

Mon propre passé ne me semble désormais guère plus qu'un habile numéro de ventriloque. La plupart du temps, le présent me fait l'effet d'une promesse brisée. Je ne suis pas celle que j'ai été amenée à croire que je serais. Et en ce moment, je ne sais de l'avenir rien de plus que ce que j'en ai jamais su.

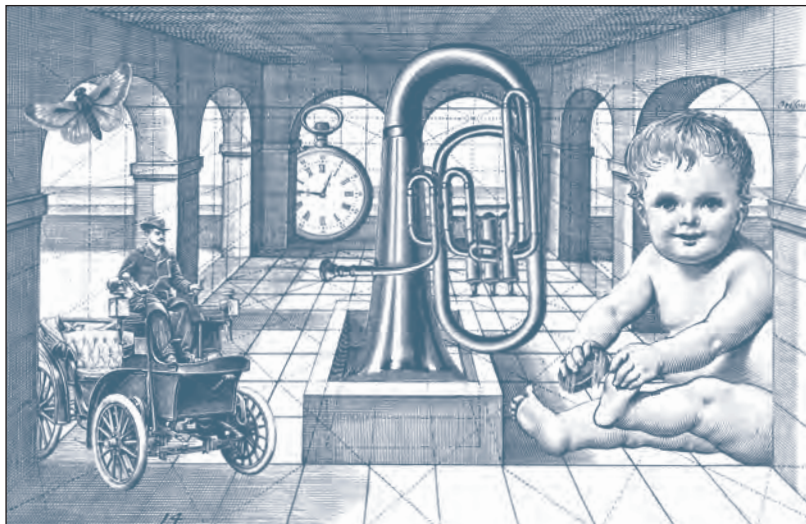


La vie ne doit pas se réduire à l'avenir, chaque moment présent ne doit pas se réduire à imaginer les hommes séduisants que nous marierons, les luxueuses maisons où nous vivrons, les voitures rutilantes que nous conduirons, les beaux bébés auxquels nous donnerons naissance : sans douleur, sans verser de sang, des bébés parfaits nés les yeux ouverts, leurs rêves intacts. Nous approchons tous de l'avenir comme l'avenir s'approche de nous. Nous allons entrer en collision.

Les années passent. Je m'efforce d'être patiente. Je m'efforce de ne pas mettre la charrue devant les bœufs. Une année cosmique correspond au temps qu'il faut au Soleil pour faire le tour de la Voie lactée : approximativement 225 millions d'années terrestres. Je me demande combien de temps il faudra à l'avenir pour me trouver.

Mon amie Delores a eu un bébé il y a deux mois, une fille, sa première. Delores me dit que maintenant elle rêve du bébé toutes les nuits, le bébé devenu aussi petit qu'une pomme de terre ou aussi grand qu'un bateau. Bien qu'elle raconte cela sur un ton d'autodénigrement, Delores est très fière d'elle, et je suis verte de jalousie. Je lui dis que de tels rêves sont sans doute communs chez les nouvelles mères. Elle a l'air terrassée. Je me sens coupable d'avoir troublé son petit monde de couches, de seins, d'hormones et d'instinct maternel. Je me sens coupable, mais je suis trop jalouse pour m'excuser.

La nuit, parfois, il me semble que j'entends le bébé pleurer faiblement à des pâtés de maisons de là. Les nuits sont chaudes, les fenêtres sont ouvertes. Quand je rêve du bébé de Delores qui est gros comme



un bateau, il serre un objet mystérieux dans sa main droite. Quand j'y regarde de plus près, l'objet se révèle être, selon le cas, une ancre, un sandwich au rosbif ou un pain de savon jaune et glissant. Quand je rêve du bébé de Delores qui est petit comme une pomme de terre, des racines blanches germent de ses yeux et son sourire est impénétrable. On entend de nouveau le tic-tac d'une horloge, une horloge rouge en forme d'utérus vide.

Je me réveille avec la fièvre en songeant que les bébés pleurent si on leur montre le dessin d'un visage humain doté de trois yeux et d'un sourire à l'envers. Peut-être cela explique-t-il l'aversion que j'ai depuis toujours pour les clowns. Il fait encore noir, la chambre fourmille d'ombres informes. Je reste étendue dans mon lit à regarder le plafond : peinture blanche, quelques fissures dans le plâtre, quatre mouches mortes dans le plafonnier. La nuit sort par la fenêtre. Le lever du soleil est stupéfiant.

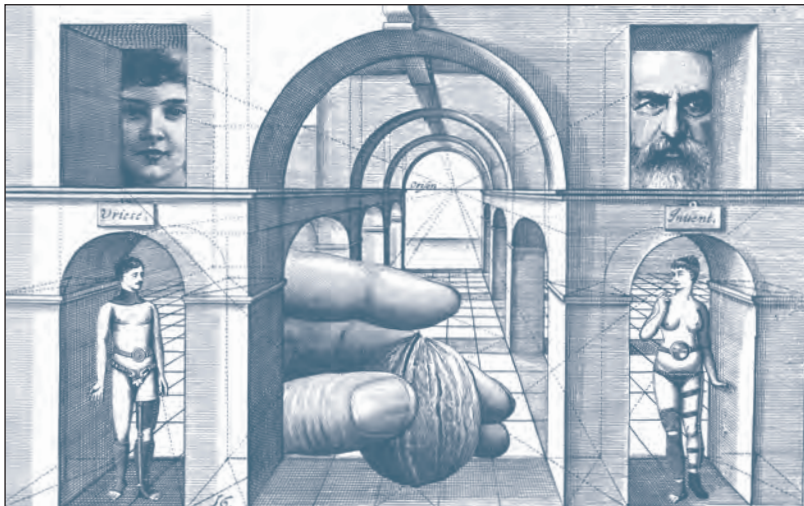
L'horizon est toujours à la hauteur des yeux, qu'on soit debout ou assis. Je me demande où va l'horizon quand il n'y a personne pour le regarder ? Je n'arrive toujours pas à voir au-delà de l'arbre qui cache la forêt. Tout le monde a besoin de croire en quelque chose. Au bout du compte, la qualité de votre vie est déterminée par les choses et les gens que vous avez aimés, et combien vous les avez aimés.

On nous a tous répété maintes fois que l'amour est aveugle. Mais j'ai découvert que ce n'est pas tout à fait exact. Il me semble que tomber amoureux vous fait voir des choses qui échappent aux autres. Comme : l'honnêteté, l'intégrité, la sagesse, le courage, un avenir où vous serez enfin riche, célèbre et heureux, un avenir où vous serez enfin celui que vous avez toujours été destiné à devenir. Élevé à une altitude bien au-dessus de l'endroit où le commun des mortels patauge plate-ment dans son existence triviale, amoureux vous devenez visionnaire.

La moindre chose devient signifiante. Vous êtes doué, du moins temporairement, d'une vision parfaite. Vous naviguez sans crainte à travers les mondes visible et invisible. Vous n'avez jamais été si gracieux ni si intelligent.

Quand elles ont fait la connaissance de mon dernier amoureux, mes amies ont été polies mais muettement horrifiées. Je le voyais bien. Après, elles se sont écriées : « Mais qu'est-ce que tu lui trouves ? » J'aurais pu tranquillement énumérer un million de choses : le denim délavé tendu sur son entrejambe, l'angle de son cou quand il se penchait pour m'embrasser, le soleil sur ses mains tandis qu'il me tendait un verre de vin, une assiette de saumon, un bol de noix, un avenir où j'obtiendrais enfin ce que je méritais.

Mes amies ont secoué la tête avec inquiétude et demandé : « As-tu perdu la boule ? » J'ai souri d'un air faussement pudique et répondu : « Tout dépend de la façon dont vous regardez la chose. » On aurait dit que le visage de cet amoureux avait toujours été dans un coin de mon esprit, son nom sur le bout de ma langue. J'avais fini d'attendre. J'étais enfin prête à être heureuse. Mes amies m'ont prévenue de faire



attention, mais je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû les écouter. Elles étaient toutes heureuses. Pourquoi ne pouvais-je pas m'essayer encore une fois au bonheur ? D'après ce que je pouvais voir, ce nouvel amoureux avait du potentiel. D'après ce que je pouvais voir, tous mes rêves s'apprêtaient à se réaliser. J'ai dit : « Ne vous fiez pas aux apparences. »

Nos vies, m'imaginai-je, étaient comme des lignes parallèles avançant bras dessus bras dessous, au coude à coude, vers l'horizon où elles finiraient par converger et puis nous disparaîtrions ensemble au pays où ils-vécurent-heureux-et-eurent-beaucoup-d'enfants. C'était après mon séjour dans l'île. Comme l'horizon à la maison était toujours obscurci par des bâtiments, du feuillage et des réminiscences, c'était mon souvenir de ce ménisque de ciel et de mer d'un bleu tropical qui constituait mon point de référence. Je ne savais ni nager ni voler, mais ça ne me semblait pas un problème. J'étais tellement illuminée par l'amour que j'avais l'impression de pouvoir tout faire. Toutes les nuits, je m'allongeais près de lui dans le lit et comptais ses côtes comme les écailles d'un saumon, les cercles d'un arbre. J'étais persuadée que si je l'aimais assez, j'atteindrais à l'immortalité. J'étais prête à laisser l'horizon derrière moi. Il continuait à dormir paisiblement pendant que je l'adorais.

À un certain moment, l'un de nous deux a effectivement disparu, mais pas comme je m'y attendais.

Ce nouvel amoureux s'est révélé être encore une fausse alerte, une crapule ordinaire comme tous ceux qui m'ont aimée et quittée. Hélas, un autre cœur brisé. Non. Le *même* cœur, brisé encore une fois. Pourtant, je n'étais pas prête à admettre que l'amour est aveugle. Quand mes amies me disaient (avec sympathie) : « On te l'avait bien dit », j'insistais pour affirmer que l'amour fait voir des choses qui ne sont pas là. Comme : l'honnêteté, l'intégrité, la sagesse, le courage,

l'avenir, etc. L'amour n'est pas aveugle. L'amour est une hallucination, la distorsion par excellence de la réalité où toutes ces lignes parallèles auxquelles vous avez si longtemps cru deviennent courbes et où toute perspective est perdue. L'amour vous lâche dans une région du monde où l'air est trop rare pour que la vie humaine puisse y subsister longtemps. Pourtant, vous ne pouvez pas voir au-delà du prochain coin et l'horizon devient un mirage.

Vous ne pouvez jamais voir tous les côtés d'un objet à la fois. Parfois on n'a pas le temps de démêler tous les angles. En raison d'expériences pénibles subies à un jeune âge, je suis chroniquement incapable de regarder un bel homme dans les yeux. Je suis passée maître dans l'art des œillades obliques. Historiquement parlant, sa peau douce n'était rien d'autre qu'une irritation de mes cônes et de mes bâtonnets. Je suis bien au fait des imperfections de la vision périphérique.

La logique, comme la beauté, est dans l'œil de celui qui regarde.



Je m'efforce de tirer des conclusions comme on m'a appris à le faire à l'école. Certains raisonnements valables contiennent uniquement des propositions vraies :

Tous les tigres sont des mammifères.

Tous les mammifères ont un cœur.

Donc tous les tigres ont un cœur.

Tigre ! Tigre ! Feu et flamme / Dans les forêts de la nuit. Où est la forêt ?
Combien de temps dure la nuit ?

Un raisonnement contenant des propositions fausses peut aussi être valable :

Tous les oiseaux sont des mammifères.

Tous les mammifères ont des ailes.

Donc tous les oiseaux ont des ailes.

C'est la poulette grise / qui a pondue dans l'église. Faute de grives, on
mange des merles. À qui la faute ? Qui mange des merles ?

Certains raisonnements valables ont des conclusions vraies et d'autres non. Certaines conclusions vraies peuvent être tirées de propositions fausses. La valeur d'un raisonnement n'est pas garante de la vérité de sa conclusion ni de celle de ses propositions.

À qui devrais-je offrir mon raisonnement ?

Mon amie Angela suspectait que je traversais une crise de la quarantaine. Elle est venue pour me sauver. Elle m'a fait une bonne tasse de thé et m'a tapoté les mains, le dos, les épaules, les cheveux.

Angela a toujours eu un penchant pour la chose religieuse. Elle a dit qu'elle avait cherché du côté des saints patrons à mon intention car, manifestement, j'en avais grand besoin en ce moment. Tout bien considéré, elle estimait que je devrais m'en remettre à Grégoire le Thaumaturge ou à sainte Rita, qui pouvaient tous deux être invoqués dans les causes désespérées. Grégoire, né vers 213 apr. J.-C. dans ce qui est maintenant la Turquie, était célèbre pour ses miracles spectaculaires : il a entre autres renversé le cours d'une rivière et déplacé une montagne en plus de se métamorphoser lui-même en arbre. Rita a vécu une existence des plus tragiques mais, après sa mort en 1457, elle s'est mise à dégager une ineffable odeur de rose et est maintenant invoquée dans les cas d'infertilité, de solitude, de mariage malheureux et de tumeurs de toutes sortes. Le corps parfumé de sainte Rita est toujours exposé dans une châsse de verre au couvent augustin de Cascia, en Italie, lequel, a suggéré Angela, pourrait être la destination parfaite pour mes prochaines vacances, puisque de toute évidence l'île des tropiques ne m'avait pas réussi.

J'ai écouté mais n'ai rien dit. Je regardais par la fenêtre de la cuisine. Le soleil n'arrêtait pas de briller, même si je souhaitais farouchement qu'il pleuve. Mon voisin de l'autre côté de la rue avait planté un flamant rose en plastique dans la plate-bande devant sa maison. J'ai demandé à Angela si elle savait que les flamants tirent leur couleur rose des minuscules crustacés semblables à des crevettes dont ils se nourrissent. Si on les prive de cette nourriture, leurs plumes deviennent blanches. Angela a dit qu'elle l'ignorait. Mais elle savait que saint Gall était le saint patron des oiseaux parce qu'il avait un jour exorcisé une jeune fille et que le démon avait jailli de sa bouche sous la forme d'un oiseau noir. Dernièrement, toutes nos conversations ressemblent à celle-ci : ridicules, sentimentales et absolument inutiles.

Angela a fini par me demander pourquoi j'étais si déprimée. J'ai dit : « J'essaie de mettre les choses en perspective et je n'aime pas

ce que je vois. » Elle a étudié les feuilles de thé dans ma tasse jusqu'à ce qu'elle y trouve un volcan et un morceau de dentelle. Le volcan, m'a-t-elle dit, symbolisait les sourdes passions susceptibles d'entrer en éruption à tout moment et de réduire ma vie en cendres. La dentelle laissait présager des problèmes compliqués qui obscurciraient mon horizon. Angela ne voit pas de contradiction intrinsèque dans le fait de vivre sa vie en se fondant sur les feuilles de thé aussi bien que sur la vie des saints. Elle est d'avis qu'il vaut mieux prendre l'aide là où on la trouve.

Enfin, elle a tracé le nom d'un bon thérapeute au rouge à lèvres sur la nappe blanche. Elle a dit que, malgré toute l'affection qu'elle me portait, elle ne pouvait rien de plus pour moi.



* * *

J'ai passé toute ma vie dehors à regarder à l'intérieur. C'est mon visage à la fenêtre, mon nez écrasé contre la vitre. Toute ma vie j'ai cru qu'un jour il y aurait quelqu'un qui m'emmènerait là où je voulais aller. Maintenant je devrais savoir qu'il ne sert à rien de demander pour qui sonne le glas.

En rétrospective, mes erreurs sont toutes claires et quasi sublimes. On dirait que je vis dans un monde où tous les princes se métamorphosent en crapauds quand on les embrasse trop. Depuis des années, j'essaie d'élucider la nature de l'amour. Cela semble un secret excessivement bien gardé. Ou bien tous les autres le connaissent déjà et refusent de le divulguer, ou bien personne n'est au courant et ils friment tous. Pendant des années, j'ai voulu être exactement comme tout le monde. Pendant des années, j'ai cherché, avec le soleil dans les yeux.

Je sais qu'on ne devrait pas regarder le soleil : on nous a tous prévenus qu'on risquait de devenir aveugles, que nos globes oculaires brûleraient dans nos crânes. Les après-midi où il y a une éclipse solaire, on garde les enfants à l'intérieur pour la récréation.



Même eux, présume-t-on, seraient incapables de résister à la tentation.

On dit que la température à la surface du Soleil est de 5 482 degrés Celsius. On dit que nous avons de la chance d'être à une distance de 149,6 millions de kilomètres. Plus près, nous serions carbonisés. Même un diamant peut brûler, si vous le passez au chalumeau. On estime qu'au centre du Soleil la température, stupéfiante, atteint 15 millions de degrés. Comment sait-on cela ? Comment peut-on mesurer la chaleur du Soleil et survivre ? Rappelez-vous l'histoire d'Icare. Au début de l'ère chrétienne, un homme pris à travailler le jour du sabbat s'était vu donner le choix suivant : être brûlé à mort par le soleil, ou gelé par la lune.

En raison de l'énorme distance qui nous sépare de la source d'illumination, on présume que les rayons solaires sont parallèles. Cela ne peut être déterminé avec certitude que de la perspective des anges.

J'essaie maintenant de voir ma vie entière selon une perspective aérienne. C'est comme tenter de trouver sa maison sur une carte aérienne de la ville. De cet angle, le point de fuite n'est pas du tout près de l'horizon, et tous mes menus problèmes commencent à s'évanouir.

Même si vous pensez être resté immobile pendant une éternité, rappelez-vous que la Terre voyage autour du Soleil à une vitesse moyenne de 107 248 kilomètres à l'heure.

D'une perspective aérienne, les ombres dans la lumière naturelle sont presque dépourvues de perspective. De ce point de vue, il n'y a pratiquement pas d'angle d'illumination.

Le truc, c'est de se rappeler que, même si l'horizon est courbe, nous en apercevons à tout moment une portion si petite qu'il nous semble tracer une ligne droite. Un seul objet (l'objet du désir) peut cacher des kilomètres et des kilomètres de cette ligne. Il peut même bloquer

entièrement l'horizon. Ce phénomène est dû à une distorsion du nom d'*effet de raccourci*. La taille réelle d'un tel objet ne peut être mesurée correctement qu'en rétrospective. Imaginez un brin d'herbe de la taille d'un palmier, un poisson grand comme un zeppelin, la tête d'un homme aussi grosse qu'un continent. Toutes les choses n'ont pas été créées égales. La démocratie est une forme de gouvernement, pas un niveau de vie ou une affaire de perspective.

J'ai atteint l'extrême limite. Ce n'est pas que ce dernier amoureux ait été pire que les précédents, ce cœur brisé plus sanglant que les autres. C'est simplement que je suis fatiguée de faire et refaire sans cesse la même chose en espérant obtenir un résultat différent. Je commence à comprendre les mécanismes de la cause et de l'effet.

Je vais continuer d'avancer vers l'horizon, le point de fuite et l'avenir. Ma vie va continuer sur son erre d'aller, mue par sa propre impulsion narrative. Le truc, c'est de se rappeler que la théorie de la perspective est fondée sur le fait que, de chaque point d'un objet observé, un rayon de lumière atteint l'œil en ligne droite. Il n'est pas nécessaire de connaître la vitesse de la lumière pour comprendre cela et modifier sa vie en conséquence.

J'imagine que, si je regarde assez attentivement (assez loin, assez profondément, assez longtemps), je finirai par être capable de voir ces lignes rayonner à partir de chaque objet à des angles précis jusqu'au point de fuite. Elles doivent être comme les fils d'une toile d'araignée, visibles seulement dans une certaine lumière, à certains moments de la journée, sous un certain angle. Vous les avez vus : ces filaments soyeux tendus entre des branches, des poteaux de clôture, parfois carrément en travers de l'entrée ou de la porte. Vous les avez sentis sur votre visage au matin et les avez chassés d'un geste de la main.

J'apprends à vivre sans désir. Cela m'amène au seuil d'un territoire non cartographié. On dit que les seules régions de la planète qui n'ont

pas encore été explorées sont les 362 millions de kilomètres carrés du plancher océanique. Tout bien considéré, j'ai du mal à le croire.

Nous surestimons l'importance de la majeure partie de ce que nous croyons nécessaire à notre survie. Je pensais autrefois que je mourrais si je ne pouvais pas danser. J'ai finalement accepté de cesser de désirer ce que je ne pouvais pas posséder. Où que j'aille, j'ai l'impression que la terre s'incline en s'éloignant de moi. Si le Soleil était gros comme un ballon de basket, la Terre serait une tête d'aiguille.

J'apprends à vivre avec le paradoxe selon lequel l'horizon, quand je finirai par l'atteindre, sera sans doute très différent de ce que je m'imaginai.

À mon arrivée, je m'attends à ce que mon équilibre soit rétabli et à pouvoir traverser la corde raide de l'horizon avec un flegme parfait. Alors je saurai où s'en va le monde et pourquoi.



Imaginez un train avançant juste sur la ligne d'horizon. Le panache de fumée de sa locomotive ressemble à une plume sur le ciel d'un bleu cristallin. Je serai à bord de ce train, je voyagerai léger.

Il doit y avoir plus que l'amour dans la vie. Il doit y avoir pire que d'être seul. Peut-être le truc consiste-t-il à se rappeler que même les angles et les ombres d'une petite pièce vide doivent respecter le protocole de la perspective. Examinez l'inertie absolue des coins où les trois angles droits doivent converger.

De la fenêtre de ma cuisine, je peux voir des maisons de briques, des tulipes jaunes, le flamant rose de mon voisin et une voiture bleue qui roule vers le nord. Je peux même voir le dos d'un immeuble à logements à trois pâtés de maisons d'ici. Je peux voir un petit oiseau brun dans un grand arbre vert. Je peux voir ces nombreux fils électriques grâce auxquels nous sommes tous liés les uns aux autres et au reste du monde. Mais d'ici je n'arrive pas à saisir ne serait-ce qu'un aperçu de l'horizon.

J'ai déjà lu quelque part que Cupidon était le fils de Mars et de Vénus, la déesse de l'amour, ce qui a été plus tard contredit par une autre source affirmant que le père de Cupidon était plutôt Mercure, le messager des dieux. Personnellement, je préfère la première version, où Cupidon a été engendré par le dieu de la guerre. Ça me semble parfaitement logique.

La surface de la planète Mars est couverte de canyons et de volcans, dont le plus haut est le mont Olympe, beaucoup plus élevé que toutes les montagnes de la Terre. Pendant des années, on a cru qu'il pouvait y avoir de la vie sur Mars, mais on sait maintenant que les températures y sont trop froides et l'air trop rare. Sur Mars, les rayons ultraviolets du Soleil suffisent à tuer tout être vivant.

Sur Vénus, on a mesuré la température à la surface à 476 degrés Celsius, même la nuit. L'atmosphère vénusienne est constituée presque uniquement de dioxyde de carbone et les nuages sont faits d'acide sulfurique. La quasi-totalité des accidents de terrain sur Vénus ont été nommés en l'honneur de femmes, tant réelles que mythologiques : Ishtar, Aphrodite, Earhart, Nightingale, Cléopâtre et Colette.

Mars et Vénus sont décrites comme des *planètes inférieures*. Ce n'est pas un jugement de valeur. Ça signifie simplement que leur orbite est plus petite que celle de la Terre qui, dans ce modèle, est toujours au centre de l'univers. D'ici, Vénus et Mars ne sont que deux boules de plus dans le ciel.

Maintenant que j'ai finalement réussi à me débarrasser de toute cette poussière que j'avais dans les yeux, je me rends compte que j'ai tout le temps au monde. Le truc, c'est de se rappeler que l'horizon, comme l'avenir, est toujours là : même quand il est minuit et que vous retenez votre souffle, les yeux fermés, même quand il y a des années que vous n'avez pas réussi à l'apercevoir. Le truc, c'est de se rappeler que, même si les lois de la perspective veulent que toutes les lignes, en s'éloignant, doivent converger vers l'horizon, en réalité, selon les lois de la vraie vie, il n'en est rien.

Quand vous êtes-vous demandé pour la dernière fois :

Quelle est la température du Soleil ?

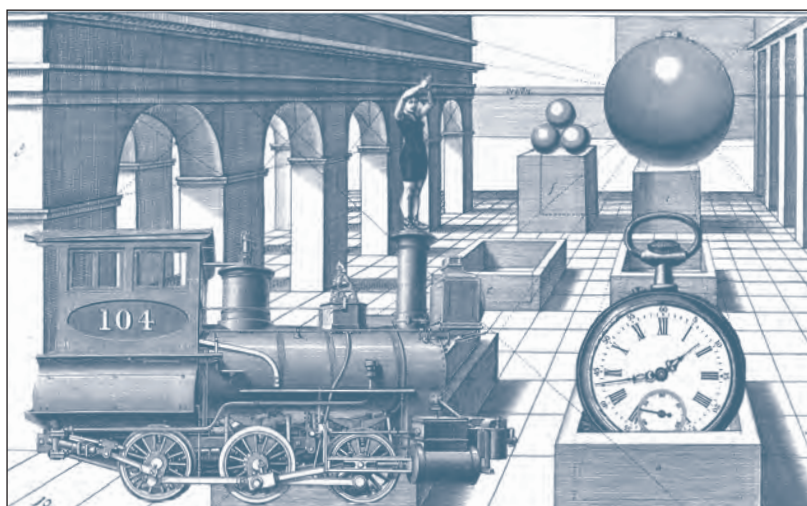
Quel âge a la Lune ?

Qui a inventé la roue ?

Qui a découvert la vitesse de la lumière ?

Qui est le saint patron des promesses ?

Quelle a été ma première erreur ?







Le train A et le train B se dirigent vers un même pont en provenance de deux directions opposées. Le pont enjambe une profonde rivière où trois jeunes femmes se sont noyées deux ans plus tôt, au printemps. Le train A se trouve à 124 kilomètres à l'ouest du pont et fait route vers l'est à une vitesse de 138 kilomètres à l'heure. Le train B se trouve à 100 kilomètres à l'est du pont et avance en direction ouest à une vitesse de 120 kilomètres à l'heure. Quel train atteindra le pont le premier ?

(Supposons que les trains A et B roulent sur une voie double, ce qui fait qu'ils ne risquent pas la collision frontale. Supposons que les trains A et B sont tous deux en bon état de marche, que les deux conducteurs sont adéquatement formés, suffisamment reposés et qu'ils n'ont pas bu. Supposons que le pont est bien construit et qu'il respecte toutes les normes de sécurité fédérales. Supposons que c'est le mois d'août.

Supposons que si un passager des trains A ou B se trouve en danger, cela n'a rien à voir avec sa présence à cet endroit, sur les rails d'acier brillants à l'approche du pont. Supposons que rien de mal ne lui arrivera au cours de ce trajet.)

Cela ressemble à ces problèmes sous forme d'énoncés qu'on présentait dans les cours de mathématiques au secondaire, où des bribes d'information soi-disant pertinentes étaient fournies, puis une sibylline question était posée.

L'œil d'un éléphant se trouve à 3,16 mètres au-dessus du niveau du sol. L'angle d'élévation depuis une souris au sol jusqu'à l'œil de l'éléphant mesure 46 degrés. Quelle distance sépare la souris de l'éléphant ?

On ne pouvait résoudre ces problèmes coriaces qu'en manipulant l'information, en y allant de suppositions bien fondées, puis en exécutant des prodiges de magie arithmétique.

Un oiseau est perché au sommet d'un arbre. Un chat est assis sur le sol. L'angle de dépression de l'oiseau jusqu'au chat mesure 58 degrés. Le chat se trouve à 12,09 mètres de la base de l'arbre. Quelle est la hauteur de l'arbre ?

De deux choses l'une : soit ces questions vous vidaient complètement la tête, soit elles la remplissaient d'autres questions, informulées, impossibles à élucider, non pertinentes, mais qui n'en étaient pas moins pressantes. Les éléphants ont-ils vraiment peur des souris ? Le chat a-t-il très faim ?

Certains de ces problèmes s'échafaudaient autour de situations tirées de la vie quotidienne auxquelles les élèves du secondaire étaient censés pouvoir s'identifier.

Quand Mélanie magasine, son rythme cardiaque est d'environ 100 battements par minute et elle prend 21 inspirations par minute. Si Mélanie reste au centre commercial pendant 130 minutes, combien de fois son cœur battra-t-il ?

Combien d'inspirations prendra-t-elle ? À quel rythme battra le cœur de Mélanie quand elle découvrira enfin la chemise parfaite dont elle rêve depuis trois mois ? (Supposons que Mélanie a suffisamment d'argent pour acheter ladite chemise. Supposons que cette chemise est bleue.) Combien d'inspirations Mélanie retiendra-t-elle pendant qu'elle essaie la chemise, priant pour qu'elle lui aille aussi bien dans la vraie vie que dans ses rêves ?

Les solutions de ces problèmes se trouvaient toujours à la fin du manuel. Mais on ne fournissait pas d'explications sur la façon d'arriver à la réponse, pas plus qu'on ne disait pourquoi on avait jugé bon de poser ces questions, ou à quoi pouvaient servir les solutions une fois qu'on les connaissait.

Julie marche vers l'ouest dans la rue Markham. Elle s'arrête pour saluer son amie Karen, qui se penche par la fenêtre de son appartement situé au sixième étage. La distance verticale entre Julie et Karen est de 28 mètres. L'angle d'élévation de Julie jusqu'à Karen mesure 79 degrés. À quelle distance Julie se trouve-t-elle de l'immeuble d'habitation ? (Supposons que Julie et Karen sont âgées respectivement de seize et dix-sept ans. Supposons que Karen ne tombera pas par la fenêtre. Supposons que Julie porte ses bottes de cow-boy rouges préférées. Supposons que c'est samedi matin.) Karen invitera-t-elle Julie à monter lui rendre visite ? Julie révélera-t-elle à Karen un secret que lui a confié la veille leur amie mutuelle, Mélanie, secret que Julie a promis à Mélanie de ne jamais répéter ? (Supposons que Julie a juré et craché. Supposons que Mélanie portait sa nouvelle chemise bleue.)

De ces jeunes filles, Julie, Karen et Mélanie, laquelle tombera enceinte et abandonnera l'école ? Laquelle deviendra vétérinaire ? Laquelle finira par se trouver à bord du train B, à 100 kilomètres à l'est du pont, faisant route vers l'ouest à une vitesse de 120 kilomètres à l'heure ?

Le train A est plein de voyageurs en ce vendredi après-midi. Ils ont laissé leurs maisons plus ou moins confortables dans la ville X et sont maintenant en chemin vers la ville Y. La population de la ville X est vingt fois plus nombreuse que celle de la ville Y. Certains résidents de la ville X croient qu'il s'agit du centre de l'univers. Ils ne sont plus tout à fait convaincus que le reste du pays existe encore. Si c'est le cas, ils ont pitié des gens qui doivent y habiter. Ils sont persuadés que rien d'important ou de mémorable n'arrive jamais dans les étendues désolées au-delà des limites de la ville X. Ils ne sont jamais allés dans la ville Y. Ils ne font pas partie des passagers du train A qui approche maintenant du pont.

D'autres résidents de la ville X ressentent un perpétuel désir de déménager, mais ils sont cloués sur place par leur emploi, leur conjoint, l'emploi de leur conjoint ou leur propre inertie. La ville X est affligée par tous les problèmes sociaux qui vont de pair avec une métropole de cette taille. Ces problèmes sont désormais appelés *problématiques* et ils sont endémiques dans les rues de la ville X. En outre, les rues de la ville X sont nauséabondes dans la chaleur du mois d'août et le smog flotte, prisonnier d'une masse d'humidité qui s'est immobilisée juste au-dessus de la ville. C'est en raison de ces problématiques, et d'autres, de nature plus personnelle, que certains résidents de la ville X sont en proie à un éternel mécontentement. La plupart des passagers du train A appartiennent à cette tranche de la population. Ils sont tellement heureux de s'échapper, ne serait-ce que pour la fin de semaine.

Quelle est la proportion de ceux qui adorent la ville X par rapport à ceux qui ne l'aiment pas ? (Supposons que certaines personnes sont ambivalentes, capricieuses et imprévisibles, qu'elles détestent la ville qu'elles adoraient la veille. Supposons que certaines personnes ne seront jamais satisfaites.) Quelle proportion de ceux qui adorent aujourd'hui la ville X changeront d'idée après que l'une ou l'autre de

ces problématiques endémiques aura eu des conséquences directes sur leur existence ? Quelle proportion de ceux qui détestent aujourd'hui la ville X finiront par avoir suffisamment de cran pour la quitter ?

L'atmosphère à bord du train A est indiscutablement à la fête. Chacun de ses six wagons bourdonne d'excitation, gagné par l'esprit des vacances. Des inconnus entament des conversations animées, partagent des journaux et signalent des scènes dignes d'intérêt dans le paysage mouvant : vaches, granges, canards dans un étang, une fois un cerf à queue blanche bondissant gracieusement dans un bosquet à l'approche du train. Ça, c'est la vraie vie : pas de gratte-ciel, pas d'embouteillages, pas de pollution, pas de néons, pas de problématiques. Ils traversent maintenant des étendues sauvages, ou du moins ce qui passe pour des étendues sauvages dans cette région du pays civilisée à l'excès. Leur idylle est occasionnellement interrompue par l'apparition de l'autoroute, quatre voies asphaltées parallèles au chemin de fer. La circulation est au ralenti dans les deux directions, voitures rutilantes et camions poussiéreux avançant à côté d'eux tels de petits jouets à ressort. Bientôt, l'autoroute s'écarte de la voie ferrée et disparaît.

De l'autre côté des étendues sauvages attend la ville Y qui, comparée à la ville X, mérite à peine le nom de ville. Les rues du centre sont propres et sécuritaires, fréquemment fermées à la circulation automobile pour laisser place à des festivals de musiciens de rue, des danses et autres défilés. (Supposons que, si la ville Y souffre d'une ou de plusieurs des problématiques sociales qui touchent la ville X, celles-ci sont bien cachées et que, par conséquent, le visiteur de fin de semaine insouciant n'a pas à s'en préoccuper.) La ville Y est située au bord d'un grand lac et une importante partie de ses activités estivales tourne autour de l'eau. On y organise des régates de voiliers, des concours de pêche et des balades en bateau gratuites autour du port. Il y a même une plage où l'eau est encore assez propre pour qu'on

puisse s'y baigner. Dans le parc au bord de l'eau il y a des foires d'artisanat, des concours canins, des jongleurs et des mimes, des roulettes à hot-dogs, des chariots à crème glacée et des orchestres qui jouent à longueur de journée, certains avec des cornemuses, d'autres sans.

Aucun des passagers du train A ne songe présentement au pont, à la distance qui les en sépare, au temps qu'il leur faudra pour l'atteindre, ni à la rivière, à ces pauvres jeunes femmes qui s'y sont noyées, surprises et emportées par le courant. Les passagers du train A vont simplement traverser le pont quand ils arriveront à la rivière.

En ce moment, les passagers du train A songent au dîner. Le préposé vient de s'engager dans l'allée avec son chariot métallique roulant. À gauche et à droite les passagers sortent leur plateau de plastique de l'endroit où il était discrètement niché, à l'intérieur de l'accoudoir rembourré entre les sièges. Bien qu'ils sachent tous pertinemment que la nourriture servie à bord des trains n'a rien pour exciter la gourmandise, ils sourient tous avec expectative à l'approche du préposé. Celui-ci distribue d'une main experte nourriture, rafraîchissements, couteaux et fourchettes de plastique ainsi que des petits sachets de condiments des deux côtés de l'allée ondoyante.

Le préposé propose trois sortes de sandwiches préemballés : dinde pressée sur pain brun, jambon-fromage sur bagel et salade aux œufs sur pain blanc. Les rafraîchissements offerts incluent sept boissons gazeuses, trois jus, trois bières, quatre alcools forts et deux eaux en bouteille.

Ceux qui n'ont pas pris le train depuis un certain temps sont étonnés de découvrir que ces sandwiches qui constituaient jadis un « léger goûter offert gracieusement » coûtent maintenant quelque chose. Ce qui demeure gratuit, ce sont les boissons non alcoolisées et

un petit sachet contenant ou bien des arachides salées ou bien deux biscuits au chocolat. Combien de passagers se contenteront d'arachides alors qu'ils auraient pris un bagel jambon-fromage s'il avait encore été gratuit ? (Supposons qu'au moment où le préposé aura parcouru les deux tiers de l'allée, il ne lui restera plus de bagels jambon-fromage de toute façon. Supposons qu'un sandwich préemballé gratuit garni de quoi que ce soit est beaucoup plus appétissant que le même sandwich offert à 3,25 \$. Supposons que le préposé en a plein le dos d'entendre les gens se plaindre des prix.) Si vingt-sept personnes dans ce wagon choisissent un bagel jambon-fromage et que dix-sept personnes choisissent un sandwich à la dinde pressée sur pain brun, combien prendront la salade aux œufs sur pain blanc ? Pourquoi reste-t-il toujours six sandwiches à la salade aux œufs ?

Après la distraction somme toute insatisfaisante du dîner, le préposé repasse pour ramasser les déchets dans un grand sac en plastique noir. Les passagers glissent à nouveau leur plateau dans sa cachette. Certains commandent une deuxième bière. Il y a de la congestion tout au bout du wagon, où les gens font la file pour les toilettes. Debout dans le minuscule vestibule, ils regardent par la porte vitrée les rails qui se déroulent hypnotiquement sous eux. En contemplant les rails la vessie pleine, certaines de ces personnes éprouvent un net besoin de sauter. (Supposons que tout le monde réussit à réprimer cette impulsion.) Quelles sont les chances que, une fois qu'un passager donné est enfin dans le cabinet de toilette, confortablement installé sur le siège en plastique, le train A rencontre une portion de rails particulièrement accidentée ou qu'il effectue un virage serré vers la droite ?

Une fois qu'ils ont regagné leur siège, les passagers peuvent recommencer à penser à la fin de semaine qui s'annonce. Lors de leur séjour dans la ville Y, les passagers du train A se livreront à diverses activités : certains magasineront des t-shirts, des porte-clefs et des tasses à café. D'autres passeront la journée au parc à manger de la

malbouffe, tandis que d'autres encore iront faire de la voile, du ski nautique, s'adonneront à la pêche ou à la natation. Ils auront tous énormément de plaisir.



(Supposons que, parmi les habitants de la ville X, personne ne sera dévalisé, violé, poignardé, heurté par une voiture, mordu par un chien ni ne se fera cracher dessus par un mendiant pendant son séjour dans

la ville Y. Supposons que personne ne sera terrassé par une intoxication alimentaire, une appendicite, une crise cardiaque, une rupture d'anévrisme cérébral ou une grave réaction allergique aux fruits de mer. Supposons que personne ne va mourir après s'être étouffé avec une arête de poisson. Supposons que personne ne se noiera, ni dans le lac, ni dans la baignoire, ni dans une mare de larmes.)

Le train B est tout aussi plein de voyageurs festifs partis pour la fin de semaine que l'est le train A. Les passagers du train B sont tout aussi contents d'être en chemin vers la ville X que les passagers du train A sont heureux de la quitter. (Supposons que cet apparent paradoxe est une manifestation de la notion voulant que l'herbe soit toujours plus verte chez le voisin. Supposons que l'absence d'herbe dans plusieurs quartiers de la ville X n'empêche pas cette notion d'être vraie.) Bien que la plupart de ceux qui se trouvent à bord du train B aiment véritablement vivre dans la ville Y, il leur arrive parfois d'avoir des fourmis dans les jambes. La ville Y est si tranquille, si sécuritaire, si ennuyeuse, si *paroissiale*. Certains de ses résidents se languissent de l'agitation de la grande ville, de la pulsation, de la vigueur, de la culture, du *caractère*. Lors de leur séjour dans la ville X, ils se sentent renaître.

D'autres résidents de la ville Y ne sont pas le moins du monde impressionnés par la ville X. Ces personnes sont profondément convaincues que, si elles s'aventuraient dans ses rues encombrées et nauséabondes, quelque féroce mal urbain fondrait immédiatement sur elles, auquel elles pourraient ou non avoir la chance d'échapper vivantes. Quelle proportion de ces personnes a raison ?

Les passagers du train B se sont vu offrir exactement le même dîner que les passagers du train A. Leur préposé est passé ramasser les déchets et a grondé plusieurs personnes qui avaient changé de siège

pendant qu'il ne regardait pas. Maintenant les passagers s'installent pour le reste du trajet. Ils se tortillent afin de trouver une position plus confortable, s'assoupissent ou sortent des journaux, des cahiers de mots croisés et d'épais romans de Stephen King et de Danielle Steel. Plusieurs regardent par la fenêtre d'un air distrait, cherchant vainement les premiers signes de civilisation. Rien encore : que des champs et des arbres, des vaches et des oiseaux, un ciel d'août sans nuages. Ils soupirent d'impatience et retournent à leurs plans pour la fin de semaine qui s'annonce.



Selon leurs préférences, ils profiteront de l'un ou l'autre des nombreux attraits que la ville X a à offrir. Quelques-uns magasineront dans des centres commerciaux vastes comme des aéroports jusqu'à ce qu'ils soient épuisés et sans le sou. Devant un si large éventail de marchandises, certains connaîtront une surstimulation. Leur cœur se mettra à battre trop vite, ils souffriront d'hyperventilation en remplissant leurs cartes de crédit jusqu'à la limite. D'autres, paralysés par l'indécision, repartiront les mains vides, maussades et larmoyants, en proie à une crise de consumérisme frustré.

Quelques-uns passeront la journée dans des musées et des galeries d'art à absorber de la culture telles des éponges. Le soir venu, ils souperont dans des restaurants chers avant d'aller au théâtre, à l'opéra, au ballet ou à un récital de poésie. Parmi ces personnes, combien n'aiment pas vraiment la poésie ? Combien préféreraient assister à un match de baseball, sortir dans une boîte de danseuses nues ou aller voir un film XXX ?

Les familles avec de jeunes enfants iront au zoo, au parc d'attractions, à un spectacle d'après-midi mettant en vedette des marionnettes de chats hautes de près de deux mètres et un homme costumé en éléphant qui joue du violon. Parmi ces enfants, combien mouilleront leur culotte ou vomiront en attendant en file pour se faire maquiller ?

Les passagers à bord des trains A et B appartiennent à l'ensemble du spectre démographique. Après tout, c'est là l'une des beautés du voyage. En transit, les gens se trouvent temporairement en suspension, libérés pour un moment de toutes les obligations et inhibitions que leur imposent normalement leur classe sociale, leur race, leur religion, leur sexe, et de tous les doutes qu'ils peuvent entretenir sur le reste de l'humanité. En transit, les gens se prennent souvent à raconter à de parfaits inconnus des secrets qu'ils n'ont jamais révélés à leur meilleur ami.

À bord du train A, par exemple, une femme âgée aux cheveux bleus est assise à côté d'une adolescente aux cheveux verts hérissés de piquants, qui porte trois anneaux au nez. Elles discutent de leur marque de teinture préférée et de la difficulté de trouver une coiffeuse digne de confiance. (Supposons que, si l'adolescente pourra un jour avoir envie de se teindre les cheveux en bleu, la vieille dame ne teindra jamais les siens en vert. Supposons aussi que la dame âgée ne se fera jamais percer le nez, la langue ou les mamelons.)

De l'autre côté de l'allée, une chrétienne *born again* avec une bible dans son sac à main assure un jeune homme à l'air malheureux affligé d'une acné grave et d'une mauvaise dentition que, pour peu qu'il s'en remette au Seigneur, tous ses problèmes se régleront. Combien d'années passeront avant que l'acné de ce jeune homme disparaisse, soudainement, miraculeusement, sans laisser la moindre cicatrice ? Combien d'années passeront avant qu'il gagne à la loto et utilise une partie de l'argent pour se faire redresser les dents, avant de donner le reste anonymement au Temple divin de la suprême vertu ? (Supposons que les voies du Seigneur sont impénétrables.)

De la même façon, à bord du train B, un homme aux cheveux gris vêtu d'un costume trois pièces écoute avidement une jolie femme plantureuse à la voix rauque lui décrire avec moult détails la réaction de celui qui est maintenant son ex-mari quand elle lui a tardivement révélé qu'elle avait commencé sa vie dans la peau d'un homme. (Supposons que, après des années de thérapie intensive, le mari s'en remettra. Supposons que l'homme aux cheveux gris et au costume, lui, ne s'en remettra pas. Supposons qu'il fera pour le reste de sa vie des rêves érotiques mettant en scène cette femme.)

De l'autre côté de l'allée, trois rangées plus loin, une femme au teint pâle vêtue d'une robe verte fait semblant de dormir pour éviter d'avoir à poursuivre la conversation avec la femme à la blouse mauve assise près d'elle. Appelons la femme à la robe verte femme A. Appelons la femme à la blouse mauve femme B. Depuis qu'elles sont montées à bord du train B à la gare de la ville Y, la femme B n'a pas cessé de parler. Elle est de dix ans l'aînée de la femme A, qui a aujourd'hui l'âge qu'avait la femme B à la naissance du plus jeune de ses enfants. La femme A a maintenant cinq ans de plus que la femme B lorsque celle-ci s'est mariée. Quel âge a la femme A ? Depuis combien de temps la femme B est-elle mariée ? Pourquoi la femme A est-elle si peu amicale ? (Supposons que l'aîné des enfants de la femme B a

aujourd'hui l'âge qu'avait la femme A quand elle a perdu sa virginité. Supposons que la femme A était très amoureuse du garçon qui l'a déflorée. Supposons qu'ils se sont mariés quatre ans plus tard. Supposons que le mari de la femme A ignore qu'elle est à bord du train B en route vers la ville X. Supposons qu'il croit qu'elle est partie faire des emplettes au centre commercial et qu'elle rentrera à temps pour préparer le souper. Supposons que, jusqu'à maintenant, la femme A a toujours fait ce qu'on attendait d'elle.)

Tandis que le train B s'approchait progressivement du pont, de la rivière et de la ville X, la femme B a décrit en détail à la femme A la moquette à poils longs qu'elle venait juste de faire installer dans son salon, les multiples usages intéressants qu'elle avait découverts à la crème de champignons et les couleurs qu'elle avait choisies pour sa chambre à coucher, qu'elle s'apprêtait à repeindre à l'automne.



Elle a épilogué sur la crise de la quarantaine qu'a traversée son mari deux ans plus tôt, au cours de laquelle il a eu une aventure avec sa secrétaire – appelons ladite secrétaire femme C –, tandis qu'elle-même, la femme B, a fait semblant de ne se rendre compte de rien jusqu'à ce que son mari ait retrouvé la raison, congédié la femme C, et aujourd'hui leur mariage est plus solide qu'il ne l'a jamais été et ils vont passer Noël dans les Bermudes.

Maintenant, la femme A voudrait avoir le courage de dire à la femme B de la boucler. Elle sent les détails de la vie de la femme B qui bouillonnent dans ses oreilles, emplissent son nez, sa bouche, sa gorge, ses poumons. Si elle écoute la femme B assez longtemps, elle craint de se mettre à hurler ou bien d'être emportée par le torrent et de se métamorphoser elle-même en femme B. Quelles sont les chances qu'elle ait raison ? (Supposons que la femme B représente tout ce que la femme A cherche à fuir. Supposons que la femme C a ses problèmes bien à elle.)

La femme A, celle en robe verte, c'est Karen, qui a jadis salué son amie Julie depuis l'appartement qu'elle occupait au sixième étage d'un immeuble de la rue Markham, dans la ville Y. (Supposons que des années ont passé depuis. Supposons que c'est Mélanie qui est tombée enceinte et qui a non seulement abandonné l'école, mais s'est évaporée dans la nature. Supposons que le secret que Mélanie a confié à Julie, qui l'a ensuite répété à Karen, était qu'elle était finalement allée jusqu'au bout avec son petit ami Joe.

Supposons que l'histoire s'est déroulée de façon prévisible : Mélanie enceinte, Joe disparu, les parents de Mélanie horrifiés mais anti-avortement, Mélanie envoyée dans une maison pour mères célibataires, qui a l'intention de donner le bébé en adoption mais change d'idée à la dernière minute, les parents de Mélanie qui la renient, Karen et Julie qui n'entendent plus jamais parler de Mélanie et de son bébé.

Supposons que Julie a fini le secondaire avec de bonnes notes, qu'elle est allée à l'université, a déménagé loin de la ville Y et est devenue vétérinaire. Supposons que Julie a toujours aimé les animaux.)

Maintenant, à bord du train B en direction de la ville X, Karen fait semblant de dormir jusqu'à ce que sa volubile compagne de siège s'assoupisse et se mette à ronfler légèrement, bouche entrouverte. Karen ouvre les yeux et regarde par la fenêtre. Le ciel commence à se couvrir. Ils sont encore au milieu de nulle part. Si nulle part a un milieu, a-t-il aussi un début et une fin ? Quelle formule doit-on utiliser pour mesurer les dimensions de nulle part ? Quelles autres propriétés de nulle part peuvent être précisément établies ? S'agit-il d'un végétal, d'un animal ou d'un minéral, d'un solide, d'un liquide ou d'un gaz ? (Supposons que nulle part présente sans doute une ressemblance avec l'eau : un liquide susceptible de changer de forme, qui peut aussi se déguiser en solide ou en gaz. Supposons que, quelle que soit la forme sous laquelle on le rencontre, nulle part, comme l'eau, peut être fatal.

Supposons que c'est le penchant de Karen pour cette question et de semblables interrogations métaphysiques qui est la cause, du moins en partie, de l'insatisfaction croissante que lui inspire sa vie tranquille et normale dans la ville Y et, subséquemment, de l'achat d'un aller simple en train pour la ville X. Supposons que le fait qu'elle se soit récemment rendu compte que son mari est un homme stupide, ennuyeux et insensible, aussi égoïste au lit que partout ailleurs, a également joué un rôle dans sa défection.)

Parfaitement immobile, Karen laisse le train B l'emmener en avant. Elle laisse toute possibilité, toute promesse, toute liberté et l'avenir déferler doucement sur elle. Depuis l'époque de l'école secondaire où elle habitait avec ses parents dans la rue Markham dans la ville Y, Karen attend que sa vraie vie commence. Maintenant elle imagine que dans la ville X elle découvrira une existence toute neuve et qu'elle la

vivra, heureuse pour toujours. Elle croit qu'elle ne connaîtra plus jamais l'ennui, la confusion ou la solitude. Elle croit qu'elle va enfin se trouver dans la ville X.



(Supposons qu'une fois que le train B aura traversé le pont, Karen s'imaginera que celui-ci et tous les autres ponts semblables s'enflamment derrière elle dans une explosion jubilatoire. Supposons que Karen ne regardera jamais en arrière.)

En fait, c'est le train A qui atteint le pont le premier. Sur la rive droite de la rivière se tiennent quatre petits garçons avec des cannes à pêche. Compte tenu de la chaleur, de la saison et de l'heure qu'il est, combien de poissons risquent-ils de prendre ? (Supposons qu'aucun de ces gamins n'a entendu parler des trois jeunes femmes qui se sont noyées dans la rivière deux ans plus tôt au printemps. Supposons que, pour ces petits garçons, il n'y a rien sous la surface de l'eau que de nombreux poissons fuyants, alléchants, et quantité de vieux pneus de tracteur dont s'est illégalement débarrassé le propriétaire d'une ferme voisine. Supposons que, lorsque les lignes des enfants accrochent quelque chose, c'est l'un de ces pneus, une roche ou une branche, et non un corps mort depuis longtemps qui attend encore qu'on le remonte des profondeurs.)

Plusieurs passagers du train A admirent la rivière, les petits garçons, le tableau pittoresque et nostalgique que forment, sur la rive, les enfants saluant le train du geste. Les passagers sourient et sont gagnés par des pensées béatifiques et aquatiques. Ils s'imaginent flottant sur le dos, paupières closes, pendant des heures, songent à des vagues tièdes léchant des plages sablonneuses, à de tranquilles lacs bleus transparents comme des fenêtres, à des aquariums pleins de gracieux poissons tropicaux multicolores. Ils songent à des sources qui glougloutent, à une soif brûlante étanchée, à des sirènes, à des voiliers, à la mer.

Il n'y a que la chrétienne *born again* avec une bible dans son sac à main qui songe aux noyades. Elle se signe et pense aux quatre fleuves du paradis, aux quatre fleuves de l'enfer, au sacrement purificateur du baptême et à ceux qui, dans l'ancien temps, étaient accusés de sorcellerie et qu'on déclarait coupables s'ils flottaient mais qui, s'ils coulaient, étaient jugés innocents et sauvés. Elle imagine les âmes des innocents volant jusque dans les bras ouverts du Seigneur. (Supposons que cette femme sera un jour l'une d'entre eux. Supposons que ce jour même elle sent ses ailes qui commencent à pousser.)

Une fois le pont traversé, le train A croise le train B, qui s'est brièvement arrêté pour permettre au train A de passer en toute sécurité. Le train B s'engage ensuite à son tour sur le pont. Les garçons sur la berge de la rivière sont toujours en train de pêcher. De nouveau, ils lèvent les yeux et saluent le train. Quelles sont les chances qu'un des passagers du train B ait exactement les mêmes pensées aquatiques en franchissant le pont que les passagers du train A quelques minutes plus tôt ? (Supposons que l'observation voulant que l'on ne se baigne jamais deux fois dans la même rivière soit vraie.) Quel pourcentage des passagers du train B se mettront à songer à des requins, à des égouts, à des raz-de-marée, à de l'hydrocéphalie, à de l'eau dans le genou, à toute l'eau qui a coulé sous les ponts ?

La femme B, la compagne de siège loquace de Karen, la femme A, s'est réveillée quand le train s'est arrêté et remis en marche. Dès qu'elle a ouvert les yeux, elle a recommencé à pérorer. Pourquoi n'est-il pas étonnant que la femme B n'ignore rien des trois jeunes femmes qui se sont noyées ? Karen ne veut pas penser à elles. Karen veut penser que, lorsqu'on flotte sur une eau calme, juste à la bonne température, on cesse de sentir son propre corps. La femme B continue de jacasser, apparemment en colère contre les trois jeunes victimes qui se sont montrées si imprudentes, si idiotes, si égoïstes en allant se noyer de la sorte. D'abord, qu'est-ce qu'elles fabriquaient dans ce petit bateau alors que la rivière était manifestement dangereuse, avec la crue du printemps, les grosses averses de la semaine précédente, les pancartes d'avertissement plantées un peu partout ? Pourquoi ne portaient-elles pas à tout le moins des gilets de sauvetage ? Elle veut savoir : où avaient-elles la tête, pour l'amour de Dieu ?

(Supposons qu'elles ne songeaient pas à la mort. Supposons qu'elles songeaient aux poissons, au soleil, au sexe, au magasinage, à l'école, à la caisse de bière au fond de la chaloupe. Supposons qu'elles ne

voyaient pas dans l'eau un symbole à la fois de fertilité et d'oubli, la source de toute vie et sa fin, et que la rivière ne leur apparaissait pas comme le point de transition d'une vie vers une autre. Supposons qu'elles pensaient, comme Karen, qu'elles avaient encore toute la vie devant elles.)

Une petite chaloupe à la renverse flotte au milieu d'une rivière large et profonde qu'enjambe un pont ferroviaire en béton. (Supposons que quelqu'un a grossièrement tracé à la peinture en aérosol une femme nue sur le côté du pont. Supposons que ce dessin n'est visible que de la rivière, pas du train traversant le pont.) *Quelle est la hauteur du pont ?*

La chaloupe est en bois, blanche. (Supposons que des deux côtés de l'arc les mots JÉSUS SAUVEUR sont écrits en lettres détachées.) *Quelle est la taille du bateau ?*

Sur la rive gauche de la rivière, le corps A est prisonnier des racines d'un arbre à 10,29 mètres de la chaloupe. (Supposons que cet arbre au milieu de nulle part est un saule pleureur. Supposons que le corps A sera découvert le premier, tressautant, sur le ventre, dans les roseaux.) *Quel est l'âge de l'arbre ?*

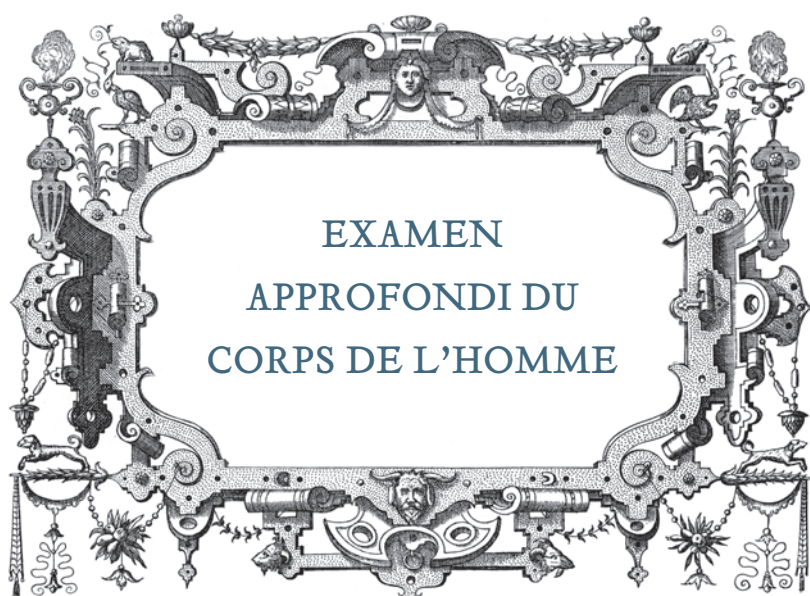
Le corps B gît au fond de la rivière. L'angle de dépression de la chaloupe jusqu'à ce corps est de 53 degrés. (Supposons que la rivière aura tôt fait de recracher le corps B, qui sera alors emporté dans un grand sac noir.) *Combien d'hommes seront nécessaires pour soulever le sac ?*

Le corps C a disparu. (Supposons qu'au moment où on le retrouvera, ses cheveux seront devenus des algues, l'orbite de ses yeux se sera rempli de coquillages et des nageoires d'un vert argenté auront poussé à ses pieds. Supposons qu'au moment où on le retrouvera, il n'y aura plus personne pour l'identifier.) *Combien de kilomètres le corps C aura-t-il parcourus vers l'aval ?*

La surface de la rivière scintille au soleil. (Supposons qu'elle n'est troublée que par des poissons qui sautent, des canards qui plongent, le doux frémissement du vent.)

Quelle est la profondeur de la rivière ?





EXAMEN
APPROFONDI DU
CORPS DE L'HOMME



I.

Il a ses attraits évidents, le corps de l'homme.

Commençons par le cou. Le cou le plus désirable est suffisamment mince pour ne pas appeler irrésistiblement le mot *taureau*. Il devrait aussi être assez long pour éviter de donner l'impression que la tête est attachée directement au corps. Les hommes sans cou sont le plus souvent vêtus d'un uniforme de football ou de hockey. On a du mal à les imaginer habillés normalement, avec col et cravate.

Dans un bon cou, la pomme d'Adam est évidente mais pas pointue. Elle n'attire pas l'attention en saillant trop ou en tressautant à l'excès. Elle ne devrait pas porter de cicatrices trahissant de fréquents accidents de rasage. Les grosses veines sur les côtés du cou sont visibles mais ne devraient pas être gonflées, sauf dans des conditions de stress extrême. Il est des moments où vous pouvez voir le sang pulser dans ces veines.

Cela devrait éveiller chez vous de la tendresse, non un haut-le-cœur, de la répulsion ou une envie de meurtre. Souvenez-vous que l'une de ces veines est la jugulaire.

Sous le cou se trouvent les épaules, essentielles pour soulever des objets lourds tels que des pianos, des réfrigérateurs et le poids du monde. Le haut du corps d'un homme est trois fois plus fort que celui d'une femme. Ces épaules larges et raisonnables sont le lieu tout désigné pour déposer votre tête quand vous dormez, pleurez ou vous adonnez à une danse lente. Il n'y a rien comme une bonne paire d'épaules pour vous faire sentir délicate, choyée et en sécurité.

Le torse aussi sied bien aux larmes. Plusieurs torses mâles sont dotés d'une petite dépression au milieu ; si vous pleurez assez longtemps, vos larmes y formeront une mare salée. Le torse devrait posséder des pectoraux bien découplés, suffisamment définis et musclés pour qu'on ne puisse les confondre avec des seins. Certains hommes arrivent à faire bouger leurs muscles pectoraux individuellement, les faisant bondir comme des chiots. Cela est déconcertant, comme les poitrines masculines qui sont plus galbées que la vôtre.

Bien qu'on ne leur connaisse pas d'utilité, les mamelons masculins sont attirants à leur manière. Une poitrine sans mamelons serait comme un visage sans yeux.

Les poils sur la poitrine sont affaire de goût. Règle générale, le meilleur choix est une poitrine qui se situe entre les deux extrêmes. Un torse complètement glabre, trop glissant, peut émettre des bruits de succion embarrassants quand vous y appuyez votre propre poitrine humide de sueur. Par ailleurs, une épaisse moquette de fourrure noire n'est pas agréable en été. Les hommes dont les poils jaillissent hors du col de leur chemise risquent d'être démesurément entichés de médaillons en or, de polyester et de bagues à passer au petit doigt.

Dans la poitrine est bien sûr niché le cœur. Ne présumez pas que le cœur de l'homme est essentiellement semblable à celui de la femme. Il existe plusieurs théories quant au meilleur chemin pour atteindre le cœur d'un homme. N'hésitez pas à essayer n'importe lequel d'entre eux mais soyez prévenue : en vérité, ce voyage reste aussi mystérieux que ce que vous trouverez à son terme. Certains hommes ont une pierre à la place du cœur. D'autres, un trou.

Des deux cent six os que compte le corps de l'homme, vingt-quatre sont des côtes, douze de chaque côté. Vous ne devriez pas pouvoir vérifier cela de l'extérieur. Une personne sur vingt possède une côte supplémentaire et cette personne est le plus souvent un homme. Prenez garde d'accorder une trop grande signification symbolique à cette particularité.

Le ventre est préférable sans poils et, bien qu'il ne doive pas nécessairement ressembler à une planche à laver, il ne devrait pas non plus pendouiller au-dessus de la ceinture. En appuyant la tête sur l'estomac, vous entendrez peut-être des gargouillis et des borborygmes, comme la marée qui envahit une caverne sous-marine. Ce pourrait être dû au fait que le corps de l'homme contient plus d'eau que celui de la femme. Ou bien l'homme a un ulcère, ces messieurs y étant plus souvent sujets que les femmes.

Sous l'estomac se situe le nombril, qui devrait être en tout temps bien net et propre. Vous devriez pouvoir y enfoncer le doigt ou la langue sans frémir ni avoir la nausée.

Les hanches devraient être solides, mais pas proéminentes au point de laisser des bleus. Ses os peuvent soutenir une pression de 1 674 kilos par centimètre carré, mais les vôtres en sont peut-être incapables. Le pelvis de l'homme est plus étroit que celui de la femme, et sa forme rappelle davantage le dessin d'un cœur. Les pathologistes estiment

que la forme du pelvis est le meilleur indicateur du sexe d'un squelette non identifié.

Et puis il y a les organes génitaux. C'est la zone où se concentre habituellement la plus grande partie de l'émoi.

La longueur moyenne d'un pénis en érection est de 15 centimètres. Nul homme n'aime à se voir comme moyen. Mieux vaut ne pas mentionner que le pénis de l'éléphant d'Afrique pèse 27,2 kilos et mesure 1,8 mètre lorsqu'il est en érection.

De toute façon, on dit que ce n'est pas la taille qui compte. Émerveillez-vous plutôt de la peau du pénis, apparemment dépourvue de pores, et aussi de sa couleur, plus foncée que le reste de la chair de l'homme, parfois légèrement teintée de violet. Réjouissez-vous de l'enthousiasme avec lequel le pénis se libère de sa cage de vêtements, comme s'il n'allait jamais se lasser de vous.

Un pénis qui courbe un peu à droite ou à gauche est attendrissant. Un pénis qui a l'air de hocher la tête et de vous faire un clin d'œil tout en laissant poliment échapper une seule goutte de sperme est ravissant. Nombreux sont les hommes qui ont un petit surnom pour leur pénis. Il est préférable de tolérer ce caprice avec magnanimité. N'allez pas répéter le petit surnom à vos amies.

Blotti derrière le pénis se trouve le scrotum. Brun, fripé et hérissé de poils hirsutes, c'est la poche sensible où nichent les testicules. Ne soyez pas alarmée par le fait que les testicules flottent à l'intérieur du scrotum tels des œufs durs. C'est dans les testicules que sont produits les spermatozoïdes. Rappelez-vous que, si la totalité des quatre cents ovules de la femme se trouvent dans ses ovaires à sa naissance, un homme sain produira quelque quatre cents milliards de spermatozoïdes au cours de sa vie adulte. Il est difficile de ne pas être saisi d'admiration devant une telle industrie.

II.

Le torse mâle est certes affriolant (dans la mesure où il évoque un coffre aux trésors plein de mystérieux organes, de conduits enchevêtrés et de puissante tuyauterie), mais les appendices qui en émergent ne sont pas moins inestimables. Ils confèrent au corps masculin une plus large portée.

Vous constaterez peut-être que ce sont les bras dont vous vous languissez le plus souvent. Les bras avec leurs biceps durs et glabres, qui lancent une balle, lèvent une tasse, soulèvent le combiné du téléphone, secouent un drap pour en chasser les plis. Les bras, avec leurs fermes triceps bandés, qui se tendent vers vous, vous enveloppent, vous serrent fort. Portez une attention particulière aux poignets : veinés de bleu, constitués d'os menus, posés sur la table, vulnérables, sensibles et ouverts à l'interprétation.

Que les doigts des mains soient longs, courts, minces ou dodus, ils devraient être délicats mais forts. Idéalement, un homme devrait posséder tous ses doigts. Toutefois, un homme à qui manquent un ou deux doigts aura au moins une histoire intéressante à raconter. Méfiez-vous des mains couvertes de cicatrices ou trop souvent trop vite serrées en poings. Les hommes ont habituellement les mains chaudes. C'est parce que l'afflux de sang dans les mains d'un homme est supérieur à celui dans les mains d'une femme. Méfiez-vous d'un homme dont les mains sont toujours froides. Il se peut que son flux sanguin soit pauvre et paresseux. Les hommes aux mains comme des crochets à viande ne devraient pas être dentistes, neurochirurgiens ni magiciens.

À l'autre bout du torse se trouvent les jambes, qui devraient se séparer du corps de façon droite et symétrique. Un homme aux jambes très arquées ne semble à son aise que sur le dos d'un cheval.



Des six cent cinquante-six muscles que compte le corps masculin, ceux de la cuisse vous paraîtront peut-être les plus séduisants. Une cuisse d'homme en mouvement est un joyeux spectacle à contempler. Autour du fémur, qui est l'os le plus long du corps, s'enroulent le *sartorius*, le *rectus femoris* et le *vastus*, ces deux derniers à la fois internes et externes. Ces muscles sont comme des fleurs : nul n'est besoin de connaître leur nom latin pour les apprécier. L'action de ces grands muscles peut suffire à compenser nombre d'autres lacunes.

Sous les cuisses sont situés les genoux qui, rarement attrayants, produisent souvent d'étranges craquements et crépitements. Les hommes athlétiques d'un certain âge sont sujets à des problèmes dans cette région. Cela peut mener à maintes conversations assommantes où il est question de cartilage, d'onguent et de célèbres joueurs de hockey dont la carrière a été brutalement écourtée par des blessures aux genoux récurrentes. La rotule de certains hommes a une propension à sortir de son logement. Ceux-ci s'attendent à ce que vous soyez capable de l'y replacer sans vous évanouir.

L'os du genou est connecté au tibia, autrefois connu sous le nom de *canna major*. Les tibias d'un homme adulte ne devraient pas être couverts d'égratignures et d'ecchymoses. À moins, bien sûr, que ces blessures ne soient dues à une séance d'escalade, de rafting, ou qu'il les ait subies alors qu'il était à genoux à vos pieds, implorant pitié, pardon, une deuxième chance.

Les chevilles devraient être ossues et fortes. Les hommes dotés de chevilles faibles tendent à invoquer cette infirmité mineure pour éviter toutes sortes d'activités physiques comme patiner, se balader au clair de lune, sortir les poubelles ou passer la tondeuse.

Attachés aux chevilles à un angle de 90 degrés se trouvent les pieds. Ou bien vous aimez les pieds ou bien vous ne les aimez pas. Après des années de sévices et de soins déficients, les pieds de certains hommes sont

hideusement constellés d'oignons, de cals et de cors. Le pied comporte vingt-six petits os et, chez certains hommes, quelques-uns d'entre eux sont bicornus et difformes. Il se peut que les ongles de leurs orteils soient jaunes et noueux, trop épais pour être taillés avec les instruments habituels. Certains hommes sont facilement impressionnables et n'ont pas taillé correctement leurs ongles d'orteils depuis vingt ans. Souvent, leur gros orteil est poilu, leur deuxième orteil est plus long que le gros, et leur petit orteil est un moignon informe qui ressemble à une limace morte. Les hommes qui ont des pieds disgracieux ne devraient pas s'attendre à ce que vous les caressiez, les embrassiez ou les léchiez. Les hommes qui ont des pieds disgracieux devraient dépenser de fortes sommes en chaussettes et en souliers qu'ils ne devraient ensuite ôter que sous le couvert de l'obscurité.

III.

Le devant étant le lieu de tant d'effervescence, le corps des hommes est souvent plus reposant quand on le considère de derrière.

C'est de cette perspective que la nuque apparaît sous son meilleur jour. Comme le poignet, elle dégage une impression de vulnérabilité et de sensibilité. Là réside son pouvoir. On l'observe le mieux par accident, quand l'homme ignore que vous le regardez. La vue soudaine d'une nuque d'homme duveteuse penchée sur un livre dans le cercle jaune de la lumière d'une lampe provoquera un spasme d'amour dans votre gorge sentimentale, votre cœur étonné.

Le dos lui-même devrait être aussi glabre que possible. Les hommes au dos poilu sont souvent gênés par cette toison inappropriée. Ils tendent à se confondre en excuses quand ils ôtent leur chemise.

Un dos sans poils offre une belle occasion d'admirer et d'explorer une étendue de peau ininterrompue. Un centimètre carré de peau contient 2,9 millions de cellules, 96 glandes sudoripares, 14 glandes sébacées, 10 poils, 0,89 mètre de vaisseaux sanguins et 1,5 million de mites microscopiques. Plus grand organe du corps humain, la peau d'un homme moyen occupe une surface de 1,86 mètre carré et pèse quelque 4,5 kilos. Pour vérifier cette information, il faudrait retirer complètement la peau et la mesurer comme il se doit. Cela n'est pas conseillé aux amateurs dans la mesure où l'opération est salissante, et que les chances de réussir à remettre ensuite toute la peau en place sont minces. Mieux vaut accepter de faire acte de foi, comme vous avez fait acte de foi pendant des années en acceptant de croire que les hommes étaient plus forts, plus courageux, moins émotifs, plus rationnels, meilleurs en maths, et naturellement doués avec les machines.



La peau elle-même devrait être lisse et relativement dépourvue d'imperfections. Rappelez-vous que la couenne des hommes est plus dure que celle des femmes, comme leur sang est plus épais que celui de ces dames. Cela explique un certain nombre de choses.

L'échine court au milieu du dos, les plus grosses de ses vingt-six vertèbres semblables à des jointures, les plus menues à des petits pois. De chaque côté de la colonne se déploie le grand dorsal, le plus grand muscle du corps humain. C'est ici que vous avez le plus de chances d'être témoin du légendaire effet papillon. À la base de l'échine se trouvent souvent deux grandes fossettes qui invitent toujours au sourire ou à un baiser d'amitié.

Tous les hommes aiment qu'on leur frotte le dos. Ce n'est pas une activité désagréable pour l'une ou l'autre des parties concernées, mais rappelez-vous que, pour peu que vous vous y livriez une fois, il s'attendra à ce que vous le fassiez tout le temps. Avant d'offrir ce service sur une base régulière, assurez-vous qu'il est prêt à vous rendre la pareille au moins une fois par semaine.

Le dos devrait mincir doucement à la taille. Les hommes dépourvus de taille peuvent tout de même faire de bons compagnons, mais il est plus difficile de passer votre bras autour d'eux quand vous marchez dans la rue. Même les hommes à taille fine ont souvent des bourrelets de chair qu'on appelle affectueusement *poignées d'amour*. Celles-ci ne sont pas toujours disgracieuses et peuvent même s'avérer utiles dans les situations exigeant une prise plus ferme. Les hommes dotés d'une très petite taille et de très larges épaules ont la fâcheuse tendance à faire le paon.

Appelez-le comme vous voulez, le fessier de l'homme est le centre d'attention principal de la face postérieure. C'est peut-être la seule chose qui rende supportable l'écoute de sports professionnels à la télé.

Le grand fessier est le muscle le plus fort du corps humain et, à ce titre, mérite notre respect. Le fessier devrait toujours être complètement exempt de boutons comme de poils. Il ne devrait pas être trop flasque, trop rebondi, ni trop plat. Les hommes sans fesses ont du mal à garder leur pantalon bien en place. Quelle que soit la taille des fesses, la raie ne devrait jamais être exposée au-dessus du pantalon. Ce spectacle rebutant peut fréquemment être observé chez les plombiers qui, dans votre cuisine, s'accroupissent pour examiner les tuyaux sous l'évier, et chez les pères de famille, dans le stationnement du centre commercial, qui se penchent pour déposer les sacs d'épicerie dans le coffre de la voiture.

En vérité, plusieurs hommes ont plus fière allure quand ils sont habillés. Cela n'est pas un trait propre à la gent masculine. C'est aussi vrai des femmes, à cette différence près : alors que les femmes en sont habituellement conscientes, les hommes l'ignorent le plus souvent.

IV.

L'apogée du corps masculin, telle l'étoile à la cime de l'arbre de Noël ou la croix au sommet du clocher, c'est bien sûr la tête. Certains hommes ont une tête qui ne va pas avec le reste de leur corps. Il y a des hommes petits et minces qui ont une grosse tête charnue. Il y a des hommes corpulents et musclés qui ont une petite tête branlante. Certains hommes dotés d'un corps merveilleux ont une tête laide, et vice versa. Les problèmes qu'entraîne ce genre de discordance sont majoritairement esthétiques.

La base fondamentale de la tête est le crâne, qui se compose de vingt-deux os, grands et petits. Ceux-ci devraient être soudés proprement, sans trop de bosses ou de crevasses. Cette considération revêt une importance particulière pour les hommes chauves ou ceux qui risquent de céder à une envie irrésistible de se raser la tête.

Sur la tête logent plusieurs éléments intéressants mais potentiellement problématiques, parmi lesquels les yeux ne sont pas les moindres. Ceux-ci devraient être brillants et chaleureux, débordants de promesses et de virilité. Certains hommes ont des yeux qui lancent des étincelles. Calmez-vous en vous rappelant qu'après la mort, tous les yeux changent de couleur, et prennent le plus souvent une teinte brun verdâtre éteinte.

Des oreilles de certains hommes émergent des touffes de poils noirs ébouriffés. Vous pouvez supposer que c'est pour cette raison qu'il ne semble jamais entendre la moitié de ce que vous dites : il a les oreilles bouchées par des poils. Mais la vérité, c'est que les hommes n'ont pas l'ouïe aussi fine que les femmes. C'est pourquoi il n'entend jamais le téléphone sonner, le chien japper, ou le bébé pleurer au milieu de la nuit.

Le nez ne devrait pas être volumineux au point de vous donner envie de recommander un bon chirurgien plastique dès le premier rendez-vous. Il ne devrait pas être rouge et bulbeux, couvert de points noirs ou grossièrement déformé après avoir été cassé à dix-sept reprises. Un nez possédant quelques-unes ou l'ensemble de ces caractéristiques est une parodie de nez, et ne peut être pris au sérieux. Le nez devrait fonctionner correctement, sans nécessiter l'emploi de vaporisateur nasal toutes les heures ou l'incessante manipulation de mouchoirs. Il devrait aussi fonctionner silencieusement, sans attirer indûment l'attention sur lui. Il est contrariant de s'asseoir dans la même pièce qu'un homme à la respiration sonore. Les hommes qui ronflent bruyamment devraient quant à eux être informés sans délai qu'il existe des opérations permettant de corriger ce problème.

Sous le nez repose la bouche, site majeur d'activité et d'intérêt. La production de salive dans la bouche devrait être en tout temps soumise à un strict contrôle. Les hommes qui bavent et salivent ne peuvent être sortis en public. Les lèvres devraient être douces et humides, non pas continuellement gercées, en train de perdre de petits lambeaux de chair morte. Les dents n'ont pas à être parfaites et d'un blanc de perle, mais elles devraient toutes être là, du moins à l'avant. La langue devrait être agile et pas trop grosse. Elle ne devrait pas avoir l'air de frétiller de son propre chef. Vous ne devriez jamais regarder le dessous d'une langue masculine car il est, comme celui de la langue féminine, répugnant. Les muscles de la langue sont supportés par l'os hyoïde, lequel a la forme d'un fer à cheval et est le seul os du corps humain à ne toucher aucun autre os. Lors d'une mort due à un étranglement, l'hyoïde est habituellement fracturé ou broyé ; ainsi, son état constitue souvent un indice précieux dans les enquêtes sur des meurtres.

Ce qui fait qu'une tête d'homme est harmonieuse tandis qu'une autre ne l'est pas reste à élucider. Il y a là plus que la qualité et la

disposition des divers traits. Pourquoi un homme qui vous sourit à l'autre bout d'une pièce vous fait-il flageoler tandis qu'un autre homme tout à fait présentable, à côté de lui, n'allume chez vous aucune flammèche ? C'est l'un des grands mystères irrésolus de l'existence, comme Stonehenge, le triangle des Bermudes et la disparition d'Amelia Earhart.

C'est aussi vrai du cerveau masculin qui, comme le cœur masculin, est tour à tour intrigant, alarmant, exaspérant et parfaitement insaisissable. Après avoir mené à bien un examen complet des caractéristiques plus superficielles du corps de l'homme, vous vous trouverez à un certain moment forcée d'aborder le cerveau. Vous ne pouvez retarder ce moment éternellement.

Le cerveau de l'homme, comme celui de la femme, ne paie pas de mine. Masse luisante et emberlificotée formée d'une substance gris pâle traversée d'artères rouges et de veines bleues, le cerveau devrait avoir vu sa taille tripler depuis la naissance jusqu'à l'âge adulte. Gros comme deux poings serrés collés l'un sur l'autre, le cerveau mâle moyen pèse 1,36 kilo. Le cerveau le plus lourd jamais répertorié pesait 2,3 kilos et appartenait à un homme de trente ans. Le cerveau le plus léger pesait 1,18 kilo et appartenait à une femme de trente et un ans. Si un homme s'avisait de vouloir tirer de ces renseignements des conclusions indues, rappelez-lui qu'il n'y a pas de lien entre la taille du cerveau et l'intelligence. Soulignez que, si le cerveau de l'homme est 10 % plus lourd, celui de la femme contient 11 % plus de cellules nerveuses. Lors du phénomène de la pensée, l'afflux de sang au cerveau masculin est plus faible que l'afflux de sang au cerveau féminin. Certains hommes ne pensent pas avec leur cerveau de toute façon.

On a déjà représenté la capacité du cerveau humain par le nombre 1 suivi de 6,5 millions de zéros – un nombre si long qu'il ferait plus

de treize fois l'aller-retour de la Terre à la Lune. Comme il est dépourvu de terminaisons nerveuses, le cerveau peut être brûlé, gelé, frappé ou découpé sans que son propriétaire ressente quoi que ce soit. Chaque jour, de 30 000 à 50 000 neurones meurent et ne sont pas remplacés. Ils sont plutôt mangés et digérés par les autres cellules. Avec l'âge, le cerveau de l'homme se détériore de deux à trois fois plus vite que celui de la femme. Bien que ce phénomène n'ait été documenté que récemment, il n'est guère surprenant.

Malheureusement, il n'existe aucun moyen de connaître le cerveau d'un homme en observant son corps. Quand vous examinez le corps des hommes plus profondément, il importe de vous rappeler que ce qui s'offre à la vue est sans lien aucun avec ce que recèle l'intérieur.

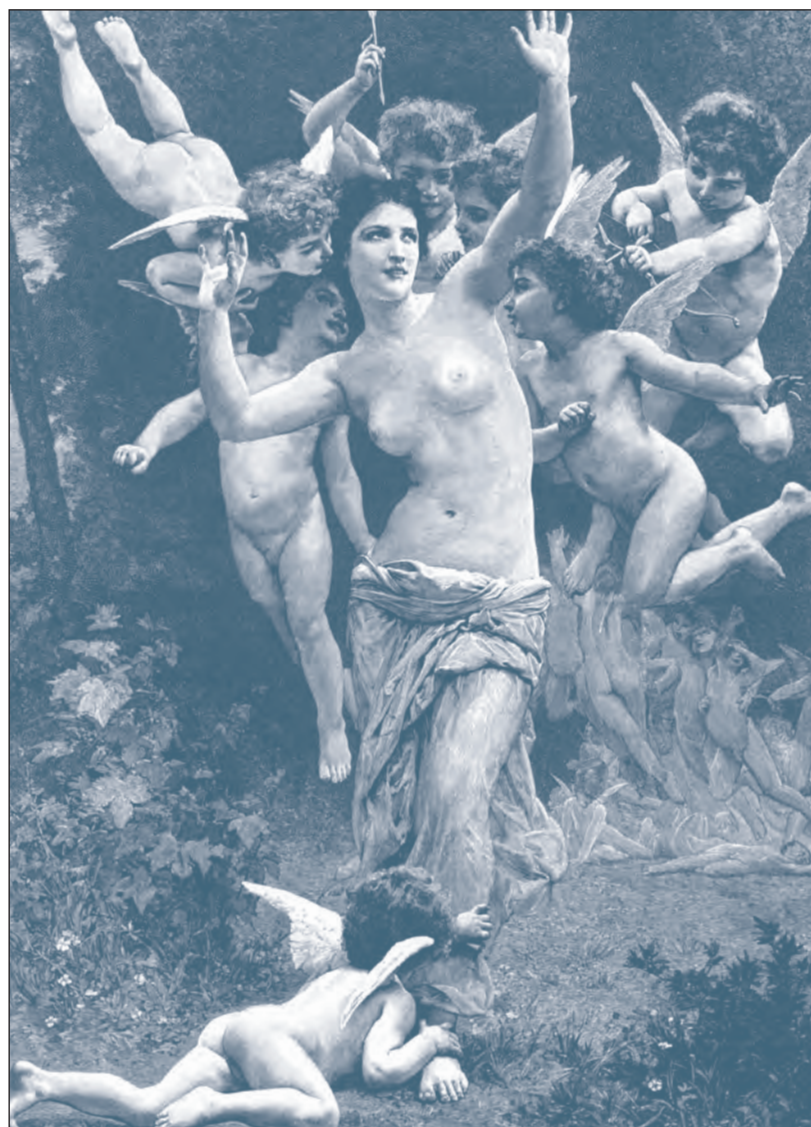
Le cerveau continue d'émettre des signaux jusqu'à trente-sept heures après la mort. Qu'elles soient ou non posthumes, les ondes cérébrales sont comme le vent : on ne peut pas les voir, seuls leurs effets sont visibles. Imaginez-vous une brise tiède soufflant dans un champ parfumé de fleurs sauvages, caressant légèrement les cheveux sur votre nuque. Puis imaginez-vous une tornade qui soulève le contenu de votre cœur, le déchire en lambeaux et jette les morceaux dans toutes les directions.

Les ondes cérébrales constituent une forme d'électricité. Imaginez une pièce confortable au crépuscule, des flaques de lumière jaune au pied des lampes, une musique douce flottant dans l'air. Puis imaginez-vous glissant un doigt dans la prise électrique.





REMERCIEZ LE CIEL
(CONTE DE FÉES)



Il était une fois une jeune femme qui s'appelait Grace. Elle était très belle. Elle possédait tous les attributs que l'on jugeait désirables chez les femmes de son époque. Elle avait une taille fine et des hanches qui, sans être lourdes, étaient bien définies. Elle avait une poitrine généreuse mais pas molle et un ventre plat doté d'un nombril ravissant. Ses épaules étaient gracieuses et son cou, plein d'élégance. Elle avait le teint clair et radieux, de grands yeux noirs ourlés de longs cils noirs, des lèvres pleines et rouges, et des dents blanches et droites. Ses cheveux auburn étaient naturellement abondants et brillants. Elle avait aussi un postérieur ferme, de longues jambes et de petits petons délicats.

Toute sa vie, Grace s'était fait dire qu'elle avait de la chance. Elle se l'était fait dire par ses parents, qui étaient évidemment fiers, et par ses amies, qui étaient secrètement envieuses. Elle se l'était même fait dire, à l'occasion, par de parfaits inconnus dans l'autobus. Grace savait qu'ils avaient raison. Il lui arrivait de se tenir, nue, devant son miroir de plain-pied et de s'examiner en détail. Elle pouvait rester là pendant une heure ou davantage, à remercier le ciel. Ce n'était pas tant par vanité que par besoin de se rassurer sur ses nombreux atouts.

Il n'était guère étonnant que les jeunes hommes s'agglutinaient autour d'elle telles des mouches aux pattes collantes. Pendant quelque temps, cela eut l'heur de plaire à Grace. C'était une jeune femme romantique qui tombait facilement et souvent amoureuse, et cessait de l'être avec la même aisance. Elle était certaine qu'un jour son prince charmant viendrait mais, en attendant, aucune de ces relations ne durait très longtemps. Grace était tout aussi difficile qu'elle était belle. Si ses nombreux prétendants semblaient pleins de promesses dans l'émoi du premier engouement, ils se montraient bientôt tels qu'ils étaient. Grace avait tôt fait de découvrir que l'objet de son affection n'était pas, au bout du compte, l'homme de ses rêves. Bientôt, force lui était d'admettre qu'il était trop soupe au lait, trop irresponsable, trop insensible, trop égotiste, trop autoritaire, ou simplement idiot.

Il y eut un jeune homme qui, lorsqu'elle finit par lui avouer qu'elle ne l'aimait pas, se jeta à ses petits petons délicats, s'accrocha à ses jolies chevilles et jura qu'il l'aimait tant qu'il allait se noyer dans l'eau de sa baignoire si elle le laissait. Mais c'était l'un de ceux qui se plaisaient à dire qu'on ne pouvait s'attendre à ce qu'une jolie femme ait de la cervelle. Ainsi Grace se débarrassa-t-elle de lui aussi, ajoutant du coup un autre cœur brisé à ceux qu'elle accumulait dans son sillage.

Alors que Grace commençait à désespérer de faire la connaissance de l'homme de sa vie, Cupidon la trouva enfin. Après toutes ces mésaventures sentimentales, Grace avait développé, avec raison, une certaine crainte face à tout ce qui se rapportait à l'amour. Elle était maintenant plus prudente, moins prompte à se laisser emporter, un peu désabusée peut-être, et pas tout à fait prête à offrir son cœur cette fois-ci. Elle avait fini par se rendre compte que, jusque-là, la majorité de ses prétendants ne s'intéressaient pas tant à son cœur qu'à la poitrine magnifique, mais pas molle, qui l'abritait.



Mais ce jeune homme n'était pas comme les autres. Répondant au nom de William, il était doux, délicat, d'un tempérament égal, et intelligent. Bien qu'il fût manifestement sensible à sa beauté, il n'était

pas obsédé par elle, et de toute évidence il aimait Grace autant pour son esprit que pour quoi que ce soit d'autre. William respectait ses opinions, et n'hésitait pas à admettre ses torts le cas échéant. Il lui envoyait des fleurs sans raison et l'emmenait voir des films romantiques pendant lesquels il n'avait pas honte de pleurer si nécessaire. Grace était fort impressionnée. Le fait que William était très beau ne nuisait pas : il possédait de larges épaules, un torse musclé et sans poils, une mâchoire forte, un agréable nez droit et de grands yeux noirs qui n'étaient pas sans ressembler à ceux de Grace. Il avait aussi un bon emploi, et un avenir prometteur. Comptable dans une grande firme respectée, il avait déjà eu trois promotions au cours des deux dernières années. Pourtant, Grace hésitait. Elle craignait d'être de nouveau déçue. William se montrait persistant, mais jamais insistant. Il disait comprendre sa réserve. Il disait qu'il avait tout le temps du monde pour lui prouver qu'il était digne de son amour.

Après un an de cette cour patiente, Grace dut admettre que William était vraiment tel qu'il paraissait, tout ce dont elle avait jamais rêvé. Enfin, Cupidon y alla d'une ultime petite poussée. Grace vit la lumière et rendit les armes. Tout le monde répétait depuis le début qu'ils formaient le couple parfait et elle se rendait maintenant compte que c'était peut-être vrai. William s'agenouilla et lui offrit une grosse bague à diamant. Grace pleura de bonheur. La fierté de ses parents se fit encore plus manifeste, et ses amies en conçurent secrètement encore plus d'envie.

Grace et William commencèrent à planifier leur avenir commun.

Les noces eurent lieu six mois plus tard, à la fin de mai. En mariée, Grace était plus belle que jamais. Elle portait une robe en satin blanche traditionnelle dotée d'une traîne d'un mètre et de longues manches de dentelle blanche. Elle était coiffée d'une couronne de roses

miniatures blanches et roses d'où pendait un voile diaphane cascadeant autour d'elle jusqu'au sol. Dans le dos, un décolleté s'ouvrait jusqu'à une grosse boucle blanche fixée à sa taille menue. Lors de la cérémonie, une seule des amies de Grace ne put dissimuler l'envie qui la rongait. En voyant la robe blanche, on entendit cette jeune femme chuchoter d'un ton narquois : « Pour qui est-ce qu'elle nous prend ? »

Le marié portait un habit à queue-de-pie taillé sur mesure ainsi qu'une écharpe en satin noire, une chemise plissée en soie blanche et un nœud papillon blanc. Même le vieux prêtre qui bénit leur union dit qu'il n'avait jamais vu un plus beau couple.

La mère de Grace versa une larme et son père hocha la tête d'un air heureux tandis que leur fille signait le registre de mariage d'une main tremblante. Les parents de William étaient tout aussi ravis.



Après la cérémonie, les nouveaux mariés et leurs invités mangèrent, burent et dansèrent pendant des heures, après quoi Grace et William enfilèrent leurs vêtements de voyage et se rendirent à l'aéroport dans une limousine louée. Ils s'envolèrent vers Paris pour leur lune de miel. Y a-t-il endroit plus romantique que Paris au printemps ?

Une semaine plus tard, ils revinrent et commencèrent l'aventure sans égale qu'est la vie matrimoniale.

Au cours de leur première année de mariage, Grace et William firent l'amour presque tous les soirs et furent très occupés à toutes sortes d'autres choses intéressantes. Ils étaient sans cesse au cinéma, au concert, à un match de baseball ou à une fête. Tous les samedis soir, ils allaient souper au restaurant. Ils avaient tous les deux beaucoup d'amis avant leur mariage, et maintenant, comme ils formaient un couple intéressant, amusant et séduisant, ils s'en faisaient de nouveaux. Leur téléphone sonnait sans arrêt et leur calendrier était toujours plein.

Mais après un an environ, ils se lassèrent de cet incessant tourbillon mondain. Puisqu'ils étaient aussi las de louer un appartement, comme plusieurs de leurs amis, ils achetèrent une vieille maison spacieuse et consacrèrent tout leur temps et leur argent à la rénover et à la redécorer. Ils exécutèrent la plupart des travaux eux-mêmes, comme il était courant dans leur cercle. À l'occasion, leurs amis venaient leur donner un coup de main.

Ils apprirent à replâtrer des murs fissurés, à redresser des fenêtres de travers, à refaire des planchers de bois franc et à construire de simples armoires et étagères. Écumant les marchés d'antiquités, ils rapportaient à la maison des commodes, des vitrines et des pupitres abîmés auxquels ils redonnaient amoureuxment leur splendeur passée. Ils apprirent à poser du papier peint, à installer de la moquette et à réaliser de petits miracles de plomberie.



Tous les soirs, après une longue journée passée à sabler, peindre, clouer et scier, ils se laissaient tomber dans leur lit épuisés mais fiers, car leur maison de rêve prenait lentement forme autour d'eux.

* * *

De tous leurs exploits en matière de rénovations, celui qui procurait le plus de satisfaction à Grace et à William était la cuisine.

Après être tombés d'accord sur le fait que la cuisine constituait le centre naturel de tout foyer heureux, ils n'avaient reculé devant aucune dépense pour redonner fière allure à la leur. William avait récemment obtenu une nouvelle promotion, de sorte qu'ils avaient pu se permettre de faire flèche de tout bois. Enfin, après des semaines de dur labeur et de magasinage en règle, la cuisine était achevée, complètement reconstruite du plancher au plafond, équipée des accessoires les plus efficaces et les plus élégants. Bras dessus bras dessous dans l'embrasure de la porte, Grace et William avaient admiré leur création.

Sur la grande table en chêne au milieu de la pièce, une nappe de lin blanche chatoyait, un ensemble de couteaux de boucher aux manches en os luisait, et deux bols blancs antiques attendaient d'être remplis de gourmandises et de délices appétissants. À droite, le comptoir donnant sur le mur était fait d'un seul morceau d'érable épais de cinq centimètres. Il y avait un ensemble complet de bols à mélanger en bois dans un haut support vertical en fonte, trouvaille dénichée dans un marché d'antiquités au nord de la ville.

Sur le mur du fond se trouvaient deux fours encastrés, un tableau en ardoise pour les messages, une horloge antique en laiton et en acajou ainsi qu'un réfrigérateur encastré doté de portes de bois. Un ensemble d'ustensiles en cuivre était suspendu au mur juste en dessous de la grande fenêtre à vantaux par laquelle le soleil entrait tout l'après-midi.

Le clou de la cuisine était un énorme poêle en fonte qui avait été converti au gaz. Ce poêle pesait plus de neuf cents kilos et, pour le faire entrer dans la cuisine, il avait fallu un chariot élévateur et le concours de six hommes forts.

Le plancher, qui avait bien sûr été renforcé sous le poêle, était recouvert de grands carreaux noirs et blancs. Même si leur pose avait donné lieu à moult jurons et imprécations et à plus d'une erreur, Grace et William s'entendaient maintenant pour dire que cela en avait valu la peine.

Grace prépara du thé et ils restèrent assis ensemble dans leur magnifique cuisine jusqu'au coucher du soleil, à imaginer tous les merveilleux repas qu'ils y mitonneraient, les Noël et les anniversaires qu'ils y célébreraient et, dans leur esprit, l'avenir se déployait devant eux tel un buffet, un véritable banquet de plaisirs encore inédits, piquants et doux.



Une fois la maison terminée, Grace n'eut plus grand-chose à faire de ses journées pendant que William était au travail. Elle eut tôt fait de découvrir que le nettoyage, le rangement et l'admiration du splendide contenu de sa maison ne suffisaient pas à occuper tout son temps. Elle songea à prendre un boulot. Mais à quoi servait-il d'avoir une si belle maison si c'était pour la laisser vide toute la journée ? Elle discuta de la question avec William et ils décidèrent que le moment était venu d'avoir des enfants.

Un an plus tard, après une première grossesse exempte de nausées matinales, de brûlures d'estomac et d'hémorroïdes, Grace donna naissance à leur premier enfant, un garçon. Ils l'appelèrent Charles. Grace n'avait jamais connu de bonheur aussi pur que celui qu'elle éprouvait en berçant Charles dans ses bras et en le portant à ses seins gonflés de lait.

Ses journées, de même que certaines de ses nuits, étaient entièrement consacrées à nourrir bébé Charles et à en prendre soin. Grace n'avait plus guère le temps de se regarder dans le miroir mais, l'eût-elle fait, elle aurait vu que son beau visage trahissait maintenant la fatigue. Elle avait le tour des yeux enflé, les joues pâles et la bouche un peu tirée. Si William remarqua ces changements chez sa magnifique épouse, il eut la sagesse de n'en rien laisser paraître, sauf pour dire qu'il aimait la façon dont elle se coiffait maintenant, laissant ses longs cheveux dénoués. La vérité, c'était que Grace n'avait pas le temps de les laver et de les coiffer chaque matin comme autrefois, ni le temps d'aller chez la coiffeuse une fois par mois pour faire rafraîchir sa coupe.

Grace était une jeune mère consciencieuse. Quand elle n'était pas en train de s'occuper de Charles, elle lisait des livres sur les soins à prodiguer aux nourrissons, le développement du bébé et les moyens d'augmenter l'estime de soi de son enfant. Il lui arrivait fréquemment de lire ces livres jusque tard dans la nuit, la lampe de chevet brillant d'une chaude lumière près d'elle et du bébé blotti dans ses bras. Charles ne dormait pas bien et Grace ne pouvait supporter de le laisser pleurer tout seul dans son berceau, aussi l'emmenait-elle souvent dans leur lit pour le border à côté d'elle, seule chose saine à faire d'après plusieurs livres sur l'éducation des enfants. William, qui devait se lever le matin pour aller travailler, prenait alors quelques couvertures et allait se coucher sur le canapé. Il disait que ça ne le dérangeait pas. Il disait qu'il savait que leur vie reviendrait à la normale sous peu.

Le petit Charles se portait à merveille, gagnait en force et fut bientôt un bambin vif et plein d'énergie. Grace se demandait où le temps était passé. Charles marchait, parlait et faisait des bêtises comme les gamins de deux ans sont censés en faire. Bien qu'elle l'adorât, Grace regrettait de ne plus avoir de petit bébé à cajoler.



Elle en discuta avec William et, bientôt, elle fut de nouveau enceinte. Après une autre grossesse sans histoire, elle donna naissance à leur second enfant, une fille, cette fois. Ils l'appelèrent Sarah.

De nouveau, Grace se retrouva les traits fatigués et tirés, jusqu'au cou dans les couches, le lait maternel et les livres d'éducation des enfants. Il s'avéra beaucoup plus difficile de prendre soin de deux bambins que d'un seul. Ils faisaient des caprices, pleurnichaient et la rendaient folle avec leurs demandes incessantes. Mais dès que William rentrait du travail, ils étaient tout sourire et gentillesse, Sarah y allant d'un adorable babil, Charles suivant son père pas à pas comme un chiot. Grace ne pouvait s'empêcher d'en éprouver de la rancœur. Elle se demandait si les enfants faisaient exprès de la vider de son énergie, ou si c'était simplement ainsi qu'il en allait. Elle pouvait difficilement confier ses sentiments à William. Charles et Sarah étaient les petits trésors de leur père.

En plus d'être un excellent pourvoyeur, William était un père merveilleux. Ce n'était pas l'un de ces traditionalistes qui estimaient qu'il était du devoir de la femme de s'occuper des enfants. C'était un père moderne, sensible, impliqué, qui nourrissait ses enfants et leur donnait le bain, leur lisait des histoires, jouait et tapait dans ses mains avec un authentique plaisir, et qui changeait leurs couches sans haut-le-cœur.



Les dimanches après-midi ensoleillés, William juchait Sarah sur ses épaules, prenait Charles par la main, et ils allaient ensemble au parc. Souvent, les enfants des voisins les accompagnaient. Leurs pères, lui disaient-ils tous, étaient trop occupés, trop bougons ou trop fatigués pour jouer avec eux. Tous adoraient William et auraient voulu que leur propre père lui ressemble.

Au parc, William et les enfants se livraient à des parties enjouées de ballon, de chat perché ou de cache-cache. William n'avait jamais l'air de se lasser de les pousser sur les balançoires, de les attraper au pied de la longue glissière d'argent, ou simplement de leur courir après en grognant comme un monstre féroce aux yeux exorbités.

Seule à la maison, Grace songeait à tout ce qu'elle aurait pu faire en leur absence : des activités constructives, créatives, des activités d'adulte. Mais habituellement, elle faisait la lessive, la vaisselle ou passait l'aspirateur. Parfois elle parlait à sa mère au téléphone. Le plus souvent, elle montait à l'étage dans la chambre vide et fraîche et faisait une sieste. Quand William et les enfants rentraient à la maison, turbulents, fleurant bon le soleil et les arbres, elle s'arrachait de peine et de misère aux profondeurs troublantes de ses rêves d'après-midi. Et parfois, pendant une minute seulement, elle ne se rappelait pas qui ils étaient.

Si plusieurs des journées que Grace passait à la maison avec les enfants paraissaient sans fin, paradoxalement, les années passèrent rapidement. Bientôt Charles et Sarah allèrent à l'école. C'étaient des enfants intelligents et bien élevés, populaires tant auprès des professeurs que de leurs pairs. Grace était très fière d'eux. William était toujours un père merveilleux qui aidait les enfants à faire leurs devoirs et ne manquait jamais un récital ou une rencontre avec les professeurs. Il était maintenant associé à part entière dans son cabinet, et son salaire annuel était impressionnant. Ils pouvaient se permettre d'acheter tout ce qu'ils désiraient. Même à la maison, Grace portait des vêtements griffés à la toute dernière mode. Elle avait repris l'habitude de se faire coiffer une fois par mois. Parfois, elle se faisait aussi faire une manucure et une pédicure. William lui disait souvent qu'elle était encore plus belle qu'au jour de leur rencontre. Il disait : « Tu ne vieillis pas, tu te bonifies. » Il lui achetait encore des fleurs sans raison, ainsi que du

parfum, des bijoux et divers colifichets témoignant de son estime éternelle. Ils faisaient l'amour souvent et bien. William n'était jamais infidèle.

Leur maison continuait d'être une grande source de fierté. Dès que Grace s'en lassait un peu, elle achetait un nouveau tapis, de nouvelles chaises pour la salle à manger ou de nouveaux tableaux pour les murs. Ces acquisitions la rendaient toujours heureuse pendant un certain temps.



Maintenant que ses enfants passaient toute la journée à l'école, Grace n'avait plus vraiment de raison de rester à la maison, mais elle le faisait quand même. Elle songea à chercher un emploi. Elle voulait faire *quelque chose*, mais n'était pas sûre de savoir quoi. Elle se promettait de prendre une décision, mais les journées s'écoulaient sans qu'elle s'en aperçoive. Il y avait encore tant à faire. Il fallait conduire les

enfants à l'école puis les ramener à la maison, les amener chez le dentiste, le médecin, à leurs leçons de danse, de piano, de nage, de céramique, de gymnastique, et chez leurs nombreux amis. Elle avait aussi de multiples passe-temps qui la gardaient occupée : broderie, jardinage, lecture et composition de bouquets de fleurs séchées. Elle avait enfin le temps et la force de préparer ces repas fabuleux dont William et elle rêvaient il y avait si longtemps de cela. Et puis, elle était habituée à rester à la maison. Et, secrètement, elle avait plus qu'un peu peur du vaste monde qui se déployait de l'autre côté des fenêtres de sa demeure sûre et confortable.

Tout le monde disait qu'ils formaient la famille parfaite, avec raison. Grace avait tout ce qu'elle avait jamais désiré. Grace avait tout ce que *tout le monde* avait jamais désiré. Grace avait de la chance.

Alors pourquoi était-elle si souvent triste ?



Grace était de plus en plus déprimée. William était de plus en plus inquiet. Il s'efforçait très fort de comprendre la cause de son malheur, mais en était incapable. Comme il était lui-même parfaitement heureux, l'abattement de son épouse était un mystère pour lui. Il lui envoyait de plus en plus de fleurs pour lui remonter le moral. Presque tous les jours, un nouveau bouquet était livré, jusqu'à ce que toutes les pièces en soient remplies. Mais en rentrant du bureau, il lui arrivait tout de même souvent de trouver Grace en larmes. Il lui acheta un chien pour qu'elle ne passe plus ses journées seule. Butch était un bon chien et les enfants l'adoraient, mais il n'était pas la réponse aux problèmes de Grace. William fit installer de grandes fenêtres dans la salle à manger pour que Grace se sente moins prisonnière. Après ce jour, quand il rentrait du travail, William la découvrait souvent en train d'observer son propre reflet dans la vitre. Le souper n'était pas prêt et ses cheveux n'avaient pas été peignés. Il l'encouragea à acheter davantage de vêtements griffés, d'autres chaises, une nouvelle nappe en lin, le service à thé antique qu'elle convoitait depuis des mois. Le magasinage l'avait jusque-là toujours rendue heureuse.

Rien n'y faisait. Tout sensible, compatissant et doux qu'il fût, William commit un jour l'erreur de faire remarquer à Grace la chance qu'elle avait. Elle refusa de lui adresser la parole pendant trois jours. Après cela, William dut se résoudre à admettre qu'il ne pouvait rien pour elle, si ce n'est tenir sa jolie main et exprimer sa sympathie en émettant de petits bruits de gorge pendant qu'elle sanglotait. Il s'efforçait de faire preuve de patience et de continuer à croire que leur vie reviendrait bientôt à la normale.

À l'évidence, Grace avait besoin de parler à quelqu'un d'autre. Elle n'aimait pas embêter sa mère avec ses problèmes parce que sa mère et son père étaient tellement fiers d'elle, tellement heureux pour elle. Elle ne pouvait pas leur avouer maintenant qu'elle était malheureuse.

Ils auraient été tellement consternés. Elle ne pouvait pas les décevoir. Chaque fois qu'elle parlait à ses parents, Grace disait : « Tout est merveilleux, tout simplement merveilleux ! » Et, bien sûr, ils la croyaient.

Grace entreprit de retrouver et d'appeler quelques-unes de ses anciennes amies. C'étaient les femmes qui l'avaient secrètement enviée dans ses jeunes années, et qu'elle avait perdues de vue quand ses enfants étaient petits et qu'elle était trop occupée et fatiguée pour avoir des amies. C'étaient des femmes dont l'existence, supposait-elle, devait ressembler beaucoup à la sienne.



Mais quand Grace confia ses soucis à ces femmes, elles se montrèrent considérablement moins compréhensives qu'elle l'aurait cru.

La première femme dit : « Tu appelles ça des problèmes ! J'ai des varices, un mal de dos chronique et des hémorroïdes. Mon mari sort tous les soirs et se soûle la gueule, et ma fille a les cheveux verts et trois anneaux dans le nez. »

La deuxième femme dit : « De quoi tu te plains ? J'ai quinze kilos en trop, les cuisses larges comme des troncs d'arbres, et mon mari couche avec ma meilleure amie. Mon fils a été pris à fumer de la drogue pendant la récréation et ma fille voue un culte à Satan. Faut que j'y aille, je commence à avoir la migraine. »

La troisième femme dit : « Tu ne connais pas ta chance ! Mon mari a perdu son emploi et je travaille dans un comptoir de *fast-food* à faire des hamburgers pour qu'on puisse joindre les deux bouts. J'ai des cors aux pieds, un ulcère, et mes seins se rabougrissent. Mon fils vient juste d'empoisonner le chat et ma fille refuse de manger de la viande. »

La quatrième femme dit : « Ne viens pas me faire pleurer ! De quel droit prétends-tu être malheureuse ? Mon mari m'a quittée pour une femme plus jeune et mon amant est retourné avec sa femme. Mes enfants sont en thérapie et tout ce stress me fait perdre mes cheveux. »

Certaines de ces femmes lui donnèrent des conseils. « Tu devrais avoir un autre enfant », dirent-elles. « Tu devrais te faire faire un *lifting*. Tu devrais te faire faire une liposuccion. Tu devrais prendre un amant. Tu devrais prendre le beurre et l'argent du beurre. »

« Remercie le ciel ! » s'écrièrent-elles toutes. « Remercie le ciel et ne viens pas te plaindre ! »

C'est ce qu'elle fit. Elle remercia le ciel toutes les nuits qu'elle passait sans trouver le sommeil, tandis que William ronflait près d'elle.



C'étaient des femmes faites pour être des guerrières. C'étaient des femmes qui avaient eu la ferme intention de conquérir le monde. Elles s'étaient débarrassées de leurs chaînes pour enfiler l'inflexible armure du féminisme. Elles brandissaient les armes de l'intelligence et de l'égalité des droits dans une main, tout en tenant encore dans l'autre les atouts de la beauté et de la féminité. C'étaient des femmes qui pensaient pouvoir tout avoir. Elles avaient toutes les raisons de croire que, après avoir gagné toutes ces luttes, réalisé toutes ces avancées, elles pourraient enfin déployer leurs ailes et être libres.

C'étaient des femmes qui s'étaient imaginé qu'elles seraient toujours fidèles à elles-mêmes, qu'elles écouterait leur cœur *et* leur tête, qu'elles ne céderaient jamais aux conventions bourgeoises et ne seraient jamais asservies par le pouvoir des hommes. Elles avaient l'intention de parler haut et fort, d'affirmer leurs propres histoires, qu'elles donneraient à voir au monde entier. Elles avaient l'intention de vivre une vie pleine d'aventures, de réalisations, et de satisfaire pleinement leurs moindres désirs.

C'étaient des femmes qui avaient juré qu'elles ne s'inquiéteraient jamais de vieillir ; elles s'étaient promis d'arborer fièrement leurs rides, de ne jamais se teindre les cheveux. Elles deviendraient des vieilles femmes sages, des matriarches puissantes, pleines de vigueur, respectées et révérees, les cygnes souverains de ce monde postmoderne. Et quand le temps viendrait, leur chant du cygne serait exquis.

Voyez ce qu'il est advenu d'elles. Regardez-les, regardez-les bien maintenant. Imaginez la surprise, la déception qu'elles ressentent d'en être rendues là.

* * *

Grace médita longuement sur la chance et sur les raisons qu'elle avait de remercier le ciel. Elle réfléchit aux problèmes des femmes. Occupée par sa propre vie parfaite, bien en sécurité dans sa belle maison pendant toutes ces années, elle n'en avait pas saisi toute l'ampleur, la magnitude, la diversité, la multiplicité. Elle n'avait jamais envisagé le nombre titanesque de façons dont la vie d'une femme pouvait déraiper.

Personne ne l'avait jamais prévenue que la chance ne mène pas nécessairement au bonheur. Personne ne l'avait jamais prévenue de faire attention à ce qu'elle demandait à la vie.

Maintenant, elle pouvait les sentir, toutes ces femmes malheureuses assises au pied des marches, hurlant aux portes, faisant tinter leurs chaînes. Elle pouvait entendre leurs voix, aiguës, perçantes, stridentes.

Une à une, elles lui criaient : « Un mari fidèle, intelligent et beau, pour qui tu es de l'or en barre ! »



« Deux enfants en santé, brillants, bien élevés, qui te respectent, t'admirent et t'aiment de tout leur petit cœur ! »

« Un ventre plat, une peau parfaite, des dents droites, de longues jambes, des seins encore bien ronds, des fesses encore fermes et pas l'ombre d'une vergeture ! »

« Toutes les factures acquittées sans souci, les paiements hypothécaires versés à temps ... et quand il n'y en a plus, il y en a encore ! »

« Une vie de loisir ! »

« Une maison magnifique ! »

« Les robes, les chapeaux, les chaussures de tes rêves ! »

« Et ça ne suffit pas, ça ne suffit tout simplement pas ! »

Ça ne suffisait pas.

Elles se frappaient la poitrine et s'arrachaient les cheveux. Elles cognaient leurs jolies têtes sur les jolis murs. Elles déchiraient leurs vêtements jusqu'à ce qu'il y ait des poitrines plantureuses et de gros mamelons bruns partout.

Elles marchaient par milliers dans la nuit chaude et noire, une ruée de femmes malheureuses exigeant d'être entendues. Elles faisaient jouer leurs petits muscles et frappaient le sol de leurs mignons petons. Elles tempêtaient et pestaient, elles meuglaient et rugissaient, elles hurlaient et grognaient et hululaient. Elles se fouettaient, frénétiques, jusqu'à finir par trembler d'épuisement, par trébucher et tomber par terre en tas. Elles gémissaient et pleurnichaient et sanglotaient.

Mais personne ne les entendait. Personne n'écoutait. Personne sauf Grace.

Grace comprenait maintenant que les problèmes des femmes étaient un fléau semblable à une nuée de sauterelles lâchées sur la terre.

Elles avaient les seins pendants, les fesses flasques, des doubles mentons et des rides. Elles avaient des varices, de la cellulite, des vergetures et des moustaches. Elles souffraient de dépression chronique et avaient une faible estime de soi. Elles avaient des crampes menstruelles, des infections à levures, des kystes ovariens et des démangeaisons vaginales. La ménopause les guettait.

Elles avaient des maris infidèles, des enfants ingrats et des boulots sous-payés. Elles avaient des désirs inassouvis, des soifs inexprimées,

des ambitions frustrées et des aspirations contrariées. Elles avaient des tâches ménagères.

Elles n'avaient rien à attendre de la vie, si ce n'est que la même chose se répète.



À ce stade, Grace était tellement déprimée que certains matins elle était incapable de sortir du lit. Les enfants étaient si accaparés par leur propre vie qu'ils ne s'en rendaient presque pas compte. Ils cessèrent cependant d'inviter leurs amis à la maison après l'école de crainte de trouver Grace encore au lit ou debout, en robe de nuit, en train de se regarder dans la fenêtre de la salle à manger ou dans le miroir de plain-pied, les cheveux emmêlés, une boîte de beignes à moitié mangés à la main.



William suggéra prudemment qu'il était peut-être temps de faire appel aux services d'un professionnel. Il prit rendez-vous avec un médecin dont on disait qu'il n'avait pas son pareil dans le domaine des problèmes féminins. Vu la gravité de l'état de Grace, le docteur accepta de faire une consultation à domicile.

D'abord, il convainquit Grace de sortir de son lit, puis il l'examina. Il était consciencieux et doux. À l'aide d'une petite lumière, il sonda ses yeux et ses oreilles. Il testa ses réflexes, qui étaient paresseux, et prit son pouls, qui était lent. Il glissa son stéthoscope froid sous sa

chemise de nuit et le posa sur sa poitrine et dans son dos pour écouter son cœur. Il lui tapota la main, qui était molle, et prit sa pression artérielle, qui était basse. Il demanda si elle avait des migraines, une vision floue, des nausées, des flatulences ou des fourmillements dans les doigts ou les orteils. Il s'informa de ses organes reproducteurs, qui se portaient à merveille, et de son état d'esprit, dont, à l'évidence, on ne pouvait dire la même chose.

Quand il eut fini, il sourit avec sympathie et hocha sa tête pleine de sagesse. Il pointa un long doigt vers elle et lui dit : « Ma chère, vous êtes dans un état lamentable ! » Grace était déjà au courant.

« Pouvez-vous m'aider ? murmura-t-elle sur un ton désespéré.

— Bien sûr que je peux, répondit-il gaillardement. Bien sûr que je peux vous aider, mais votre cas exige des mesures draconiennes. » Il se retourna pour regarder l'horloge au mur. « Allons, allons, il n'y a pas de temps à perdre ! »

Le médecin fit descendre Grace au rez-de-chaussée et l'emmena dans sa magnifique cuisine. Elle ne lui posa pas de questions. Il était médecin. Elle lui faisait confiance.

Il lui demanda de se dévêtir. Elle s'exécuta.

Il lui demanda de se coucher sur la table. Elle s'exécuta derechef. La nappe en lin blanche était propre et douce sous son dos nu.

Il toucha son cou élégant et ses épaules gracieuses. Il lissa ses longs cheveux auburn qui pendaient au bout de la table. Il admira sa poitrine généreuse mais pas molle et ses hanches bien définies sans être lourdes. Il la complimenta sur son ventre plat et son nombril ravissant.

Il recouvrit ses longues jambes et ses petons délicats avec l'extrémité de la nappe avant d'étendre un linge à vaisselle blanc sur sa poitrine.

Il ouvrit sa sacoche et en sortit une seringue. La piqûre à son bras fut si légère qu'elle la sentit à peine.

Tandis que Grace cédait au sommeil, la cuisine s'emplit de rais de lumière et de nuages ouateux et irisés. Des anges s'assemblèrent, les esprits des femmes, guerrières en puissance, cygnes itinérants. De la musique jouait en crescendo, une marche d'ascension entrecoupée de voix de femmes psalmodiant.

Le médecin avait un couteau à la main.

Il se pencha au-dessus de Grace, souriant avec sympathie, hochant sa tête pleine de sagesse.

Il fit une incision bien nette sous son sein gauche.

Une deuxième incision.

Une troisième.

Il n'y avait pas de sang. Il n'y avait pas de douleur.

Et puis il lui arracha le cœur.







pprenez à éviter les tentations que sont l'envie, l'orgueil, la malbouffe et les émissions de télé d'après-midi. Succomber à l'envie vous métamorphosera en un être amer et tordu incapable de se réjouir des histoires d'amour heureuses et des éblouissants triomphes professionnels de vos amies.

Quand elles vous téléphoneront, excitées à l'idée de vous raconter combien leur vie est merveilleuse, vous changerez de sujet. Bientôt, elles cesseront de vous appeler et vous finirez non seulement amère et tordue, mais aussi douloureusement esseulée. Vous devrez aller dîner toute seule.

Si, par ailleurs, succombant à l'orgueil, vous vous promenez en claironnant vos nombreux exploits professionnels et votre formidable vie sexuelle, vous vous retrouverez aussi à dîner toute seule. (Quoi qu'en disent tous ces manuels de psychologie qui insistent sur l'importance d'avoir une bonne estime de soi, la plupart des gens, quand ils la rencontrent dans la vraie vie, la trouvent extrêmement irritante.

La plupart des gens préfèrent fréquenter des personnes dont l'estime de soi est aussi faible que la leur.)

Un antidote évident à la fois à l'envie et à l'orgueil : le cancan. Si vous connaissez un secret sur une de vos anciennes amies, vous êtes impérativement tenue de le divulguer au reste du groupe. Évidemment, vous aurez au préalable fait jurer vos amies de garder le secret, après quoi elles pourront à leur tour répandre la vilaine rumeur. Souvenez-vous qu'un cancan n'est d'aucun intérêt sans noms, dates et détails pittoresques. Souvenez-vous que tout ce que vous dites pourra être – et sera – retenu contre vous une fois que cela viendra aux oreilles de la personne dont vous avez éventé les secrets.

Au bout du compte, toute cette envie, cet orgueil et ces cancans se solderont par un grand nombre de restaurants huppés du centre-ville qui se rempliront tous les midis de femmes bien mises dînant à de jolies petites tables individuelles. Toutes lisent en mangeant, de manière à éviter de croiser le regard des autres dîneuses solitaires.

Rendue à ce stade inconfortable, vous vous trouverez peut-être à fuir en direction des comptoirs de restauration rapide de l'autre côté de la rue, où vous pourrez vous régaler d'un cheeseburger double et d'une barquette de frites sauce sans courir le risque de tomber sur quelqu'un de votre connaissance. C'est là (et seulement là) que vous pourrez sans danger entamer avec le parfait inconnu assis à la table d'à côté une discussion animée sur le talk-show que vous avez regardé lundi après-midi, lorsque vous avez quitté le travail de bonne heure, émission qui avait pour thème : « Ma mère est enceinte de mon petit ami ». C'est là (et seulement là), sur votre chaise en plastique orange, à votre table en plastique blanche, alors que vous êtes en train de manger dans votre plateau en plastique brun, que vous pourrez avouer sans crainte que vous adorez ces émissions parce qu'elles prouvent que le monde est plein de perdants menant une existence autrement plus pitoyable que la vôtre.



riliez par votre ironie. En cette époque d'anxiété, le sens de l'humour peut être votre atout le plus précieux. Exercez-vous à reconnaître partout les occasions de vous montrer ironique. Allez-y de commentaires sarcastiques sur n'importe quel sujet habituellement cher au cœur des gens (moins futés que vous). Les conversations qui ne sont pas ponctuées de reparties spirituelles et d'éclats de rire valent rarement la peine d'être alimentées. Ne vous montrez jamais naïve ou sentimentale à moins de parvenir à l'être avec ironie. Si vous vous adonnez à certains passe-temps qui ne sont plus vus comme chics, soyez certaine de vous y livrer de manière ironique. Si, par exemple, vous faites partie d'une ligue amateur de quilles, achetez vos propres chaussures deux tons et une boule turquoise fini marbre que vous transporterez dans un sac en vinyle à vos initiales.

Pour devenir une véritable maîtresse de l'ironie, il vous faut apprendre à être ironique sans même ouvrir la bouche. Adoptez un sourire ironique, une garde-robe ironique, une coiffure ironique (mais tout de même flatteuse) et, par-dessus tout, une posture ironique qui vous permettra de vous appuyer ironiquement sur n'importe quelle surface verticale tout en sirotant un verre de Perrier ironique ou une bière en fût importée.

Après une autre soirée passée à sourire, le dos rond, tout en y allant de temps en temps d'insultes et d'aphorismes pleins d'humour, il se pourrait bien qu'en rentrant vous vous sentiez un peu honteuse, un peu salie peut-être, un peu moins qu'authentique. Vous pouvez sans crainte ignorer ces menus scrupules : après une bonne nuit de sommeil, vous vous réveillerez fraîche comme une rose et de nouveau tout ironie. C'est ce qui fait la beauté de l'ironie : une fois que vous avez pris le tour, vous n'avez plus jamais à vous prendre au sérieux.

(Un avertissement : Il existe encore des comportements et des passe-temps qui ne peuvent être qualifiés d'ironiques. Ils incluent : commettre

tout crime violent et/ou sexuel, disposer sur votre pelouse des décorations racistes, porter un manteau de vison, collectionner les timbres, les hiboux ou les licornes, lire des revues pornographiques, vomir dans la voiture de quelqu'un et coucher avec le mari de votre meilleure amie.)



Comptez-vous chanceuse si vous avez une carrière satisfaisante, un partenaire aimant ou un toit bien isolé (et décoré avec goût) au-dessus de la tête. Si vous possédez ces trois choses, considérez que cela tient du miracle. Essayez d'ignorer le fait que votre vie parfaite est probablement trop belle pour être vraie et risque donc de s'effondrer incessamment. Essayez de ne pas vous laisser submerger trop souvent par un sentiment de catastrophe imminente.

S'il vous faut (en raison de circonstances indépendantes de votre volonté) entretenir des liens avec des gens dont la vie est sens dessus dessous, efforcez-vous de ne pas vous montrer trop supérieure. Essayez plutôt de faire preuve de sympathie et de multiplier les encouragements. Répétez-leur qu'un jour ce sera leur tour. En attendant, cramponnez-vous farouchement à tout ce que vous possédez et ne leur prêtez pas d'argent, ni votre imperméable, ni votre voiture. (Le partage est un noble concept qui devrait être instillé aux jeunes enfants, mais il est recommandé de vous en affranchir une fois que vous êtes devenue une adulte qui a réussi.) Si ces malheureux persistent à vous rebattre les oreilles avec la chance que vous avez, faites-leur remarquer que votre bonne fortune n'a rien à voir avec la chance : c'était simplement une affaire de planification efficace. Répétez-leur que la vie est ce qu'on en fait et que, au bout du compte, chacun a ce qu'il mérite.



écouvrez les merveilles des cuisines étrangères. N'entendez pas par là la pizza, le spaghetti, les *egg rolls*, les biscuits de fortune ou le pâté chinois. Entendez plutôt des mets rares et sophistiqués au nom imprononçable, composés de nombreux ingrédients exotiques (et chers) qui ne se trouvent que dans des boutiques spécialisées (ou, dans les cas extrêmes, sur Internet). Pour vous les procurer, vous devrez faire le tour de la ville, passer la journée à entrer dans des échoppes parfumées, votre recette entre les doigts, pour en ressortir aussitôt. Bien que cela puisse être un peu long, vous échapperez du coup aux désagréables courses dans un grand supermarché où vous seriez contrainte, sous un éclairage au néon peu flatteur, de côtoyer toutes sortes de gens inintéressants déterminés à accumuler une provision hebdomadaire de saucisses à hot-dogs, de pain blanc, de petits pois en conserve, de Cheez Whiz et de Hamburger Helper (dont ils nourriront ensuite leurs nombreux enfants, en ce moment occupés à faire des tours de panier d'épicerie tout en hurlant à pleins poumons et en lançant des pots de Miracle Whip par terre).

En raffinant votre technique de magasinage éclectique, un repas à la fois, vous n'aurez plus besoin de vous aventurer dans un supermarché que rarement, pour acheter des produits ennuyeux mais utiles tels de la cire à parquets, du détergent à lessive, du savon à vaisselle et du papier de toilette.

(Notez bien : Dans des moments de stress ou de paresse, vous sentirez se réveiller une certaine affection pour des mets qui ne se trouvent qu'au supermarché : pouding au caramel, gaufres congelées, Spam ou Froot Loops. N'oubliez pas que ceux-ci ne devraient être consommés que dans l'intimité de votre foyer, de préférence le soir, pendant que vous regardez la télévision vêtue de votre pyjama de pilou

et chaussée de vos pantoufles en forme de lapin. De tels écarts ne sont acceptables que si vous les désignez du nom de *comfort food* et que personne ne vous voit dévorer ces aliments douteux.)



Exprimez en matière de vêtements une préférence marquée pour la couleur noire, surtout si vous êtes engagée (ne serait-ce que de façon marginale) dans une quête de nature artistique ou littéraire. Quelle que soit l'occasion, le noir est non seulement acceptable mais nettement préférable.

Lorsque vous magasinerez des vêtements, vous serez heureuse de découvrir que les variations qu'offre cette teinte sont apparemment sans fin. Les vêtements noirs, observerez-vous, sont comme les flocons de neige : il n'y en a pas deux semblables. Vous devriez vous procurer autant de versions que possible de : la petite robe noire, le petit complet noir, la petite chemise noire, le petit pull noir, la petite jupe noire et le petit pantalon noir.

Pour ce qui est des accessoires, vous voudrez accumuler une vaste sélection de ceintures noires, de gants noirs, de bas noirs, d'écharpes noires et de chaussures noires. (Les sous-vêtements noirs demeurent une affaire de préférence personnelle et sont, ne l'ignorez pas, souvent mal interprétés.) On ne porte désormais plus une veste en cuir noire uniquement pour aller avec une motocyclette : le vêtement est considéré comme de bon goût dans toutes les strates sociales.

La polyvalence des vêtements noirs ne connaît pas de limites. Non seulement une garde-robe uniquement composée de noir élève la combinaison des différentes pièces à une forme d'art, mais elle transcende les restrictions saisonnières. Bien qu'il soit toujours mal vu de porter du blanc après la fête du Travail, le noir est le bienvenu tant à un pique-nique qu'à une réception du temps des fêtes.

Si d'aventure vous éprouvez l'envie d'échapper à ce monochromatisme, vous pouvez introduire (avec discrétion et retenue) des articles des couleurs suivantes dans votre garde-robe : blanc, blanc cassé, coquille d'œuf, ivoire, écru, beige, fauve, ocre et huître. Sous aucun prétexte il n'est permis d'inclure quoi que ce soit de limette, rose vif ou orange fluorescent. En fait, si la boutique où vous magasinez vend des vêtements de ces couleurs, vous n'êtes pas au bon endroit et devriez évacuer les lieux sans délai.



faites-vous un point d'honneur de trouver un bon thérapeute, que vous croyiez en avoir besoin ou non. Selon toute probabilité, si vous n'en avez pas besoin immédiatement, ses services finiront par vous être utiles tôt ou tard (et sans doute plus tôt que tard).

La sélection d'un thérapeute est un processus compliqué où vous devez porter grande attention à l'âge, au sexe, à la garde-robe, à l'orientation sexuelle et aux études de chacun des candidats. Ne négligez pas dans votre évaluation l'emplacement du bureau et sa décoration. Procédez à des recherches exhaustives afin d'avoir une idée précise du taux de succès de chaque candidat auprès de ses clients. Si, par exemple, la personne la plus dérangée et mésadaptée que vous connaissez consulte le même thérapeute deux fois par semaine depuis vingt ans sans aucun signe de progrès, n'allez pas là. Méfiez-vous également de tout thérapeute qui voit votre conjoint, votre ex-conjoint, votre amoureux, votre autre amoureux, votre meilleure amie ou votre femme de ménage.

L'avantage de consulter un thérapeute bien avant la crise, c'est que, au moment où vous vous effondrez, votre thérapeute et vous aurez déjà parcouru les blessures émotionnelles que vous avez subies entre trois et douze ans, la source d'humiliation et d'anéantissement de l'âme qu'est l'adolescence, les abus de substances du début de l'âge adulte

et l'éruption volcanique de votre premier mariage. Ces questions résolues, il vous sera possible de vous consacrer sans davantage d'atermoiements à la crise de nerfs qui vous occupe.



lisez sur tout incident ou indiscretion passés qui ne vous montrent pas sous votre meilleur jour. Nul n'est besoin de mentionner, par exemple, la fin de semaine où vous avez fait la tournée des bars avec un gang de motocyclistes, l'année où vous étiez totalement fauchée et vous êtes mise à aimer le Kraft Dinner et le saucisson de Bologne frit, ou le soir où vous vous êtes soûlée à une fête et avez passé la nuit avec un cuisinier de casse-croûte dont vous aviez oublié le nom au matin. Gardez ces souvenirs peu flatteurs pour votre thérapeute.

Il est absolument faux de croire qu'un accès de confessions authentiques sera perçu comme attachant, et que les autres ne vous aimeront que davantage pour votre honnêteté à toute épreuve. En vérité, vous n'arriverez à rien en vous donnant le mauvais rôle, et les gens à qui vous avez confié ces épisodes ne vous laisseront jamais les oublier.

Adoptez plutôt une posture révisionniste quant à votre propre histoire. Votre but devrait être d'amener tout le monde à croire que vous avez toujours été aussi vertueuse, distinguée et bien nantie que vous l'êtes aujourd'hui.



asardez une opinion sur tout. Veillez à donner l'impression que rien, dans le monde moderne, n'échappe à votre attention. Faites étalage de vos connaissances aussi souvent que possible. Ces

connaissances devraient couvrir tous les domaines. Vous devriez, par exemple, être ferrée en politique internationale. (Une certaine familiarité de la politique municipale est facultative.) Vous devez vous tenir au fait des événements qui font l'actualité sur la scène tant mondiale que nationale. Faites attention de ne jamais donner l'impression d'être en train d'*étudier* ces événements. Vous êtes beaucoup trop occupée pour cela. Les gens s'émerveilleront de vous découvrir si bien informée et en concluront que vous avez assimilé cette pléthore de renseignements par osmose.

Vous devriez être experte dans toutes les formes d'art, de musique, de théâtre, de danse et de littérature. Ayez une opinion sur tous les livres contemporains, que vous les ayez lus ou non. La même chose vaut pour les films, tant étrangers que locaux, auxquels vous devez toujours faire référence en parlant de *cinéma*. Il est à votre avantage d'avoir aussi une opinion sur les innovations médicales et diététiques, les avancées technologiques, les phénomènes météorologiques, les tendances mode et les procès pour meurtre qui font la manchette.

Ne vous gênez pas pour exprimer des opinions sur tout. Faites-le avec une conviction absolue et une inébranlable équanimité. Faites-le d'une manière assurée et pleine de confiance qui fera paraître ridicules toutes les opinions divergentes. (Ne dissimulez pas votre jugement pour quelque raison que ce soit. N'endurez pas de bon cœur les imbéciles.)

Si vous vous trouvez sans opinion, situation insupportable, affirmez à répétition votre appui à l'opinion qui vous semble la plus proche de l'opinion que vous auriez si vous en aviez une. Exprimez cet appui en vous exclamant plusieurs fois, avec un profond enthousiasme : « Absolument ! »



nsinuez que, si vous étiez au pouvoir, le monde serait un lieu beaucoup plus accueillant, plus propre et plus civilisé : un lieu depuis longtemps libéré de la musique rap, des mendiants, des vendeurs de nettoyeur pour aspirateurs, des agents de télémarketing, des préposés au stationnement dépourvus de manières, des peintures sur velours, des romans à l'eau de rose, des ustensiles en plastique, des gobelets à café en styromousse, de la pizza surgelée et de tous les desserts comportant des guimauves de couleur et de la noix de coco râpée. Indiquez que, lors de votre éventuelle intronisation en tant qu'arbitre internationale du bon goût, titre largement mérité, vous mettrez immédiatement en place une politique de tolérance zéro à l'endroit du polyester, du Lycra, du velours givré, des édredons en satin orange et des leggings à motif léopard.



etez les bases de précieuses relations en devenant membre d'une multitude de clubs et/ou d'organismes de services où vous êtes susceptible de rencontrer des gens encore plus intéressants et influents que ceux que vous connaissez déjà. Quand vous serez inscrite au gym du centre-ville, par exemple, vous vous retrouverez peut-être sur le rameur voisin de celui du propriétaire de la galerie d'art la plus prestigieuse en ville. Lors d'une telle rencontre fortuite, vous devez être capable d'entamer et d'alimenter une discussion critique intelligente sur le surréalisme sans grogner, gémir ou répandre de la sueur sur votre interlocuteur.

Vous devez réfléchir soigneusement avant de choisir le club que vous honorerez de votre présence. Ne devenez pas membre d'un club pour célibataires à moins d'être effectivement célibataire. Ne vous joignez pas à un groupe qui tient des séances pendant lesquelles les

membres tentent d'entrer en contact avec des membres de leur famille récemment décédés. Ne fréquentez pas un club dont les membres doivent exécuter une poignée de main secrète et porter des uniformes peu flatteurs (tels que des draps blancs ou des habits rouges avec de drôles de bonnets à pompons). N'allez pas grossir les rangs d'une organisation qui désigne son lieu de rencontre du nom de *clubhouse*. Dans ce cas, vous vous retrouveriez par mégarde ou bien dans une troupe de théâtre pour enfants d'âge préscolaire, ou bien dans un gang de motards.

(Notez bien : Si vous décidez de devenir membre d'un club qui suppose une activité athlétique, qu'il s'agisse de ski alpin, de nage synchronisée, de bowling, de badminton, de tennis ou de fléchettes, assurez-vous d'être suffisamment compétente dans l'activité en question pour éviter de vous infliger une blessure grave ou de vous humilier devant un groupe d'inconnus.)



ss kss ! Sachez qu'il est possible que vos enfants ne semblent pas aussi charmants aux yeux des autres qu'ils le sont aux vôtres. Même les gens qui sont gagas de leurs propres enfants pourraient ne pas idolâtrer les vôtres avec la même ardeur. Rappelez-vous que, même si plusieurs principes sont passés de mode au cours des années, le vieil adage voulant que les enfants doivent être vus mais pas entendus reste aussi vrai aujourd'hui qu'il l'a jamais été. Vous pouvez cependant amender ce bon conseil en y ajoutant un codicille précisant que les enfants ne devraient pas être vus trop souvent ou qu'on ne devrait pas trop en entendre parler non plus.

Souvenez-vous que les jeunes enfants sont rarement les bienvenus dans un restaurant chic, à un récital de poésie ou à l'opéra. (Ils ne sont pas non plus populaires à bord d'un avion, mais il arrive que leur

présence y soit inévitable.) Souvenez-vous que les jeunes enfants sont le plus agréables pour les autres lorsqu'ils sont à la maison, endormis sous l'œil vigilant d'une gardienne digne de confiance.

Retenir les services de ladite gardienne est une question d'importance qui n'est habituellement pas abordée dans les cours prénatals, où elle devrait pourtant figurer. Vous devriez prévoir les arrangements relatifs aux soins que nécessitera le nourrisson bien avant la naissance proprement dite. Même avant de commencer à décorer la chambre du bébé, vous devriez dresser une liste exhaustive de personnes disponibles dès que vous en aurez besoin au cours des treize prochaines années. Les gardiennes idéales sont les adultes qui n'ont pas de vie sociale. Non seulement elles sont plus responsables, mais elles ne sont pas obligées de rentrer à vingt-deux heures quand la fête à laquelle vous vous rendez ne commence pas avant vingt et une heures trente.

(Un détail, quoique important : On considère encore qu'il est du devoir d'un bon parent de trimballer en tout temps des photos de ses enfants. Cependant, lorsque vous les exhiberez à un dîner d'affaires ou à un souper élégant, souvenez-vous de respecter le maximum, soit deux photographies par enfant.)



Laissez à d'autres le loisir de méditer sur la question : « Quel est le sens de la vie ? » ; laissez s'y attarder ceux dont le tempérament sied naturellement mieux à la tâche : philosophes, poètes, moines tibétains et autres types déprimants qui vivent en marge de la société moderne. Par quelque processus de mutation métaphysique, cette question mène invariablement à d'autres interrogations, comme : « Qui suis-je vraiment ? Que fais-je ici ? Y a-t-il une vie après la mort ? Qui a inventé les chapeaux de pluie en plastique ? Pourquoi voulons-nous que l'eau de la cuvette des toilettes soit bleue ? »

En spéculant suffisamment longtemps sur ces questions, vous en arriverez à la conclusion qu'elles sont sans réponse – ce qui vous mènera tout droit à la migraine et à vous demander s'il n'est pas faux, après tout, que la vie vaut bien la peine d'être vécue.

Rappelez-vous que, si des goûts vestimentaires sûrs, un passeport bien rempli et un ensemble Armani ne rendront pas votre vie plus signifiante, ils la rendront sans conteste plus satisfaisante. Comme il n'est pas obligatoire de connaître dans ses moindres détails le fonctionnement du moteur à combustion pour conduire votre Lexus argentée, comprendre le sens de la vie n'est pas essentiel pour mener une existence agréable. Souvenez-vous qu'une Lexus argentée flambant neuve à l'intérieur de bois et de cuir véritables fonctionne selon le même principe qu'une Honda Civic jaune sans silencieux. Laquelle préféreriez-vous conduire ? Voilà une question qui mérite d'être posée.

(Un tuyau : Si le problème du sens de la vie persiste à refaire surface malgré tous vos efforts pour l'ignorer, mieux vaut en discuter avec votre thérapeute – et seulement avec lui. En effet, de telles questions ne donnent habituellement pas lieu à de pétillantes conversations lors de soupers, et votre vie sociale en souffrirait d'autant. Votre thérapiste, par contre, pourra peut-être jeter quelque lumière sur cette énigme et se fera le cas échéant un plaisir de vous familiariser avec les termes *existentialisme*, *crise de la quarantaine* et *dépression clinique*.)



ettez vos temps libres à profit pour apprendre à maîtriser de nombreuses habiletés aussi utiles qu'originales. Ici, les possibilités ne connaissent point de limites. D'abord, vous devriez apprendre à souffler le verre, élever des paons, jouer au water-polo, construire une cabane en bois rond, brasser du béton, faire de la dentelle, traire une vache, jouer de la clarinette,

piloter un petit avion, fabriquer du papier, filer la laine, remplacer un moteur de voiture, cultiver des orchidées, cuisiner des bretzels et sculpter des appeaux à canards. (Évidemment, vous êtes déjà une experte ès pâtisserie, couture, tissage, ferblanterie, programmation informatique et photographie sous-marine.)

Plus vous maîtriserez d'habiletés, plus les gens vous adresseront de compliments pour ensuite vous gratifier d'épithètes peu flatteuses dès que vous aurez le dos tourné. Montrez-vous patiente avec eux. Ils sont jaloux, c'est tout. Laissez entendre qu'eux aussi pourraient immensément bénéficier d'un cours du soir d'origami, de rembourrage ou d'histoire de l'art. À moins, bien sûr, qu'ils ne préfèrent que vous leur serviez personnellement de tutrice.



Ne portez jamais de boucles d'oreilles en forme de chat, de chien, de cheval, de citrouille, de dinde, de palmier ou de père Noël.

Ne vous lavez jamais les cheveux avec un shampoing bon marché.

Ne servez jamais de bretzels en guise de hors-d'œuvre. (À moins, bien sûr, que vous les ayez cuisinés vous-même.)

Ne portez jamais de pantalons de survêtement en public (pas même vos noirs).

Ne portez jamais de chaussettes avec des sandales ou de chaussures de sport blanches avec un tailleur.

Ne payez jamais comptant un repas au restaurant. Utilisez toujours votre carte or.

Ne buvez jamais de la bière (ou du vin, au fait) à même la bouteille.

Ne vous peignez jamais les cheveux, ne vous nettoyez jamais les dents, ne vous mouchez jamais et ne vous grattez jamais plus bas que les épaules en public.

N'avouez jamais que vous avez déjà acheté une paire de chaussures chez Walmart.

N'admettez jamais que vous n'aimez pas l'aubergine, même dans le baba ghanoush.

N'avouez jamais que vous vous êtes trompée. (Fourvoyée, peut-être, mais jamais trompée.)



ffrez vos conseils libéralement. Si d'emblée vos amis et connaissances ne semblent pas solliciter vos recommandations, en vérité, ils en ont toujours besoin. S'ils assurent ne désirer qu'une oreille pour écouter leurs problèmes, en vérité, ce qu'ils veulent, c'est que quelqu'un les règle pour eux.

De toutes les sphères de la vie moderne, celle qui nécessite le plus souvent et le plus urgemment des conseils est la relation amoureuse. Si l'on présume que vous-même vivez une relation parfaite (où prévalent l'honnêteté, le respect, une sexualité épanouie et un partage équitable des tâches et dépenses ménagères), qui saurait mieux que vous assumer l'écrasante responsabilité consistant à dicter aux autres la manière de conduire leur vie amoureuse ?

Il est préférable de prodiguer ces conseils en petits groupes réunissant deux ou trois personnes autour d'un dîner généreusement aillé suivi de nombreuses tasses de café fraîchement moulu et/ou de nombreux verres d'un bon vin blanc. Dans ce contexte convivial, tout un chacun se sentira à l'aise quand viendra le temps de confier ses

secrets les plus intimes. Écoutez poliment en hochant la tête d'un air sagace, en souriant chaleureusement et en tapotant la main de celui ou celle qui parle, lorsque besoin est. Une fois que l'affaire aura été suffisamment exposée, et que vous aurez pu évaluer la gravité de la situation, votre tour sera venu de parler. Commencez par la phrase : « Eh bien... *Je* sais ce que *je* ferais si *j'*étais à ta place... » Poursuivez en expliquant exactement ce que vous feriez, ce qui est exactement ce qu'il ou elle devrait faire. S'il ou elle peut exprimer du ressentiment ou une certaine résistance quand vous lui aurez suggéré de prendre un(e) amant(e), de divorcer ou de rester abstinent(e) pendant un an ou deux, il ou elle finira par vous remercier – même si, entre-temps, il ou elle cesse de vous parler et traverse fréquemment des rues achalandées pour éviter de vous croiser.

(Une précision pour les donneuses de conseils aguerries : Ne vous sentez pas obligée de vous limiter aux conseils d'ordre sentimental. Diversifiez-vous et offrez vos lumières sur une vaste gamme de sujets, parmi lesquels la rénovation et la décoration intérieures, les stratégies de carrière et d'éducation des enfants, les traitements médicaux, le jardinage biologique, la cuisine vietnamienne, l'exercice aérobique et la meilleure marque de pastilles à la menthe.)



réparez-vous exhaustivement avant d'assister à tout événement social d'importance. Commencez par vous procurer la liste d'invités de manière à savoir qui d'autre sera là. Déterminez avec autant de certitude que possible lesquelles parmi ces personnes refusent de vous adresser la parole et lesquelles refusent de s'adresser la parole entre elles.

Évaluez la volatilité de ces diverses brouilles afin d'être à l'affût d'éventuels échanges de mots et/ou matches de boxe impromptus.

Une femme avertie, dit-on, en vaut deux. En gardant cela en mémoire, vous serez prête à désamorcer toute rencontre gênante et saurez d'avance qui vous pouvez sans danger insulter devant qui. Si vous appréhendez une rencontre inévitable de quelque nature que ce soit, répétez votre discours au préalable. Il n'y a rien de pire que d'être prise au dépourvu par quelqu'un qui laisse des messages désagréables sur votre répondeur depuis deux semaines.

Si possible, essayez aussi de savoir qui portera quoi de façon à éviter tout malencontreux doublon vestimentaire.

S'il figure sur la liste d'invités quelques personnes éminentes dont vous n'avez pas encore eu l'honneur de faire la connaissance, découvrez la spécialité de chacun et faites des recherches. S'il doit y avoir parmi les hôtes un microbiologiste, un physicien quantique, un neurochirurgien de renommée internationale et un poète de talent, acquérez une connaissance élémentaire de chacun de ces domaines, connaissance que vous pourrez ensuite faire briller selon votre bon vouloir tout au long de la soirée. Veillez à donner l'impression que vous faites autorité sur toutes questions. (Ne vous inquiétez pas, quoi qu'on en dise, ce n'est pas se montrer madame « Je-sais-tout ».)



uelles que soient les raisons qui vous ont amenée à commencer, cessez de fumer, de boire à l'excès et d'écouter du rock'n'roll à tue-tête. Fumer n'est plus de nos jours une mauvaise habitude acceptable. Si vous persistez, vous constaterez qu'il est de plus en plus difficile de trouver des endroits où il est encore permis de fumer. La plupart des endroits qui restent se trouvent à l'extérieur.

Par conséquent, à titre de fumeuse invétérée, vous vous retrouverez fréquemment entassée avec d'autres fumeurs sur des galeries, des patios, des balcons, des bancs de parc, dans des ruelles, des stationnements et sur le seuil d'immeubles de bureaux, de restaurants chics et d'hôtels quatre étoiles. Cette pratique vous conduira à créer des liens avec toutes sortes de personnes auxquelles vous n'auriez pas daigné adresser la parole en temps normal.

De même, boire à l'excès n'est plus considéré comme un travers charmant (même dans les cercles artistiques et littéraires jadis célèbres pour leur consommation d'alcool). Ce n'est plus désormais un exploit admirable que d'être capable de faire rouler tous vos amis sous la table. Dorénavant, vous devriez vous limiter, au cours d'une soirée, à un ou deux verres de vin, après quoi il convient de passer au café. Si vous ingurgitez de grandes quantités de café tard le soir, vous aurez le lendemain matin une gueule de bois aussi carabinée que si vous aviez éclusé à vous toute seule deux bouteilles de vin. Mais vous n'aurez pas à téléphoner à tous les invités pour leur demander ce que vous avez fait la veille, tâche humiliante s'il en est. Plutôt que de boire avec modération, il est préférable de s'abstenir tout à fait. Tout en restant vous-même parfaitement sobre, vous serez grandement divertie en observant vos amis devenir de plus en plus idiots au fur et à mesure que la soirée progresse.

Écouter du rock'n'roll à tue-tête est un passe-temps qui devrait être réservé aux adolescents en proie à des crises d'angoisse existentielle. Une fois que vous avez atteint un certain âge, vous devriez écouter exclusivement de la musique classique, de l'opéra, du jazz et/ou des chants de baleines. À l'occasion, il est acceptable de céder à une crise de Rolling Stones, mais uniquement à des fins nostalgiques. Autrement, toute musique sur laquelle vous pouvez danser, chanter ou pleurer à chaudes larmes n'est que juvénile et devrait être évitée à tout prix.



ayonnez en tout temps de confiance en vous, d'indépendance et de maîtrise de vous. Dégagez un air de raffinement, de maturité et d'élégance tel un parfum à cent dollars les trente millilitres. Réprimez l'envie d'avouer à quiconque que vous vous sentez parfois inadéquate, inférieure, peu sûre de vous, insignifiante et facilement intimidée (par votre patron, les amis de vos enfants et/ou votre coiffeuse). N'avouez jamais vous sentir inquiète, maladroite, rebutante, peu appréciée, malheureuse ou très vulnérable. Il n'est pas à votre avantage d'admettre que vous aussi avez peur de mourir et que vous êtes bien consciente que toute la confiance et le bon goût du monde ne suffiront pas à vous rendre immortelle. N'avouez surtout jamais (pas même à votre meilleure amie) qu'il vous arrive d'avoir envie de pleurer sans raison pendant toute une journée, envie à laquelle vous cédez parfois. Il n'y a rien de pire que quelqu'un qui vous prend en pitié.



achez meubler et décorer votre foyer sans regarder à la dépense et sans ménager vos efforts. Vous êtes peut-être trop occupée pour passer du temps chez vous, mais votre maison est votre forteresse et doit être équipée en conséquence. Ne vous contentez que du meilleur. En matière de décoration intérieure (comme dans beaucoup d'autres domaines cruciaux), il est plus facile de savoir ce que vous ne voulez pas que ce que vous voulez. Évitez soigneusement tout style dont le nom inclut le mot *moderne* et qui exige le recours au vinyle, aux tissus à carreaux, aux moquettes à poils longs, aux lampes à lave, aux stores verticaux et aux couleurs orange, violet et/ou avocat. N'achetez jamais un article sur la boîte duquel on peut lire *Imitation bois de qualité* ou *Assemblage requis*. Évitez tout ce qui est décrit comme *faux* dans la mesure où, à l'évidence, vous risquez le faux pas.

Dans ce domaine, il existe plusieurs commandements auxquels il faut impérativement obéir. Les trois plus importants sont : dans le doute, toujours pécher par excès de traditionalisme ; garder en tout temps son foyer impeccable ; et ne jamais mettre de télévision dans le salon.



enez un registre complet de tous ceux qui ont déjà eu le malheur de vous contredire en public, de ne pas rire de l'une de vos reparties spirituelles, de mettre en doute votre droit de suggérer qu'ils devraient faire appel à une aide professionnelle, de critiquer votre conjoint (votre enfant, votre garde-robe, la couleur de vos cheveux, vos antipasti ou votre compréhension du théâtre expérimental). Nourrissez à jamais de la rancune envers ces personnes, et à plus forte raison envers quiconque vous a déjà dit que vous aviez l'air fatigué alors que vous ne l'étiez pas.

Tout en ourdissant secrètement des stratagèmes pour humilier mortellement ces individus afin d'assouvir votre vengeance, exprimez votre rancune en public de façon civilisée. Oubliez de les inviter à la réception que vous organisez pour marquer le solstice d'été. Oubliez de leur téléphoner pour leur anniversaire. Effacez leur numéro de votre répertoire. Ne les rappelez pas. Dites-leur que votre répondeur est cassé. Égarez le parapluie, le livre, le moule à gâteau, les gants de chevreau que vous leur avez empruntés.

Quand vous les croisez en public, ne les serrez pas dans vos bras pour les embrasser sur les joues comme vous le faites avec vos vrais amis. Dites-leur que vous ne les avez pas vus au centre-ville le samedi précédent alors que vous entriez dans l'épicerie chinoise et qu'ils en sortaient. Si l'une de ces personnes est suffisamment infantile pour vous demander si vous l'évitez, répliquez d'un ton incrédule : « Mais pas du tout ! Pourquoi je ferais cela ? Tu me connais mieux que ça ! »



urbanisation galopante oblige, le centre commercial moyen a été conçu pour une classe d'individus dont vous ne faites pas partie. Ces lieux ne devraient être fréquentés qu'en dernier recours. Ils peuvent, par exemple, s'avérer pratiques en novembre, lorsque vous mettez la dernière main à vos emplettes de Noël. (Inutile de préciser que vous n'êtes pas le genre de personne qui repousse cette tâche à la dernière minute.) Sur votre longue liste, il se peut que figurent, bien malgré vous, une poignée de personnes (parents, employés, voisins, etc.) dont les goûts tendent vers le genre de marchandise qu'on ne trouve que dans les centres commerciaux.

Si vous avez de jeunes enfants, vous serez peut-être contrainte de vous rendre au centre commercial par un samedi après-midi pluvieux où il est impossible de les emmener plutôt au parc. (Une fois mère, vous vous retrouverez fréquemment occupée à des activités qu'on ne vous aurait autrefois jamais surprise à entreprendre, votre vie en eût-elle dépendu. Parmi celles-ci : engloutir des hamburgers ou de la pizza au comptoir de restauration rapide du centre commercial, entourée d'autres familles cherchant désespérément quelque chose à faire, et d'adolescents et d'adultes minables qui, eux, sont apparemment là parce qu'ils en ont envie.) Quand vous aurez passé une heure ou deux à les traîner dans le centre commercial surchauffé en les tirant par leur manteau d'hiver pendant sur leurs épaules, vos enfants seront plus que disposés à rentrer à la maison pour faire la sieste.

Vous frayer un chemin dans un centre commercial bondé, bruyant et souvent malodorant ne peut pas être bénéfique à votre image ou à votre moral. Plus d'une visite au centre commercial se solde par un concert de cris dans la voiture dans le stationnement.

Efforcez-vous d'être le genre d'individu que personne ne peut s'imaginer traversant le centre commercial d'un pas épuisé en poussant un panier plein de napperons en plastique, de sacs d'aspirateur, d'un

dinosaure en peluche mauve, d'une brosse à cuvette, d'un coupe-bordure, d'une cage à hamster et d'un sac de dix kilos de litière pour les chats.



eillez à organiser votre temps consciencieusement, et à l'estimer à sa juste valeur. Compte tenu de tout ce que vous avez à faire, de tous les endroits où vous devez aller, de tous les gens que vous devez voir, votre temps est une ressource précieuse. Si l'on suppose que, en plus de ces multiples obligations, il vous faut aussi consacrer chaque jour un certain nombre d'heures à un emploi, une gestion du temps efficace n'en apparaît que plus cruciale. À cette fin, employez une série d'instruments et de techniques, dont le plus important est l'agenda relié de cuir aux lettres embossées dorées. (L'étui à fermeture éclair est facultatif, mais fait toujours son petit effet.) Ayez soin de choisir un livre où chaque jour dispose d'une pleine page. Votre vie trépidante ne peut être confinée à un carré blanc de douze centimètres carrés.

En raison des récentes avancées technologiques, la gestion du temps est devenue plus complexe et plus fastidieuse. Vous voudrez peut-être profiter de ces avancées en achetant un agenda électronique de poche à chaque membre de votre famille ou en installant, sur votre ordinateur à la maison, un échéancier couvrant les quinze prochaines années. Cela vous permettra de voir l'avenir avec un niveau de détail rassurant. Si vous avez déjà noté maints engagements importants cinq ou six ans à l'avance, vous n'avez plus à craindre que personne ne vous aime et qu'on vous exclue de nombre d'activités intéressantes. Plus important encore : un échéancier rempli des années à l'avance aura pour effet de chasser ce sentiment de vide et d'ennui qui mène inévitablement à l'épineuse question du sens de la vie.

(Un mot d'encouragement : Si, en apercevant votre complexe système de gestion du temps, vos amies se mettent à prononcer des termes tels que *control freak* ou *obsessionnelle-compulsive*, ignorez-les. Consolez-vous en vous rappelant que, dans trois mois, alors que vous vous amuserez follement à un souper-bénéfice au profit des droits des animaux, elles seront toutes seules chez elles en train de se laver les cheveux, croyant que le souper a lieu la semaine suivante.)



olfram, walé, wergeld : tous les prétextes sont bons pour enrichir et étendre votre vocabulaire. Apprenez à orthographier et à utiliser correctement des termes tels que : *sémiotique*, *solipsisme*, *obséquieux*, *oligarchie*, *palimpseste*, *épistémologie*, *fiduciaire* et *polytétrafluoroéthylène*. N'importe quelle conversation se trouvera élevée et égayée par l'insertion opportune de ces mots et d'autres termes polysyllabiques. Ne laissez jamais passer une occasion d'utiliser les mots *dysfonctionnel*, *autonomisation*, *Toscane* et *radicchio*. Si possible, utilisez-les tous dans la même phrase.



énophilie : cultivez-la. (Si vous n'avez pas encore enrichi votre vocabulaire, le mot *xénophilie* désigne « une obsession ou un intérêt considérable pour les étrangers et tout ce qui est étranger ».) Cultivez un amour de tout ce qui est importé, y compris le vin, la nourriture, les vêtements, les voitures, les tapis et les films. Souscrivez à l'opinion voulant que tout ce qui est fabriqué dans votre pays est intrinsèquement inférieur à son équivalent étranger.

Cultivez en particulier un intérêt pour la géographie. Même si vous n'avez ni les moyens ni l'envie de voyager, faites le plein de guides

touristiques sur les meilleures destinations. Cela vous permettra, lors de soupers, de prendre part à ces conversations raffinées où tous les autres invités discutent de leurs plus récentes vacances à l'étranger.

Pour leurs vacances, ces gens ne vont pas passer les deux dernières semaines de juillet à Bemidji, au Minnesota. Ils ne vont pas davantage à Disneyland, aux chutes Niagara ou à Winnipeg pour rendre visite à leur vieille tante. Ces gens vont dans les îles grecques, dans la Forêt-Noire, en Toscane, sur la Costa del Sol, à Istanbul et à Paris.

Pour avoir dûment potassé vos guides touristiques, vous aussi saurez que les meilleures chambres du Grand Hotel Summer Palace de Rhodes sont situées dans la nouvelle aile, et qu'elles sont dallées de marbre rose et décorées de fabuleuses peintures de nymphes et de déesses marines. Qu'au Museo dell'Opera del Duomo (jadis le palais de l'archevêque), à Florence, vous pouvez admirer les bas-reliefs originaux réalisés par Donatello pour orner la chaire de la sainte Ceinture (entrée : 5 000 liras, fermé le mardi). Qu'aux Bouquinistes, sur la rive gauche (cinquième bistrot du chef Guy Savoy, charmante salle postmoderne avec vue sur la Seine), le potage moules et potiron est l'entrée parfaite à déguster avant le ravioli au poulet et au céleri (fermé le dimanche, on ne sert pas le dîner le samedi).

Lors de ces soirées, abstenez-vous d'exposer votre théorie voulant que les gens qui voyagent à l'excès cherchent le plus souvent à fuir la vie qu'ils mènent chez eux.

De même, ne mentionnez pas votre cauchemar récurrent où, alors que vous êtes finalement à Paris, vous entrez dans une charmante *brasserie** du *seizième arrondissement** pour les découvrir tous rassemblés *pour le déjeuner**.

Lorsque vous vous trouvez en compagnie de ces grands voyageurs devant l'Éternel, évitez le mot *prétentieux*.

* En français dans le texte (NDLT).



eux clairs, ton candide, regrettez en public le bon vieux temps où la vie était plus simple, l'air plus propre et la nourriture plus fraîche. En privé, tombez à genoux et remerciez le ciel pour le téléphone cellulaire, l'ordinateur portable, l'Internet, le micro-ondes, la machine à pain électrique, le congélateur à dégivrage automatique, le démarreur à distance, le guichet automatique, le répondeur téléphonique et les antibiotiques.

Remerciez tout spécialement le ciel pour votre boîte à sons électronique grâce à laquelle vous pouvez écouter l'océan, le doux chuchotis de la pluie, le clapotis d'une source ou la tranquille berceuse d'une nuit d'été (avec bruits de criquets et de grenouilles) chaque fois que vous éprouvez le besoin d'échapper au stress de la vie moderne. Ce qui ajoute encore à la beauté de cet appareil, c'est qu'il vous permet de communier avec la nature sans avoir à sortir dehors, où vous risqueriez de vous mouiller ou de vous salir, sans parler de la possibilité d'être piquée par des araignées, des mouches noires ou encore mordue par un raton-laveur enragé.



élote, recherchez farouchement la perfection. Il ne suffit plus simplement de vouloir vous améliorer. En tout temps, efforcez-vous d'atteindre au zénith du style et du raffinement. Quelle que soit la satisfaction que vous pouvez éprouver à un moment donné, souvenez-vous que vous êtes encore loin du but. Prenez votre courage à deux mains. Prenez le taureau par les cornes. Prenez la balle au bond. Prenez l'affaire en main. Prenez des notes si nécessaire.

Par-dessus tout, prenez les choses du bon côté ; rassérénez-vous en vous rappelant que la crème finit toujours par remonter à la surface.

SOURCES DES ILLUSTRATIONS



Certaines des gravures reproduites dans cet ouvrage apparaissent sous leur forme originale. D'autres illustrations consistent en collages créés par l'auteure.

Les gravures sont tirées de :

Images of Medicine: A Definitive Volume of More than 4,800 Copyright-free Engravings, sous la direction de Jim Harter (Bonanza Books, New York, 1991) ainsi que des ouvrages suivants, de la Dover Pictorial Archive Series (Dover Publications, New York) : *200 Decorative Title-Pages* (Alexander Nesbitt) ; *3,800 Early Advertising Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Albinus on Anatomy* (Robert Beverly Hale et Terence Coyle) ; *Animals* (Jim Harter) ; *Cesare Ripa: Baroque and Rococo Pictorial Imagery* (Edward A. Maser) ; *Children* (Carol Belanger Grafton) ; *Decorative Alphabets and Initials* (Alexander Nesbitt) ; *A Diderot Pictorial Encyclopedia of Trades and Industry: Volumes One and Two* (Charles C. Gillispie) ; *The Doré Bible Illustrations* (Millicent Rose) ; *Early American Locomotives* (John H. White, Jr.) ; *Food and Drink* (Jim Harter) ; *Goods and Merchandise* (William Rowe) ; *Handbook of Renaissance Ornament* (Albert Fidelis Butsch) ; *Harter's Picture Archive for Collage and Illustration* (Jim Harter) ; *Historic Alphabets and Initials* (Carol Belanger Grafton) ; *Love and Romance* (Carol Belanger Grafton) ; *Men* (Jim Harter) ; *Montgomery Ward & Co. Catalogue and Buyers' Guide*, n° 57, Spring and Summer 1895 (Boris Emmet) ; *Music* (Jim Harter) ; *The New Testament* (Don Rice) ; *Old-Fashioned Animal Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Illustrations of Books, Reading and Writing* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Illustrations of Children* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Nautical Illustrations* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Romantic Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Transportation Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Perspective: Jan Vredeman de Vries* (Adolf K. Placzek) ; *Picture Book of Devils, Demons and Witchcraft* (Ernst et Johanna Lehner) ; *Picture Sourcebook for Collage and Decoupage* (Edmund V. Gillon, Jr.) ; *Trades and Occupations* (Carol Belanger Grafton) ; *Transportation* (Jim Harter) ; *Victorian Women's Fashion Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; et *Women* (Jim Harter).

RÉFÉRENCES ET REMERCIEMENTS



Les informations présentées dans ces histoires ont été glanées à diverses sources, parmi lesquelles :

Atlas of Stars and Planets: A Beginner's Guide to the Universe, de Ian Ridpath (Facts on File, 1993); *The Book of Answers : The New York Public Library Telephone Reference Service's Most Unusual and Entertaining Questions*, de Barbara Berliner, Melinda Corey et George Ochoa (Prentice Hall Press, 1990); *The Compass in Your Nose and Other Astonishing Facts about Humans*, de Marc McCutcheon (Jeremy P. Tarcher, Inc., Los Angeles, 1989); *Fodor's 96 Europe*, sous la direction de Linda Cabasin (Fodor's Travel Publications, 1995); *The New Illustrated Universal Reference Book* (Odhams Press, London, 1933); *Perspective for Artists*, de Rex Vicat Cole (Dover Publishing, 1976); *Planets and Satellites* (Barron's Educational Series, 1993); *Saints Preserve Us!*, de Sean Kelly et Rosemary Rogers (Random House, 1993); et *Why Eve Doesn't Have An Adam's Apple: A Dictionary of Sex Differences*, de Carol Ann Rinzler (Facts on File, 1996).

Dans leur version originale, certains de ces textes ont déjà fait l'objet d'une publication sous une forme légèrement différente. « Forms of Devotion » (« Dix formes de dévotion ») est paru dans *Saturday Night* (Toronto, avril 1996). « The Spacious Chambers of Her Heart » (« Les spacieuses chambres du cœur ») a été publié dans *Border/Lines* (n° 28, Toronto, 1993) et dans *Story* (Cincinnati, automne 1996). « Body Language » (« Langage corporel ») a d'abord paru dans *Exile* (vol. 18, n° 2, Toronto, 1994) et dans *Story* (Cincinnati, printemps 1997).

Je tiens à remercier le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts de l'Ontario de leur généreux soutien financier.

Pour leur confiance inébranlable et leurs formes de dévotion bien à eux, je suis profondément reconnaissante envers mes amis Marilyn Simonds et Wayne Grady, Carla Douglas et Jim Kane, et Katherine Lakeman. Merci à Lois Rosenthal, chez *Story*; à mon agente, Bella Pomer; à mes éditrices, Mindy Werner et Phyllis Bruce; et particulièrement à Alex, mon cher fils.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Howard MCCORD
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV

Lori LANSSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Toni JORDAN
Addition

Rawi HAGE
Le cafard

Martine DESJARDINS
Maleficium

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER

Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA

Deux caravanes

Sarah WATERS

L'Indésirable

Hélène VACHON

Attraction terrestre

Steven GALLOWAY

Le soldat de verre

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Christine EDDIE

Parapluies

Marina LEWYCKA

Des adhésifs dans le
monde moderne

Lori LANSSENS

Un si joli visage

Karoline GEORGES

Sous béton

Annabel LYON

Le juste milieu

Dominique FORTIER

La porte du ciel

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob
de Zoet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Margaret LAURENCE

Une maison dans les nuages

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Serge LAMOTHE

Les enfants lumière

Isabelle FOREST

Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN

Minuscule

Hélène VACHON

La manière Barrow

Composition : Hugues Skene
Révision : Sophie Marcotte
Correction : Céline Fortier
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene ([KX3](#) Communication inc.)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC)
EN JANVIER 2013
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec